

Porno-dollars

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

36

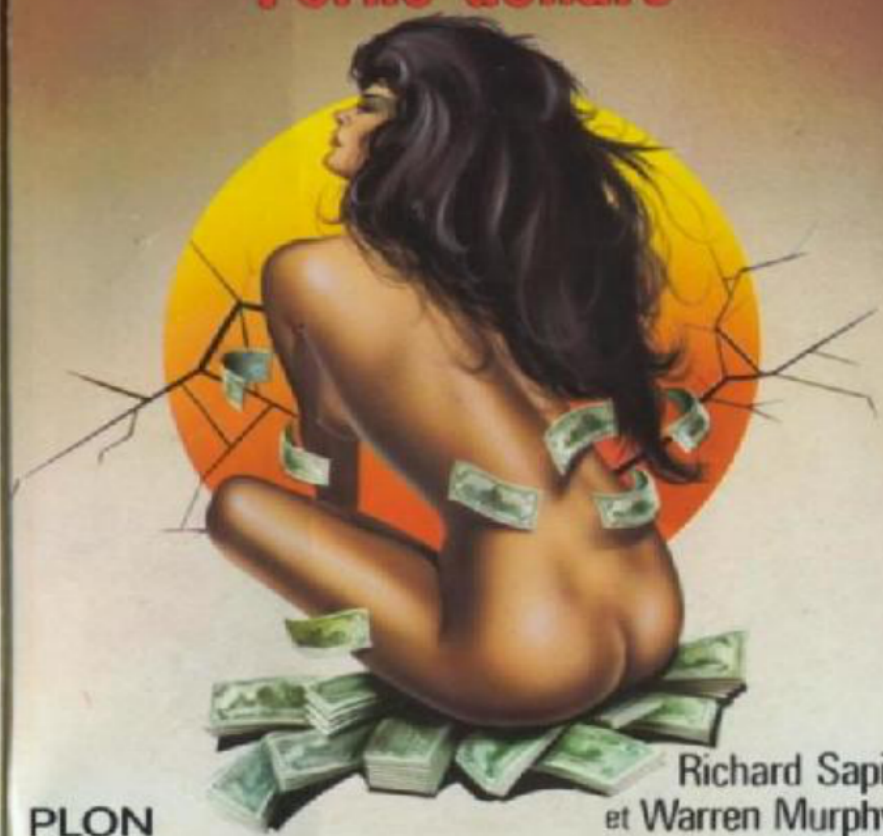
GÉRARD DE VILLIERS

PRESENTE

L'IMPLACABLE

Porno-dollars

Porno-dollars



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON PLON

PORNO-DOLLARS

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK' N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW BOY

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

PORNO-DOLLARS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
POWER PLAY

Illustration de la couverture :
Loris

© 1979 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1983
pour la traduction française

ISBN : 2-259-01084-9

Édition originale :
ISBN : 0-523-41251-7
PINNACLE BOOKS. INC NEW YORK
New York N.Y. 10016

Ne lisez pas cette dédicace !

Voici encore une dédicace inconvenante, ce qui n'a rien d'étonnant de la part de gens inconvenants. Dans tous ces livres, pas une seule personne de bonne couleur n'a eu l'honneur d'une dédicace. Il y a beaucoup de Blancs. Les pages sont jonchées de Blancs mais cela ne surprend pas si l'on considère que le vulgaire personnel blanc au rabais, qui écrit ces ouvrages, a une fâcheuse tendance à favoriser son espèce. Il y a des Noirs. Beaucoup des livres sont dédiés à des Noirs mais pas une seule personne de couleur convenable n'a été honorée de la sorte.

Pourquoi ? Nous nous en moquons.

Peu importe que moi, Chiun, Maître de Sinanju, qui ai rendu Sapir et Murphy riches au-delà de leurs rêves les plus fous, n'ai jamais été honoré. Pas plus qu'aucune autre personne correctement colorée, pas même un Japonais ou un Thaïlandais, encore moins un Coréen ou toute autre personne du nord du 38^e parallèle. Cela m'est égal. Ayant eu affaire à Sapir et Murphy, je suis bien habitué à leur vile ingratitude fondamentale. Je ne veux pas de dédicace.

CHAPITRE PREMIER

Ses costumes foncés à fines rayures étaient coupés et cousus main, à Londres et ils coûtaient plus de huit cents dollars chacun. Ses chemises de fine popeline blanche étaient faites sur mesures pour quatre-vingt-dix-sept dollars et ses mocassins italiens de quatre-vingts dollars venaient de chez un petit bottier de Milan. Wesley Pruiss les achetait par douze paires à la fois.

Et il avait quand même l'air d'un type qu'on s'attendrait à voir sur la banquette arrière d'un car à destination de Baltimore.

La nature n'avait pas été tendre pour Wesley Pruiss. Elle ne lui avait donné ni les traits ni l'allure d'un meneur d'hommes ou d'un grand capitaine d'industrie. Il était de taille moyenne, avec un problème de poids moyen. Il avait de petites mains molles et une figure grasse sans être grosse, une de ces figures qui n'ont pas d'os visibles.

Mais Wesley Pruiss avait une idée. Avant lui, il y avait eu trois grandes révolutions dans le magazine pour hommes. D'abord, il y eut le nu, puis les poils, enfin le mauvais goût total. Pruiss incarnait la quatrième révolution.

« Si vous aimez votre magazine cochon, vous l'adorerez si c'est *Bestial* » proclamait sa première campagne publicitaire nationale. Son premier dépliant central fut la photo d'une exquise brune, maquillée pour paraître environ quinze ans, assise toute nue sur le dos d'un taureau géant en rut.

Le numéro du taureau fut épuisé dans les trois heures chez tous les marchands de journaux d'Amérique. Le numéro suivant fut consacré aux chevaux, toutes sortes de chevaux, bais, alezans ou pies, anglo-arabes ou percherons, tous des étalons, tous en chaleur. Et dans ce deuxième numéro, Pruiss apporta sa grande contribution suivante au magazine porno américain. Il déplaça son poster du centre à la dernière page de couverture avec un double dépliant. Cela évitait les agrafes sur le ventre du modèle et rendait la photo plus apte à l'encadrement.

Il lança aussi le style photographique particulier Wesley Pruiss, grâce auquel son modèle féminin était très flou, comme s'il était vu à travers un brouillard, alors que l'animal était extrêmement net.

On lui demanda comment il faisait et il répliqua que beaucoup de gens passent de la vaseline sur leurs objectifs pour obtenir un flou artistique.

— Mais vous, comment faites-vous ?

— Moi ? Je passe de la gelée KY sur mon objectif parce qu'il n'y a rien que la vaseline fasse et que la gelée KY ne puisse pas mieux faire.

Le même numéro publiait un long article érudit sur la monte des ovins exposant pourquoi il était toujours plus satisfaisant d'avoir des rapports sexuels avec des brebis qu'avec des vaches, des juments, des oies et des poules.

Au début, la presse essaya de traiter Pruiss comme une aberration qui ne durerait pas si on n'y faisait pas attention. Mais c'était impossible. *Bestial* tirait et se vendait à deux millions d'exemplaires par mois et devait être considéré comme un phénomène d'ampleur nationale. Ça ne faisait pas de mal non plus que Pruiss voyage toujours avec une suite de splendides filles qu'il ne dédaignait pas de partager avec tout journaliste qui l'interviewait.

Il comprit qu'il avait vraiment réussi quand le magazine *Time* publia sur lui un article de couverture. Cette couverture était une caricature de Pruiss en couleurs, entouré de belles filles, de chevaux, de taureaux, de béliers et de boucs, avec la légende : « Wesley Pruiss, Roi des Animaux. »

Pruiss étendit son domaine au cabaret. En trois ans, il ouvrit dix-huit boîtes de nuit *Bestiales* dans les grandes villes du pays, avec des Bébêtes-Girls qui travaillaient les seins nus dans les salles où l'on servait de l'alcool, et les seins et le reste nus dans celles qui n'en servaient pas. La spécialité de toutes les boîtes *Bestiales* était une cage en plexiglas suspendue au plafond au-dessus du bar où des go-go-naines dansaient nues.

Les cocktails s'appelaient Pissat, Semence de Taureau ou Pisse de Mérinos et coûtaient quatre dollars et, dans chaque club, un sex-shop faisait des affaires d'or en vendant des vibrateurs personnels monogrammés et des moules pour faire soi-même son godemiché en mayonnaise congelée.

Le tout premier *Bestial* ouvrit ses portes à Chicago et un mois plus tard des groupes féministes vinrent manifester en clamant qu'il était avilissant que des femmes adultes soient traitées de Bébêtes-Girls.

Pruiss répondit par l'intermédiaire de la presse qu'aucune des Bébêtes-Girls n'était adulte. « Je n'emploie que des faux-poids dans mes boîtes », déclara-t-il.

Les groupes féministes ne furent pas apaisés. Ils continuèrent de manifester en proclamant que Pruiss était injuste avec les femmes. Ce point de vue n'était pas du tout partagé par les Bébêtes-Girls qui, avec les pourboires, se faisaient dans les sept cents dollars par semaine et ne payaient d'impôts que sur trois cents. Elles n'allaient pas renoncer à ça pour les pseudo droits de la femme, alors elles convoquèrent les responsables de la manif à une séance de prise de conscience, leur

crêpèrent le chignon et leur volèrent leurs vêtements. Les procès étaient encore en cours.

D'ailleurs, il y avait des procès en instance partout. Apparemment, chaque fois que Wesley Pruiss se retournait quelqu'un lui intentait un procès ou portait plainte ; il avait une équipe de vingt avocats salariés à plein temps rien que pour sa défense. Et chaque fois que la presse annonçait une nouvelle action en justice contre Pruiss, les ventes de *Bestial* augmentaient et les clubs refusaient du monde. Pruiss devenait de plus en plus riche et le magazine, la pierre d'angle de son empire, de plus en plus dément.

Il utilisait à présent des photos envoyées par les lecteurs, dans une rubrique intitulée « La fente du Courier » et la promotion demandait : « Envoyez-nous une photo de votre fente en action. » Tous les mois, le prix de la meilleure photo était de cinq mille dollars. La gagnante du mois dernier était une femme dont la spécialité, si elle s'était généralisée, aurait sonné le glas de l'industrie de la chasse d'eau.

Il y avait aussi une autre rubrique régulière, appelée « Lots Faciles », qui publiait des photos de femmes prises à leur insu dans la rue. Chaque photo était accompagnée d'un texte où les auteurs hasardaient des suppositions lubriques et détaillées sur leurs habitudes et leurs préférences sexuelles. Ces photos sans autorisation faisaient aussi l'objet de sept procès en cours.

Wesley Pruiss avait calculé un jour que s'il perdait tous ses procès et s'il devait payer tous les dommages-intérêts demandés, il en serait de cent douze millions de dollars. Et ça ne l'inquiétait pas du tout. Il lui suffisait de dix minutes d'avance pour être dans un jet privé volant vers l'Argentine, où il avait planqué assez d'argent pour vivre comme un pharaon – ou un éditeur – jusqu'à la fin de ses jours.

Ce n'était donc pas les procès qui préoccupaient Wesley Pruiss en cette belle matinée de printemps, alors qu'il était assis dans son bureau au dix-septième étage d'un immeuble triangulaire de la Cinquième Avenue à New York.

Pour commencer, où allait-il trouver un endroit pour tourner la première production de son nouveau département cinéma, *Instincts Bestiaux* ? Il avait demandé à la ville de New York l'autorisation de tourner dans les limites de la ville. Le service concerné lui avait demandé un bref synopsis du film. Pruiss avait écrit : « L'histoire d'un homme et d'une femme qui trouvent le bonheur dans la nature, elle avec le collie et lui avec elle, une chèvre, trois petites amies et Flamma, une fille qui fait la danse du ventre avec des flammes de Sterno jaillissant de son nombril. »

La fin de non-recevoir de la mairie venait d'arriver sur son bureau.

Son deuxième problème de la journée était de trouver un modèle pour poser pour le prochain dépliant principal de son numéro d'août.

Il devait montrer une fille en train de faire l'amour avec un requin bleu. Il n'aurait jamais pensé que les femmes avaient si peur des requins.

Le troisième problème était ces foutues bonnes femmes qui manifestaient devant son immeuble. Malgré les doubles fenêtres, il les entendait.

Il se leva et alla ouvrir une des fenêtres coulissantes donnant sur la Cinquième Avenue. Les slogans des femmes l'assourdirent.

Du dix-septième, elles paraissaient toutes petites, comme il aimait les femmes. Petites et autour de ses pieds. Il y en avait vingt, portant des pancartes et des banderoles, qui allaient et venaient en scandant : *Pruiss au trou* », et « *Bestial est bestial*. »

Pruiss rougit de colère. Il empoigna un mégaphone qu'il gardait en permanence sur une table près de la fenêtre, le brancha et se pencha dehors.

— *Bestial est bestial* ! glapissaient les femmes.

— *Bestial*, hein ? hurla Pruiss.

Sa voix, électroniquement amplifiée, se répercuta dans l'avenue, les femmes cessèrent de crier et levèrent le nez.

— *Bestial*, c'est trois cent cinquante millions de dollars par an ! C'est *bestial*, ça ?

Une des femmes avait aussi un mégaphone. C'était une parlementaire qui causait des ennuis à Pruiss depuis la création du magazine. Il avait offert une prime de dix mille dollars, dans *Bestial*, à qui lui écrirait pour lui révéler une activité sexuelle anormale pratiquée par la dame. Il n'y eut pas de réponse. Il éleva la somme à vingt mille. Toujours pas de preneurs.

Il agrandit la catégorie pour englober les pratiques sexuelles normales. Cela ne donna rien du tout. Après avoir passé l'annonce pendant six mois, il y renonça et publia un article de couverture sur la dame, en l'appelant « La dernière vierge de l'Amérique. Et pourquoi pas ? ».

La femme braqua son mégaphone vers lui et brailla :

— Vous êtes malade, Pruiss. Malade. Et votre torchon aussi !

— Me suis jamais mieux porté, répliqua Pruiss. Trois millions de lecteurs par mois !

— Votre place est à l'asile !

— Et la vôtre au zoo ! Vous voulez du boulot ?

— Jamais ! s'indigna la dame.

— Je vous embauche toutes. Pour de grands dépliant.

— Jamais !

— Je suis fourni en filles pour trois ans, mais j'ai des places pour deux vaches, un chameau et un tas de truies. Vous êtes toutes qualifiées.

— La police vous aura, Pruiss ! mugit la dame et les autres se remirent à scander : « Pruiss au trou. *Bestial* est bestial. »

— Qu'est-ce que vous avez contre l'amour avec un taureau ? cria Pruiss. Vous avez déjà fait ça avec un cheval ? Si vous n'aimez pas ça, n'en dégoûtez pas les autres !

Des passants s'arrêtaient pour écouter ce débat électronique où les participants étaient séparés par près de soixante mètres de vide.

— Hé vous ! Vous avec le chapeau à fleurs ! cria Pruiss. Me racontez pas que vous avez pas fait ça avec un taureau !

La dame au chapeau à fleurs tourna résolument le dos à Pruiss.

— Si c'était pas avec un taureau, c'était avec personne ! glapit Pruiss. Qui voudrait sauter une vache ?

— Vous êtes malade, Pruiss ! lança la femme au haut-parleur.

— Foutez le camp, bande de gouines ! La rubrique de la pute du mois est complète jusqu'en 85. Je vous passerai un coup de fil à ce moment.

Il referma sa fenêtre, posa son mégaphone et, avec un sourire sadique, décrocha le téléphone.

— Envoyez-moi un photographe en bas, qu'il me prenne des clichés de ces gouines ! Si elles veulent savoir pourquoi, qu'il dise que nous lançons une nouvelle rubrique : « La truie du mois ».

Pruiss examinait les épreuves de son prochain numéro quand une fille entra dans son bureau. Elle avait des yeux noirs et de longs cheveux de même tombant tout droit jusqu'au creux de ses reins. Elle portait une légère robe de jersey blanc qui épousait ses rondeurs en suivant ses moindres mouvements. Elle avait trois dossiers dans les bras et elle sourit à Pruiss quand il leva les yeux :

— Qu'est-ce que tu veux en premier ? Les bonnes nouvelles ou les mauvaises ?

— Les bonnes nouvelles.

— Il n'y en a pas.

— Nous avons toujours des ennuis avec le dépliant du requin ?

La jeune femme hocha la tête et une partie de ses cheveux ruissela devant son épaule.

— C'est dur, reconnut-elle. Elles ont toutes peur de se faire bouffer les roberts. Nous pouvons toujours utiliser Flamma.

— Non. Flamma a déjà fait trop de dépliantes avec des crocos. Je ne veux pas que nous ayons l'air de ne pas pouvoir trouver de fille consentant à se faire sauter par un requin.

— Je le ferai, alors.

— Theodosia, protesta Pruiss. Tu sais ce que je pense de ça. Tu as fait la première avec le taureau. Et ça suffit. Ces cinglés qui achètent *Bestial* devront se branler sur quelqu'un d'autre. Pas toi, tu es à moi.

— Tu es trop gentil. Je vais continuer de chercher. Nous

trouverons quelqu'un.

— J'en suis sûr, dit Pruiss. Et le film ?

— Nous venons d'être rejetés par le New Jersey.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? Pourquoi ils ont fait ça ?

— Ils disent qu'ils n'aiment pas le sujet.

— Tu leur as dit que j'étais du Jersey moi-même ?

— J'ai même fait mieux. Ils ont créé une commission pour attirer des producteurs dans leur État alors j'ai déjeuné avec quelqu'un de la commission et je lui ai offert cinq mille dollars et Flamma pour trois mois.

— Et il a refusé ?

Theodosia hocha la tête.

— Cons. Ils ne savent pas que je suis l'avenir ? Dans cent ans, on appellera ce temps-ci l'ère de Pruiss.

— Je le lui ai dit. Il paraissait plus intéressé par les cinq mille dollars.

— Mais il les a refusés.

— Oui.

— Nous devrions peut-être y aller quand même et tourner le sacré film.

— Ils nous tueront. Même si on tourne ça dans la propriété ils nous tueront. Un pisse-froid s'introduira et verra ce que nous faisons et avant qu'on s'en rende compte on aura le cul...

— Pas de gros mots, tu sais que je n'aime pas ça.

— Pardon. Nous nous retrouverons tous en prison.

Pruiss hocha lugubrement la tête puis, dans une explosion de colère il abattit ses petits poings sur le bureau. Theodosia passa derrière lui et lui massa la nuque.

— Il y aurait peut-être un moyen, murmura-t-elle.

— Lequel ?

— Il y a un canton à vendre dans l'Indiana.

— Un canton ?

— Parfaitement. Tout un canton. Il y avait une industrie, dans le temps, un truc de tricot. Elle a fait faillite. Tout le canton a été ruiné et maintenant il est à vendre.

— Quel rapport avec *Instincts Bestiaux* ?

— Achète le canton et il sera à toi. Tu pourras y faire tout ce que tu veux.

— Je me ferais condamner quand même, dit Pruiss en penchant la tête de côté pour que Theodosia masse un muscle du cou particulièrement crispé.

— Par qui ? Tous les flics et le juge travailleront pour toi.

— La population sera folle de rage.

— Baisse les impôts. Ça les calmera, conseilla Theodosia.

— Ça ne marchera pas, grommela Pruiss, puis il se redressa. A moins...

Theodosia travailla le tour du cadran pendant soixante heures, pour mettre tous les détails en ordre. Et, un jour plus tard, Wesley Pruiss acheta le canton de Furlong dans l'Indiana. Avec un chèque. Sur son compte personnel.

Il était maintenant le propriétaire de six cent soixante-cinq kilomètres carrés du cœur de l'Amérique, de droits minéraux, de droits de l'eau, de cultures, d'une mairie, de services de police, d'un tribunal cantonal, de tout.

Il l'annonça au monde au cours d'une conférence de presse rapidement organisée au Bestial Club de New York. Pour cette occasion, les Bébêtes-Girls étaient presque habillées et on avait supprimé les naines-à-gogo.

— Pourquoi achetez-vous un canton ? demanda un journaliste. Qu'est-ce que vous voulez faire d'un canton ?

— Parce qu'il n'y avait pas de nation à vendre, répliqua Pruiss et quand les rires se turent il regarda le journaliste avec une grande sincérité. Non, sérieusement. Depuis pas mal d'années, la crise de l'énergie de notre pays m'inquiète. Le gouvernement ne semble pas vouloir briser l'emprise que les grandes compagnies pétrolières et les Arabes ont sur l'Amérique.

— Quel rapport avec l'achat d'un canton ?

— J'achète le canton de Furlong pour en faire un laboratoire national de recherches sur l'énergie solaire. Je vais prouver que l'énergie solaire peut marcher. Qu'elle peut chauffer, éclairer, climatiser et faire tourner tous les États-Unis. Et, à cette fin, je consacre au projet toutes les ressources de *Bestial*. Nous allons faire marcher ça !

Il regarda triomphalement autour de lui. Son personnel applaudit. Les Bébêtes-Girls assises à côté de messieurs de la presse leur donnèrent des coups de coude pour qu'ils applaudissent aussi. Pruiss hocha la tête avec satisfaction, recula du micro et chuchota à Theodosia :

— Ouais, on fera marcher ça. Mais ça peut prendre vingt ans. En attendant, on tournera nos films. Dis donc, tu t'es renseignée ? Est-ce que je suis propriétaire du soleil dans le canton de Furlong ?

— Chéri, tu es le soleil du canton de Furlong, répondit-elle avec un sourire un peu pincé.

La population du canton de Furlong s'était préparée à crier au scandale quand elle avait appris que Wesley Pruiss, ce gros dégoûtant de l'Est avec son gros esprit dégoûtant qui se figurait que l'argent pouvait acheter n'importe quoi, avait acheté son canton ! Là-dessus,

les gens reçurent des lettres de Pruiss leur annonçant que tous les impôts locaux et fonciers qu'ils avaient payés l'année dernière seraient réduits de moitié. Ils se dirent alors qu'ils ne comprenaient pas pourquoi on faisait tant d'histoires. Après tout, ce M^r Pruiss avait bien le droit de gagner sa vie et personne ne forçait personne à lire son magazine et si ça ne vous plaisait pas, on n'avait qu'à ne pas l'acheter et ça, messieurs du *New York Times*, eh bien c'est ça, votre fameuse liberté de la presse et nous sommes vraiment surpris que vous vous acharniez sur un homme de valeur comme Wesley Pruiss qui veut faire quelque chose contre la crise de l'énergie et nous sommes tous fiers de l'y aider et de jouer notre rôle. Ici c'est l'Amérique, vous savez, ou peut-être que vous ne savez pas, vu que nous entendons bien raconter ce qui se passe là-bas dans votre New York, mon cochon.

Les fanfares associées du Lycée cantonal de Furlong, du Lycée Saint-Luc, de l'École Lincoln, de l'École privée Ettinger, de la police et des pompiers jouèrent quand Wesley Pruiss arriva à Furlong.

Il était avec Theodosia qu'il présentait comme sa secrétaire. Elle portait un corsage en coton blanc et un sarouel assorti et le soleil derrière elle les rendait transparents. Dans la foule, une femme regarda Pruiss et dit :

— M'a pas l'air d'un pervers, Melvin.

— Qui ça ? demanda Melvin qui regardait Theodosia et transpirait beaucoup.

Wesley Pruiss dit qu'il était heureux d'être parmi son peuple. Les fanfares jouèrent encore. Elles jouaient toujours quand Pruiss et Theodosia quittèrent l'aéroport.

Pruiss avait déjà jugé que le seul bâtiment du canton où il envisagerait de passer une nuit était le Country Club de Furlong, alors il ferma le parcours de golf et se l'attribua comme demeure.

Les fanfares s'alignèrent le long du green d'entraînement quand Pruiss et Theodosia entrèrent. Elles jouaient souvent *Hail to the Chief*, l'hymne présidentiel. Pruiss dit aux musiciens de rentrer chez eux. Ils jouèrent encore.

Pruiss leur dit qu'il les aimait tous. La foule l'acclama. Les fanfares jouèrent *Hail to the Chief*.

Pruiss dit aux gens qu'ils devaient avoir des choses plus importantes à faire que de l'accueillir. Ils secouèrent la tête et l'acclamèrent. Les musiciens attaquèrent un autre hymne.

— Et maintenant je suis fatigué et j'ai besoin de dormir, dit Pruiss en se donnant du mal pour garder le sourire.

Nous jouerons tout bas, glapit le chef de la fanfare et il leva les bras pour entamer la *Berceuse* de Brahms.

— Foutons le camp d'ici ! hurla Pruiss.

Plus le temps passait, plus le sinistre quartier misérable de Jersey

City où Pruiss avait grandi lui paraissait merveilleux. Il avait investi cette ville d'une sorte de qualité mythique, d'un pouvoir de créer des hommes durs et malins et il lui attribuait sa réussite dans le monde.

En parlant à la presse, Wesley Pruiss se présentait toujours comme un gamin des rues, un môme des faubourgs, un gosse qui avait appris à se battre en apprenant à marcher. Un gosse qui avait dû se bagarrer pour survivre. Il accordait des primes à tous les membres du service de relations publiques de *Bestial* qui pouvaient faire publier ce point de vue dans la grande presse nationale. Il adorait lire des articles sur lui, le gavroche, l'enfant du ruisseau.

En face du Furlong Country Club, il y avait un petit groupe de bâtiments de trois étages. L'un d'eux ressemblait vaguement à l'immeuble vétuste sans confort où il avait vécu, enfant, à Jersey City. Il fit venir un architecte. Quand il expliqua son idée, l'architecte hésita.

— Vous êtes sûr de vouloir faire ça ?

— Faites-le, ordonna simplement Pruiss.

— Ça va vous coûter cher.

— Faites-le.

— Vous voulez vraiment faire venir des ordures et casser des carreaux et jeter des décombres et des détritrus sur ces terrains ?

— Précisément.

— Ça vous reviendrait bien moins cher si vous lanciez un programme de logements à loyers modérés, fit observer l'architecte. Ces gens-là détériorent bien plus vite que des équipes d'ouvriers qualifiés.

— Certainement, riposta Pruiss. C'est la qualité qui m'intéresse, pas la quantité. Faites ce que je veux.

L'architecte démolit deux des trois bâtiments. Il arriva avec des entrepreneurs et des plans et prit l'immeuble de trois étages en bon état pour le transformer en ensemble de logements à bon marché pour six familles. Il maugréa beaucoup et refusa que son nom soit cité dans toute promotion que Pruiss choisirait d'employer pour ce projet.

Tous les jours, tandis que les petits taudis transplantés prenaient forme, Pruiss regardait par la fenêtre de sa chambre, l'ancien salon de bridge du club, et approuvait de la tête. Tout fut terminé en quinze jours.

Ce soir-là, la pleine lune brillait sur le canton de Furlong. Theodosia était en bas dans les bureaux du country club, en train de calculer les profits et pertes personnels de Pruiss.

De la fenêtre de sa chambre, Pruiss regarda le sommet de l'immeuble de trois étages baigné d'un doux clair de lune. Il enfila un léger chandail sur son tee-shirt et descendit dans la rue.

Quand il entra dans la réplique d'une bâtisse misérable, il

commença à avoir les mains moites. Il regarda en haut dans la cage d'escalier. Il y avait une ampoule nue sur le palier du premier. L'escalier de bois était plongé dans l'ombre, chaque marche méticuleusement affaissée au centre, usée par les pieds de centaines de familles ouvrières pendant des années. Pruiss mit le pied sur la première marche. Elle grinça, comme toujours quand il était petit. Dans l'entrée, l'odeur âcre d'urine prenait à la gorge.

De la sueur perla au front de Pruiss.

Il avait peur, comme il avait toujours eu peur quand il montait l'escalier de cet immeuble, les marches de bois qui aboutissaient à des paliers et des couloirs tapissés de linoléum vert craquelé et déchiré par plaques, installé autrefois pour tenter de faire gai.

Il monta et sa transpiration augmenta. L'ampoule du troisième étage était grillée, comme toujours quand il était petit. Il se força à monter, sachant que c'était une erreur, une chose qu'il ne devait pas commettre, qu'il ne devrait jamais faire. La sueur coulait sur ses joues. Il y avait des journaux jaunis et un sac en papier froissé dans un coin du panier.

Dans l'obscurité du troisième étage, Pruiss s'arrêta et écouta le silence. Il n'y avait pas le moindre bruit, à part sa propre respiration et les battements de son cœur tambourinant à ses oreilles.

Il prit son courage à deux mains, aspira profondément, poussa la porte et entra. Il trouva l'interrupteur à côté de la porte mais aucune lumière ne se fit. Dans son enfance, il n'y en avait pas non plus parce que le vieux Pruiss ne faisait pas partie des travailleurs les plus assidus et la note d'électricité était rarement payée. Wesley Pruiss avait été élevé dans l'éclairage douteux et la fumée malodorante de lampes à pétrole.

Il prit dans sa poche de pantalon un briquet à gaz. Grâce au clair de lune pénétrant dans la cuisine, il distinguait une lampe à pétrole sur la toile cirée rouge et blanche de la table. Il savait que, dessous, la table en métal émaillé était vieille, qu'aux coins l'émail avait disparu et laissait voir le métal rouillé.

La cuisine sentait la misère, une perpétuelle odeur de choux, de poireaux et de gaillon. Il se tourna vers l'évier. Un petit sac de mousseline blanche était accroché au vieux robinet jauni. C'était un sac de lait caillé, mis à égoutter pour faire du fromage blanc, par Mrs Pruiss, parcimonieuse par obligation.

Il alluma son briquet et tendit la main vers la lampe. Derrière lui, une voix déclara :

— Je vous attendais.

Pruiss laissa tomber le briquet qui s'éteignit en rebondissant de la table par terre.

Il pivota et fouilla des yeux l'obscurité du couloir menant au

living-room.

— Qui est là ?

Pas de réponse. Pruiss resta immobile, mais il n'entendit que sa respiration et ses battements de cœur.

— Qui est là ? répéta-t-il.

Silence. Pruiss recula et tomba à genoux, balaya le plancher de la main à la recherche du briquet.

Il entendit un léger sifflement derrière lui. Puis il sentit comme une morsure dans son dos et bien que ce soit une sensation qu'il n'avait jamais ressentie, il comprit que c'était la lame d'un couteau qui lui avait été lancé.

Puis il perdit toute sensation dans les jambes et il tomba lentement sur le nez. Il devinait qu'il arrivait à son corps quelque chose d'épouvantable, la douleur du couteau planté devenait une brûlure atroce ; et puis la lame parut refroidir et Wesley Pruiss s'aperçut qu'il pouvait fermer les yeux et dormir.

Mais en sombrant dans l'inconscience, il eut une pensée qui l'éblouit. La pensée, c'était que même s'il avait fait de vilaines choses, il ne méritait pas un couteau dans le dos. C'était injuste, et si la justice existait, il devrait y avoir une justice même pour ceux qui agissent mal. Sa dernière idée, en fermant les yeux, fut : « Il n'y a donc personne pour me rendre justice ? »

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il savait ce qu'était la justice. La justice, c'était un salaire augmenté de moitié pour les heures supplémentaires. La justice, c'était quand on ne vous donnait pas plus de travail en une nuit qu'on ne pouvait en effectuer raisonnablement. La justice, c'était d'être apprécié pour ce que l'on faisait mieux que personne.

Toutes ces choses-là, c'était la justice et Remo savait qu'il n'y avait pas de justice.

Il savait donc que l'homme qu'il voulait ne serait pas où En-Haut l'avait dit et il se résigna à le suivre à la trace dans tout New York pour aboutir enfin dans une discothèque pleine de lasers où le nombre de décibels changerait le sable en verre.

Remo se glissa sur la chaise vide à la petite table ronde et Kenroth Winstler le regarda avec un sourire très surpris. L'homme que voyait Winstler était assez curieusement accoutré pour une discothèque, même à une époque de coton froissé et de pantalons trop courts et trop larges du cul. Il était en pantalon et tee-shirt noirs. Il avait des cheveux noirs et des yeux renforcés qui avaient l'air de flaques de nuit et il était très mince, à part des poignets épais posés sur la table. Il examina Winstler pendant longtemps, comme s'il cherchait à s'assurer de quelque chose.

— Je regrette, monsieur, dit Winstler, mais j'attends une dame.

— Aucune importance, répondit Remo. Je serai parti et vous serez mort avant qu'elle arrive. Au fait, je m'appelle Remo.

Winstler sourit. La musique était assourdissante. Si ce n'était pas impossible, il aurait juré que l'homme assis en face de lui venait de lui dire qu'il allait mourir.

— Excusez-moi, dit-il, je ne vous ai pas entendu.

— Si, vous m'avez entendu. Écoutez, j'ai beaucoup de choses à faire ce soir et pas de temps à perdre, alors dites-moi, simplement, où se trouve le Régiment Rouge.

Winstler se pencha pour mieux entendre. Il avait l'impression que cet homme lui demandait où était le Régiment Rouge.

— Pardon ?

— Vous allez continuer de répondre à mes questions par des questions ? grogna Remo et il articula lentement, en formant bien les mots. Le... Régiment... Rouge... Où ?

Cette fois, Winstler l'entendit clairement et se retourna, cherchant un garçon pour faire jeter ce type à la porte.

— Ne vous dérangez pas, dit Remo. Je ne prendrai rien. Ou peut-être un verre d'eau. Non, même pas. Dans cette boîte, l'eau doit cailler.

Winstler ne répondit pas et continua de chercher un garçon. Remo soupira et déplaça sa chaise pour s'asseoir à côté de Winstler. Winstler aperçut le garçon dans le fond de la salle. Il allait lui faire signe quand il sentit une vive douleur au genou droit, une douleur si intense qu'il crut qu'on lui sectionnait le genou avec une scie rouillée et édentée. Il oublia le garçon et plaqua sa main sur son genou ; elle se posa sur celle de Remo. La figure de Remo était maintenant tout près et il souriait.

— Voyez ? dit-il. C'est de la douleur. Mais si vous ne voulez pas de douleur, nous allons causer gentiment. Je vous ai déjà prévenu, je n'ai pas beaucoup de temps.

Winstler n'avait plus aucun mal à entendre cet homme. La douleur du genou se calma quelque peu.

— Où se terre le Régiment Rouge ? demanda Remo.

— Est-ce que vous avez dit tout à l'heure que vous alliez me tuer ? demanda Winstler.

— Voyez ? Voilà que vous recommencez. À poser des questions au lieu de répondre tout simplement.

La douleur revint et Winstler grimaça. Il aurait hurlé si la main gauche de Remo n'était pas passée derrière son dos pour se poser sur son épaule, avec un doigt pressant quelque chose à la gorge, ce qui avait pour effet d'empêcher tout son de sortir.

— Oui, naturellement, je vais vous tuer, dit Remo.

— Pourquoi ? souffla Winstler.

— Eh bien, raisonnablement, vous pourriez penser que c'est parce que vous répondez toujours à une question par une question. Mais ce n'est pas la raison. Je vais vous tuer, parce que c'est ce que je fais. Et refais et refais. Tout le monde se fout de tout le travail que je fais. Pas de syndicats pour moi. Si jamais je m'embarque encore une fois dans une affaire comme ça, je m'en vais me prendre un avocat, un avocat de luxe comme vous. Maintenant vite, le Régiment Rouge. Où sont-ils ?

Winstler hésita et la douleur explosa encore une fois dans le genou. Il essaya de crier mais le doigt était là contre son cou. La pression sur la gorge se relâcha un peu.

— Je ne sais pas, haleta-t-il.

— Allez ah ! protesta Remo, agacé. Comment vous dites déjà, dans votre jargon, ce n'est pas recevable ? Vous le savez, je sais que vous le savez et je dois le savoir pour aller là-bas et délivrer cet homme d'affaires qu'ils ont enlevé alors dites-le-moi, parce qu'il se fait tard et que j'ai un tas d'autres choses à faire.

— Pourquoi croyez-vous que je le sais ?

— Parce que c'est une bande de dingues et vous défendez tous les dingues et aussi parce que votre secrétaire vous joue des entourloupettes et prévient En-Haut à qui vous parlez au téléphone. Et vous avez parlé au Régiment Rouge, alors parlez.

Et puis ce fut de nouveau la douleur mais pointue, cette fois, pénétrante. Des larmes montèrent aux yeux de Winstler. Il sentit que sa rotule s'était rouillée dans sa jambe et que cet homme l'arrachait.

— Voyez, dit Remo, la douleur c'est comme ça.

— Vous allez vraiment me tuer.

Cette fois, ce n'était plus une question. Pour la première fois, Winstler sentait que cet homme pensait vraiment ce qu'il disait.

— Ici ? Dans cette disco ?

— Pourquoi pas ? Pour supporter une musique pareille, vous méritez la mort. Où sont-ils ?

— Si je vous le dis, vous me laisserez vivre ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je vous tuerai, que vous me le disiez ou non.

— Alors pourquoi est-ce que je vous le dirais ?

— Par amour irrésistible de la vérité, dit Remo mais Winstler secoua la tête. Bon, eh bien alors pour cette raison. Il y a des tas de façons de mourir. Il y a des façons rapides et sans douleur et il y en a de lentes et douloureuses qui vous font souhaiter ardemment les autres. Alors à vous de choisir. Je n'ai plus que cinq minutes.

— Laissez-moi vivre.

Le garçon s'approcha de la table. Winstler sentit la légère pression d'un pouce sur sa gorge et perdit la voix.

— Vous désirez quelque chose ? demanda le garçon à Winstler sans s'occuper de l'homme en tee-shirt noir.

— Oui, la paix, répondit Remo. Vous ne voyez pas que nous causons ? Fichez-moi le camp.

Le garçon renifla et s'en alla.

La pression du pouce s'atténua.

— Laissez-moi vivre, répéta Winstler.

— Non. Absolument pas.

— Laissez-moi vivre et je vous donnerai le Régiment Rouge. Et je vous donnerai ces types qui déposent des bombes dans les bars de New York et je vous donnerai les détourneurs d'avion du mouvement Panpalestinien.

— Je n'en veux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai assez à faire comme ça. Je ne me porte volontaire pour rien. Le Régiment Rouge.

La douleur dans le genou revint, encore plus violente, et Winstler lâcha rapidement une adresse dans les soixante-dixièmes rues est. Les lumières du Strob-o-Globe clignotèrent sur la figure de Winstler et Remo vit de la panique dans ses yeux.

— Et le type qu'ils ont enlevé est là aussi ? demanda Remo en criant pour se faire entendre dans les hurlements de la musique.

— Oui, oui !

— Parfait.

— Vous allez quand même me tuer ?

— Bien sûr.

— Mais pourquoi ? Et d'abord, qui êtes-vous ? Pour venir ici et parler de me tuer ?

— Rien qu'un esclave du travail sous-payé, répliqua Remo.

— Mais qui ? insista Winstler.

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps.

Winstler pensait que s'il pouvait dégager son genou, il bondirait de la table. Dans la foule des danseurs sur la piste, il serait sauvé.

— Non, vous n'en avez pas. Bon, d'accord, trois minutes. Voyez, il y avait ce flic de Newark, dans le New Jersey. Il s'appelait Remo Williams. C'était moi. On lui a fait porter le chapeau pour un crime qu'il n'avait pas commis et on l'a envoyé à une chaise électrique qui ne marchait pas et il s'est réveillé après que tout le monde le croie mort et on l'a mis au travail pour une organisation secrète du gouvernement. Elle s'appelait CURE.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Winstler, le genou droit toujours pris dans un étau.

— Ce qu'ils font ? Ils donnent à un type plus de travail qu'il ne peut humainement en accomplir. Si ça continue, ils vont me donner un balai pour que je me le plante dans les fesses et puisse balayer les rues en marchant.

— En plus de vous surcharger de travail.

— Ouais. Or, cette organisation travaille en dehors de la Constitution pour s'occuper des gens qui s'abritent sous la Constitution. Des criminels. Des fauteurs de troubles. Comme ça. Des gens comme vous. Nous protégeons la Constitution en la violant, pour ainsi dire.

— Et qu'est-ce que vous faites ? demanda Winstler. Remo Williams ?

— C'est ça. Remo Williams. Je suis l'assassin. Le seul. Naturellement, il y a Chiun et c'est un assassin aussi.

— C'est fantastique !

— Assez, oui, reconnut aimablement Remo. Bref, ça ne devrait pas vous étonner. Ça fait des années que vous dites ça. Même quand j'étais

flic, je lisais ce que vous racontiez. Vous avez toujours traité l'Amérique d'état fasciste.

— Ça ne voulait pas dire que je le croyais, protesta l'avocat.

Il pensait que s'il pouvait continuer de faire parler Remo, il aurait une chance de garder la vie. Il se rappelait une vieille histoire sur un magicien de la cour qui avait déplu au roi et avait été condamné à mort. « Dommage, dit le magicien au roi, j'allais justement apprendre à votre cheval à voler. » En entendant ça, le roi suspendit la sentence de mort pendant un an, pour permettre au magicien d'apprendre à voler au cheval. Ce soir-là, un ami lui demanda pourquoi il avait raconté ça au roi. « Un cheval ne peut pas voler. Alors pourquoi ? » Et le magicien répondit : « En un an, il peut se passer bien des choses. Le roi peut mourir. Ou, qui sait ? Je pourrais apprendre à voler à cette sale bête. »

Si seulement il pouvait continuer de faire parler Remo, il s'en tirerait peut-être.

— Le temps est écoulé, déclara Remo. Il faut que je parte, maintenant.

— Vous ne pouvez pas venir ici et me tuer comme ça ! Ce n'est pas... pas bien.

— J'en ai assez. Tout le monde me dit toujours ce que je peux et ne peux pas faire. Ras-le-bol.

— Mais vous ne pouvez pas. Vous ne pouvez pas me tuer comme ça.

Remo se pencha et sourit à Kenroth Winstler.

— Vous savez quoi ?

— Quoi ?

— C'est déjà fait.

Les doigts faisant pression sur les reins furent si rapides que Winstler n'eut pas vraiment mal. Remo essuya sa main droite sur la nappe et se leva, laissant la tête de Winstler retomber sur la table.

Fasciste, l'avait appelé Winstler. Ça agaçait Remo, qui n'en croyait rien. Fasciste. Sans les avocats comme Winstler qui consacraient trop de temps, d'efforts et d'argent des autres à sauver des criminels, on n'aurait pas besoin de Remo et de gens comme lui. Il regrettait d'avoir tué Winstler si vite, il aurait aimé lui dire ça.

Fasciste ? Remo ? C'était risible.

Il regrettait aussi de ne pas se rappeler autre chose qu'il avait à faire ce soir. Ça l'irritait.

En sortant, il tapa sur l'épaule du garçon.

— Cet homme à ma table, dit Remo.

— Mr Winstler. Oui.

— Eh bien, il est mort.

— Quoi ?

Le garçon se tourna vers la table où Winstler était affalé, les mains sous sa figure.

— J'ai dit mort, répéta Remo. Je l'ai tué. Et si vous n'arrêtez pas tout ce bruit qu'il y a ici, je reviendrai pour vous.

Le garçon se détourna de la table pour regarder Remo. Mais l'homme mince en teeshirt noir n'était plus là. Le garçon regarda de tous côtés, dans la foule, mais n'en vit pas la moindre trace. On aurait dit que la terre s'était ouverte et l'avait englouti.

En bas à la boum, il n'y avait que de la marijuana, du speed, du LSD, de la neige et de la horse, de la princesse fée et du HTC, de l'amyl nitrate et de l'aspirine dans le coca, de la salade d'opium et de l'or d'Acapulco, du hasch et des Kent Golden Lights alors c'était vraiment pas le pied et Marcia monta sur le toit avec Jeffrey parce qu'il avait un nouveau truc superchouette et pas assez pour partager avec les autres.

Sur le toit du petit immeuble des soixante-dixièmes rues est, ils ouvrirent le petit paquet de Poussière de Comète et suivirent les instructions précises que le vendeur avait données à Jeffrey ; c'était un gourou avec une éducation du niveau de la sixième ce qui le qualifiait pour être le porte-parole du pouvoir éternel de l'univers, à savoir le trafic de drogue.

Ils devaient aspirer une pincée de poudre par la narine gauche en soufflant avec la droite, faire la même chose de l'autre côté, avaler ensuite une pincée, s'allonger et attendre l'extase. La séquence n'avait pas tellement d'importance, dans le fond, mais ils la suivirent scrupuleusement. La béatitude fut assez longue à venir, ce qui n'avait rien de surprenant parce que Jeffrey avait payé soixante dollars quinze grammes de lait en poudre et de vitamine C en poudre, le tout ayant coûté au revendeur trois dixièmes de centime.

Jeffrey prit la main de Marcia allongée à côté de lui et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, les étoiles brillaient toujours dans le ciel noir. Il regarda à droite et à gauche. Rien. On lui avait promis un son et lumière psychédélique et de la pyrotechnie céleste, mais... rien.

— Tu planes ? demanda-t-il à Marcia.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Tout est pareil.

Ils s'assirent et se tapèrent une autre dose. Narine gauche, narine droite, pincée avalée.

Et alors ils virent.

Un homme enjambait le parapet du toit, comme s'il avait escaladé le côté de l'immeuble. C'était un homme mince, en pantalon et teeshirt noirs, avec des yeux des cheveux noirs et de gros poignets épais. En traversant le toit, il les salua de la tête.

— Continuez ce que vous faites, leur dit-il. Je n'en ai que pour

quelques minutes.

Puis il disparut par-dessus le parapet d'en face et Jeffrey et Marcia se regardèrent avec étonnement.

— Il n'y a pas d'escalier d'incendie, là, dit le garçon.

— Je sais, murmura la fille. Mince !

Ils allèrent se pencher là où l'homme avait disparu. Ils le virent descendre le long du mur de briques de l'immeuble, aussi facilement que s'il avait une échelle. Mais il n'y avait ni échelle ni escalier d'incendie.

— Hé, comment vous faites ça ? cria Marcia. Descendre comme ça et tout ?

— Chut, répondit Remo. C'est une illusion d'optique. En réalité, je ne bouge pas et vous, vous montez.

— Ah mince, dit Marcia. Jeff, t'as encore de ton truc ?

Ils reniflèrent, avalèrent et continuèrent de regarder mais en se taisant.

Remo aurait préféré qu'ils s'en aillent, parce qu'il n'aimait pas se produire devant des témoins mais il n'avait guère le choix. Et, d'ailleurs, il avait un problème.

Il y avait une fenêtre, à trois mètres environ, donnant dans l'appartement où le Régiment Rouge se terrait. S'il passait par cette fenêtre, ils risquaient de tuer l'homme d'affaires avant qu'il le sauve. C'était pour cela qu'il n'était pas passé par la porte du logement. Non seulement il devait y pénétrer rapidement, mais avec un effet de surprise suffisant pour que le Régiment Rouge soit si choqué qu'il n'ait pas le temps de réagir.

Tandis que Jeffrey et Marcia achevaient de prendre leur dose de lait en poudre et de vitamine C, Jeffrey regarda le ciel mais les étoiles restaient bêtement fixes.

— Rien du côté des étoiles, dit-il. Ce truc ne marche peut-être que pour la perception qu'on a des gens.

Marcia hocha la tête. Elle n'avait pu quitter des yeux l'homme mince depuis qu'il avait traversé le toit. Il y avait un je ne sais quoi, dans ses yeux, sa façon de marcher, quelque chose qui lui disait qu'il pourrait lui faire oublier tous les autres hommes du monde. Elle regardait l'apparition collée au mur de l'immeuble. Il tenait maintenant à la brique lisse de la main gauche sans plus d'effort que s'il s'était adossé au mur à côté d'un ascenseur. Sa main droite s'enfonçait dans le bâtiment.

— Regarde, souffla-t-elle. Il arrache des briques de l'immeuble.

Jeffrey se pencha. Remo retirait des briques du mur, une par une, et les laissait tomber dans la petite cour sale.

— Comment est-ce qu'il fait ça ? demanda-t-elle.

— Je te dis, marmonna Jeffrey. Il ne fait rien. C'est dans notre tête.

Il n'est pas vraiment là. Nous, si. Nous l'avons imaginé. Si nous fermons les yeux et si nous voulons qu'il s'en aille, quand nous les ouvrirons il ne sera plus là.

Marcia essaya. Elle ferma les yeux, fort, et les rouvrit. Remo jetait toujours des briques dans la cour, et faisait un trou dans le mur.

— Comment vous faites ça ? cria-t-elle à Remo.

— Je ne fais rien. En réalité, je ne bouge pas et l'immeuble et vous, vous reculez. Prenez encore de l'herbe.

— C'est pas de l'herbe, c'est de la poussière de comète. Vous voulez remonter et faire l'amour avec moi ?

— Plus tard, dit Remo. Dès que j'aurai fini.

— D'accord, j'attendrai.

Le trou était maintenant assez grand. Remo voyait la charpente intérieure et les lattes et le plâtre de la cloison. Jeffrey regardait le ciel, espérant des aurores boréales.

— Hé, Jeff, regarde, dit Marcia.

Jeffrey regarda mais ne vit qu'un tas de briques dans la cour.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Il vient de passer à travers le mur. Comme s'il n'y en avait pas.

Marcia pouffa. Jeffrey se pencha pour essayer de mieux voir. Au même instant, un corps s'envola par le trou du mur et tomba dans la cour sur le tas de briques, avec un bruit sourd et mat. Ils entendirent un bruit de choc et virent un deuxième corps prendre le même chemin que le premier. Encore des bruits confus et puis un troisième et un quatrième corps. Tous tombèrent rudement. Deux rebondirent à l'arrivée. Aucun ne bougea plus.

— Mince, dit Marcia.

— Ça, tu peux le dire.

— Mince, répéta Marcia en jugeant plutôt bête de dire ça encore une fois.

— Je m'en vais voir le gourou demain, qu'il nous procure encore de ce truc, déclara Jeffrey.

Marcia ne répondit pas. Elle attendait que l'homme en noir ressorte par le trou et remonte le long du mur sur le toit pour faire l'amour avec elle. Et s'il devait repousser Jeffrey, tant mieux. Et s'il ne pouvait pas repousser Jeffrey, elle s'en chargerait.

Mais Remo ne vint pas.

Il trouva l'homme d'affaires enlevé, dans un placard, ligoté, bâillonné et les yeux bandés. Remo lui ôta le bâillon et les cordes mais laissa le bandeau.

— Vous êtes sauvé, maintenant, annonça-t-il.

— Qui êtes-vous ?

— Rien qu'un pauvre type essayant de faire le travail de deux hommes.

L'otage leva les mains vers son bandeau mais Remo le retint.

— Vous ôterez ça quand vous entendrez la porte d'entrée se refermer.

— Où sont-ils ? demanda l'homme d'affaires.

— Partis.

— J'ai entendu du bruit. Comme une bataille.

— Non, pas de bataille, répondit Remo sans mentir. Une petite bousculade, peut-être, mais pas de bagarre. Écoutez, je file. Vous ôterez ça quand je serai parti.

Remo trouva un taxi au coin de la rue et dit au chauffeur qu'il allait à Brooklyn et qu'il était pressé.

— Pressé comment ?

— Pressé à cent dollars, répliqua Remo en agitant le billet sous le nez du chauffeur.

— Et comme pourboire ?

— Pourboire compris.

— D'accord, c'est comme si vous y étiez. Dites, vous avez entendu celle...

Remo tapota l'épaule droite du chauffeur.

— Je veux aussi du silence. J'essaie de me rappeler quelque chose. Alors chaque fois que vous dites un mot, je soustrais dix dollars des cent.

— D'accord, plus un mot, dit le chauffeur.

— Ça fait quatre-vingt-dix.

Le chauffeur se promit de ne plus commettre la même erreur. Quatre-vingt dix dollars pour aller à Brooklyn, ce n'était pas mal et tout le monde savait que les taxis de New York étaient les gars les plus malins du monde, alors il décida de ne rien dire, plus un mot, il laisserait ce dingue à cent dollars rouler en silence mais y avait ce putain de négro qui avait bien l'air de vouloir lui faire une queue de poisson et emboutir le seul coin encore intact de son aile avant gauche et ça valait bien un juron, et puis quoi, merde, tout le monde voulait un commentaire sur le temps pourri de New York, sans parler que le passager devait avoir son opinion sur la saison des New York Yankees et, des fois, le passager aimerait voir sa collection de pierres polies parce que des fois des gens lui achetaient des pierres et un type qui payait cent dollars pour se faire trimballer à Brooklyn pourrait payer Dieu sait quoi pour des cailloux que le taxi se dégottait dans un petit patelin appelé Snake Hill, par là-bas du côté de Secaucus dans le New Jersey et finalement, une chose l'autre, ils arrivèrent à Brooklyn et Remo n'avait pas eu la moindre chance de réfléchir et, à dix dollars l'interruption de pensée, le chauffeur en devait quarante à Remo. Il ne voulut pas payer.

Remo les lui extirpa de la poche.

— Si vous voulez attendre, dit-il, je vous offre le même marché pour le retour.

— Merde, non, répliqua le chauffeur. Vous croyez que je suis fait de quarante dollars ?

Il passa sa vitesse et démarra rageusement, éraflant au passage le dernier coin d'aile vierge contre une corbeille à papiers stupidement installée au bord du trottoir.

L'immeuble de Halsey Street était vieux, vétuste et fatigué. Dressé dans le ciel de minuit, sans lumières, il avait l'air d'une saleté jetée sur un champ de saletés. Remo vérifia l'adresse. C'était bien là. Au sous-sol.

Il descendit par l'escalier au fond du vestibule. La cave était obscure mais il se déplaça aisément entre les poubelles et les piles de vieux journaux vers la porte verrouillée, tout au fond. La vieille porte de bois cadrait si bien avec l'ouverture qu'aucun rai de lumière ne se voyait le long des bords. Il effleura le battant du bout des doigts et sentit la chaleur indiquant une lumière allumée.

Bien. Il se faisait tard et Remo voulait finir sa journée.

Levant les mains au-dessus de sa tête, il plia le bout de ses doigts dans le bois. Ils s'enfoncèrent comme des clous. Il tira la porte vers lui, la serrure céda et le battant sortit facilement de ses gonds. Remo le jeta d'un côté.

Un grand type corpulent travaillait à un établi. Il portait un bermuda et un maillot de corps. Il avait de larges épaules velues. Il pivota vers Remo.

— Qu'est-ce...

— Pas le temps. Vous êtes Ernie Bombarelli ?

— Ouais. Qu'est-ce...

Remo le réduisit au silence d'un geste.

— Joli petit atelier que vous avez là, dit-il en examinant les rangées ordonnées de boîtes de poudre, les longs tubes de carton huilé. Vous pourriez gagner une guerre avec tous ces explosifs.

— Je pourrais te faire sauter la gueule, connard ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Vous vendez ces pétards à la sortie des écoles. La semaine dernière, deux gosses ont perdu leurs mains en s'amusant avec vos jouets.

— Pas au courant, déclara Bombarelli.

— Un des gosses était pianiste de concert.

— Bof, l'a qu'à apprendre à jouer avec les pieds.

— Je suis très heureux que vous ayez dit ça, répondit Remo.

La main droite de Bombarelli se glissait, derrière son dos, vers un petit tiroir au bout de l'établi.

— Ne me faites pas perdre mon temps avec des armes à feu, conseilla Remo. Ça ne servira à rien.

En effet. Bombarelli avait pris le pistolet et le braquait sur cet intrus maigrichon. Il pressa la détente mais le coup ne partit pas et puis le pistolet se retrouvait entre les mains du maigrichon qui le cassait en deux et jetait les morceaux sur le sol cimenté.

— Qu'est-ce...

— Aucune importance, trancha Remo. Ce qui importe, c'est le travail que je fais. De temps en temps, je tombe sur quelqu'un qui est une ordure comme vous et je m'arrange pour qu'il serve plus ou moins de leçon aux autres ordures. C'est votre tour dans le tonneau, Bombarelli.

Bombarelli porta ses deux mains à la gorge de Remo. Il était costaud, avec des épaules comme les jambons d'un porc de concours, mais Remo alla à la rencontre de ses mains, retourna les pouces contre les poignets et les doigts du fabricant de pétards et de fusées ne fonctionnèrent plus. Il essaya de hurler mais il y avait un autre pouce à sa gorge et il ne put rien crier. Il essaya de courir mais il y avait encore un pouce à la base de sa colonne vertébrale et ses jambes ne marchèrent plus, pas même pour le soutenir, alors Ernie Bombarelli s'écroula par terre. Tout ce qui fonctionnait chez lui c'était les yeux et encore, pas trop bien, parce que pendant qu'il regardait, avec une horreur croissante, le maigrichon ramassait des M -80 sur l'établi, des fusées de près d'un mètre de long et de cinq centimètres de diamètre, et avec de la toile adhésive il les fixait aux épais doigts velus de Bombarelli.

« Non » voulut dire Bombarelli mais rien ne sortit.

Le seul bruit, dans la cave, c'était celui que faisait le maigrichon en noir. Il sifflotait tout bas. Il sifflotait « Siffler en travaillant. »

Il disposa un bouquet de pétards autour du cou de Bombarelli et les attacha bien avec de la toile adhésive. Bombarelli vit ensuite le cinglé prendre une mèche, une longue, longue mèche et la tortiller autour des autres mèches, autour des pétards et des fusées, qui avaient chacun la puissance d'un tiers de cartouche de dynamite, et tout ça sans cesser de siffloter et de sourire.

— N'y pensez pas trop, Bombarelli, dit-il. Il n'y a pas de raison particulière. Simplement il m'arrive de temps en temps de m'en payer un comme vous. Une sorte de Club du Fumier du Mois, pas ?

Remo traîna la mèche vers la porte de la cave. Il la jeta par terre et chercha des allumettes dans ses poches. Comme il n'en avait pas, il retourna en prendre sur l'établi, enjamba Bombarelli au passage avec désinvolture et craqua une allumette en disant :

— Adieu, Bombarelli.

Il alluma la mèche et disparut dans l'obscurité de la cave.

Bombarelli n'entendit point ses pas sur l'escalier montant au rez-de-chaussée mais il était sûr que l'homme partait. Il ne pouvait plus penser qu'à la petite étincelle courant en sifflant le long de la mèche, plus près, toujours plus près, un mètre cinquante, un mètre, encore plus près, plus que quelques centimètres et puis une succession de détonations et de pétarades mais la première avait fourni à Bombarelli toute la douleur que son corps était capable d'absorber et il n'entendit pas sauter le reste des explosifs et la cave se transformer en volcan.

Au coin de Halsey Street, un taxi était arrêté au feu rouge. Remo lui fit signe. Le chauffeur montra que son bidule était éteint, indiquant qu'il avait fini son service. Remo ouvrit quand même la portière verrouillée.

— Hé ! protesta le chauffeur. J'ai fini ma journée.

— Moi aussi. Cent dollars si vous me conduisez à Manhattan sans parler.

— Voyons voir les cent ?

Remo montra le billet.

— D'accord. En voiture pour Manhattan.

Remo hocha la tête.

— Comment vous avez fait pour ouvrir ? demanda le chauffeur. C'était verrouillé.

— Ça ne fait plus que quatre-vingt-dix, dit Remo en soupirant.

Il était plus de minuit mais Chiun attendait quand même Remo, quand il revint à l'hôtel près de Central Park. Le vieux Coréen parcheminé était assis, en kimono bleu, sur sa natte au milieu de la chambre, face à la porte, comme s'il attendait là depuis des heures le retour de Remo.

— Tu m'en as apporté ? demanda-t-il.

Sa voix était un pépiement aigu, à deux vitesses seulement. Son rayon d'action allait de l'irritation à la fureur scandalisée, sans paliers intermédiaires.

— Apporté quoi ? demanda Remo.

— Je le savais ! s'exclama Chiun. Je t'envoie faire une course toute simple et tu oublies même ce que c'était que la course.

Remo claqua des doigts.

— Les marrons ! Je vous demande pardon, j'ai oublié.

— Je vous demande pardon, j'ai oublié, singea Chiun. Je ne te paie pas pour oublier !

— Vous ne me payez pas du tout, petit père.

— Il y a d'autres paiements que l'argent. Tout ce que je demande, c'est un marron. Un simple marron grillé.

— Une livre, si j'ai bonne mémoire, rectifia Remo.

— Ah, maintenant tu te souviens ! Rien qu'une poignée de marrons chauds. Pour me rappeler mon enfance dans l'ancien village de

Sinanju. Et qu'est-ce que j'obtiens ? « Je vous demande pardon, j'ai oublié. » Remo, pourquoi penses-tu que je me sois donné la peine de venir dans cette ville horrible, sinon parce qu'ils vendent des marrons chauds dans les rues ?

— Je vous ai demandé pardon. Ça va comme ça ! J'irai vous en chercher demain. Tous les marchands de marrons sont rentrés chez eux. Et d'abord, j'avais autre chose à faire que de vous acheter des marrons.

— Si tu voulais vraiment me faire plaisir, tu trouverais où habite un marchand de marrons et tu irais là-bas m'acheter mes marrons, dit Chiun et il prit un temps. Ta respiration était incorrecte, ce soir.

— Comment le savez-vous ? Et elle n'était pas tellement à contretemps.

— Elle n'a pas besoin d'être « tellement à contretemps ». La chute vers la mort ne commence pas par un plongeon mais par un faux pas.

Remo haussa les épaules.

— Bon, la respiration n'était pas parfaite. Vous n'allez pas me saper le moral. J'ai fait du bien, ce soir.

— Vraiment ?

— Parfaitement !

— Tu as envoyé de l'argent aux pauvres et aux malades de mon village ?

— Non.

— Tu m'as acheté une babiole pour me prouver ton affection ?

— Non.

— J'y suis ! dit Chiun et il se permit un sourire. En réalité, tu m'as acheté les marrons et tu me taquines.

— Non.

— Pffaaaah ! fit Chiun et il se détourna avec dégoût.

— Je me suis débarrassé d'un avocat qui protège des criminels. J'ai libéré la victime d'un enlèvement par une bande de révolutionnaires terroristes. Et j'ai éliminé un type qui vendait des explosifs dangereux à des enfants.

— Et tu appelles ça du bien ? Le bien, c'est quand tu fais quelque chose pour le Maître de Sinanju. Ça, c'est du bien. Le bien, c'est de m'apporter mon simple marron. Ça, c'est le bien. M'apporter Barbara Streisand serait encore mieux, mais je me contenterais d'un marron. Apporter de l'or et des diamants pour mon village, c'est bon. C'est bien. Et ce que tu me racontes, c'est le bien ? Des histoires d'avocat et de terroristes et d'homme qui fabrique des pétards ?

— Des bombes. Et c'était bien de se débarrasser d'eux et je me fiche de ce que vous dites.

— Je le sais. C'est exactement ce que je te reproche.

— Ce que j'ai fait était bien et ça signifie quelque chose, Chiun, et

vous le savez. Dans le temps, je pensais que ce que je faisais pour CURE améliorerait l'Amérique, et puis pendant un long moment je ne l'ai plus cru. Mais c'était bien. Peut-être pas comme je l'imaginais. Je ne vais peut-être pas supprimer le crime et le terrorisme mais j'élimine des criminels et des terroristes et c'est presque aussi bien. Peu de gens peuvent se vanter de faire même ce peu de bien.

— Ce que tu trouves bon c'est des sornettes morales, déclara Chiun. Les marrons, c'est bon. Se déplacer correctement, c'est bon. Ne pas être sale et négligent, c'est bon. Respirer correctement, c'est bon. Qu'est-ce que ça peut faire, sur qui tu t'entraînes ?

Remo ne put répondre car le téléphone sonna.

— C'est Smith, dit Chiun.

— Il a déjà appelé ?

— Je suppose. Quelqu'un a appelé. Mais je ne réponds pas au téléphone. Et puis un serviteur est venu avec un message, qui était de Smith et disait qu'il rappellerait.

— Merci de l'avertissement, dit Remo en tendant de nouveau la main vers le téléphone.

— Remo ? murmura Chiun.

Remo se retourna. Le vieil Oriental souriait.

— Oui, petit père ?

— Si Smith vient ici, demande-lui de m'apporter des marrons chauds.

CHAPITRE III

La figure du Dr Harold W. Smith possédait tout le charme naturel et la douceur d'une huître. Elle était pincée autour de la bouche et les yeux froids et fixes. Son expression normale était citronnée et, s'il avait été plus vieux, il aurait rappelé aux gens le premier John D. Rockefeller. Sauf que, contrairement à Rockefeller, Harold W. Smith ne donnait jamais de pièces de dix centimes aux pauvres affamés. Dans un élan de bouleversante bonne volonté, il pourrait à la rigueur essayer de leur trouver des emplois... au service de quelqu'un d'autre.

À côté de lui, le contremaître d'une mine d'étain péruvienne aurait eu l'air chaleureux. Il avait la tête d'un homme qu'on aimerait avoir pour vous représenter si vous vouliez discuter d'un contrat avec un éditeur.

Il était assis sur une chaise dans la chambre d'hôtel, face à Remo. Son costume gris était admirablement repassé, sans le moindre faux pli, comme s'il avait été fabriqué en fibre de verre chez un carrossier. Son col de chemise paraissait d'une demi-taille trop petit et il était bien boutonné, les pointes amidonnées. Sa cravate de Dartmouth était si raide qu'on l'aurait crue en céramique.

Remo était assis sur le lit, Chiun sur sa natte, dans un coin. Dans la position du lotus, il attaquait en souriant le sac de marrons grillés que Smith lui avait apporté. La technique de Chiun était de saisir le marron par le bas entre deux doigts aux longs ongles et de serrer. La chair du marron sautait par le haut.

— Comment vous avez-vous trouvés ? demanda Remo. Nous ne sommes pas à notre hôtel habituel.

Smith renifla.

— J'imagine qu'il n'y a pas tellement de gens qui prennent des chambres sous les noms de Remo et l'Être Glorieux, dit-il en désignant de la tête Chiun, dont la main portant le marron se figea à mi-chemin de sa bouche.

— J'ai dit à Remo que nous devrions descendre dans un hôtel différent, empereur, dit Chiun. Je ne voyais pas pourquoi nous dépenserions tant de votre argent dans cet autre établissement aux plafonds hauts, d'autant que vous avez des revenus limités et beaucoup d'exigences.

Remo sourit. Chiun s'inquiétant des problèmes budgétaires de Smith, ça ne pouvait être que le premier pas vers une demande d'augmentation. Chiun mâchonna son marron.

— Combien ont coûté ces marrons ? demanda-t-il.

Smith fit un geste indifférent de grand seigneur.

— Non, protesta Chiun. J'insiste pour les payer. Je crois qu'un homme doit payer ce qu'il obtient. Je devrais payer ces marrons. Si je travaillais pour quelqu'un, j'espérerais être payé à ma juste valeur. Combien ont-ils coûté ? J'insiste, empereur.

— Bon, bon, très bien. Un dollar.

— Remo, donne un dollar à l'empereur. Comme la main de Remo ne se portait pas instantanément à sa poche, Chiun répéta, plus fort :

— Remo. Un dollar pour l'empereur Smith ! À contrecœur, Remo extirpa une liasse de sa poche et la feuilleta par les coins, comme un jeu de cartes.

— Rien de plus petit qu'un de cinq, Smitty. Vous avez de la monnaie ?

Smith tendit la main vers le billet de cinq dollars.

— Non. Je vous en devrai quatre.

Remo remit la liasse dans sa poche.

— Ça ne fait rien. Je vous en devrai un.

— Je ferai bien en sorte qu'il le paye, dit Chiun. Parce que je crois qu'un homme doit toujours payer ce qu'il obtient. C'est ainsi que la Maison de Sinanju s'est toujours comportée.

Les marrons n'existaient plus et Chiun repoussa le sac vide comme s'il contenait quelque chose de répugnant.

Smith le regarda d'un air dur et puis il dit aimablement :

— Ruby Gonzalez se charge désormais de toutes les négociations salariales.

La figure de Chiun vira à l'aigre.

— Qui ?

— Ruby Gonzalez.

— Ceci est cruel et méchant, dit Chiun. Il n'y a pas moyen de parler à cette femme.

Remo éclata de rire. Observer Ruby, la belle Noire intelligente qui était maintenant l'assistante de Smith, négociateur des contrats avec Chiun serait un événement pour lequel on pourrait vendre des billets.

— Où est Ruby ? demanda-t-il.

— En vacances, répondit Smith.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ?

— Parce que depuis une semaine ça n'a été que travailler, travailler. Ruby est casse-bonbons et sa voix ressemble à des bris de verre mais elle a assez de bon sens pour espacer mes missions. Vous ne faites que les empiler les unes au-dessus des autres.

— Il va falloir que je parle de ça à Ruby, dit sèchement Smith.

Il plongeait dans sa serviette de cuir, jadis gold mais devenue

marron foncé après des dizaines d'années d'intempéries et de voyages, et en retira une vidéocassette.

— Puis-je avoir le magnétoscope, s'il vous plaît ? demanda-t-il.

— Chiun, est-ce que nous avons toujours le magnétoscope ?

À un moment donné, ils ne se seraient jamais déplacés sans magnétoscope parce que c'était le seul moyen qu'avait Chiun de suivre ce qui se passait tous les jours dans les feuilletons. Mais ensuite, les feuilletons télévisés étant devenus « réalistes », ce que Chiun faisait rimer avec « cochon », il avait cessé de les regarder.

Chiun désigna une des quatorze malles-cabine laquées alignées contre les murs de la chambre, qui contenaient ses « quelques petites affaires personnelles ».

— Il est là-dedans. Je ne jette jamais rien que l'empereur a payé. Je vais le chercher.

Il se leva comme un nuage planant dans les airs, ouvrit une des malles et s'y pencha. Son corps menu y disparaissait presque, comme celui d'un enfant penché sur une baignoire, allant à la pêche aux pommes caramélisées avec ses dents.

Il refit enfin surface avec le magnétoscope, portant le lourd appareil avec autant de facilité qu'une lettre de la maison d'un seul feuillet. Smith faillit le lâcher quand Chiun le lui remit. Il le transporta tant bien que mal au poste de télévision, l'installa, le brancha et y glissa la cassette.

— Bien, dit Chiun. Un spectacle. Il y a longtemps que je n'ai pas vu un bon spectacle.

La bande commença à tourner et l'image apparut sur le petit écran.

C'était Wesley Pruiss dans un lit d'hôpital, les traits pâles et crispés, les draps blancs tirés jusqu'au menton.

— Ah, bien, dit Chiun. Une histoire de docteur. Les histoires de docteurs sont les meilleures.

— Voici Wesley Pruiss, annonça Smith.

— Qui est-ce ? demanda Remo.

— L'éditeur de *Bestial*.

— Bien fait pour lui, dit Remo.

Theodosia apparut sur l'écran. Elle était en tailleur-pantalon blanc, bien coupé, bien cintré, mais la stricte coupe masculine capitulait sur les formes féminines voluptueuses.

— Trop grosse, jugea Chiun. Les femmes sont toujours trop grosses, dans ces spectacles.

Theodosia parla : « C'est uniquement par un coup de chance que cette lâche agression n'a pas tué Wesley. Pour assurer qu'une telle attaque n'aura plus jamais la moindre chance de réussite, j'ai l'intention de dépenser tout l'argent de Wesley, s'il le faut, pour embaucher pour sa protection les meilleurs gardes du corps du

monde. » Une voix traînante, « off », demanda : « Pourquoi ? » Theodosia pivota. Ses yeux foudroyèrent la voix off.

« Je vais vous dire pourquoi ! Parce que je l'aime ! Parce qu'il va laisser son empreinte sur le monde ! Parce que ce qu'il fait ici est probablement ce qu'on a fait de plus important dans ce pays depuis Edison. Voilà pourquoi. Voilà pourquoi je vais m'assurer qu'il reste sain et sauf. Ça répond à votre question ? »

La caméra recula et montra Theodosia devant un grand bâtiment qui ressemblait à un manoir d'avant la guerre de Sécession, répondant à un groupe de journalistes.

« Et c'est comme ça ici, dans le canton de Furlong », conclut la voix du commentateur. Sur quoi la bande se termina et l'écran s'éteignit.

— Et alors ? demanda Remo.

— C'est tout ? dit Chiun. Un gros homme dans un lit et une grosse femme qui se plaint de tout ? C'est quelle espèce d'histoire, ça ?

— C'était au journal télévisé de ce soir, expliqua Smith.

— Je ne regarde pas les nouvelles, déclara Chiun.

— Encore une fois, dit Remo, et alors ?

— Je veux que vous vous fassiez engager comme gardes du corps.

— Pourquoi diable ?

— Parce que lorsque Pruiss est allé s'installer dans ce canton de l'Indiana, il a dit qu'il ferait de tout le canton un laboratoire de recherches sur l'énergie solaire. Il doit être gardé en vie pour assurer que ce projet sera mené à bien.

— Laissez le gouvernement faire ça. Pourquoi lui ?

— Parce que vous savez aussi bien que moi que le gouvernement ne peut pas, répliqua Smith. Il lui faudra dix ans pour voter des lois, dix ans pour mettre au point des règlements, dix ans pour voter des crédits, dix ans pour faire passer les pollueurs en justice et nous n'aurons toujours pas de programme de l'énergie et nous brûlerons du suif dans des lampes pour essayer de nous réchauffer.

Remo réfléchit un moment à cela et hocha la tête. Chiun observa :

— Le suif a une drôle d'odeur.

— Qui a tenté de le tuer ? demanda Remo à Smith.

— Nous ne savons pas. Quelqu'un avec un couteau. Dieu sait qu'il a suffisamment d'ennemis. Mais nous ne voulons pas qu'il meure. Votre mission sera de le garder en vie.

Chiun attendit que la porte se referme sur Smith pour donner son opinion :

— C'était un spectacle stupide.

— Ce n'était pas un spectacle, Chiun. C'est notre prochaine mission : garder Wesley Pruiss en vie.

— Qui est ce Wesley Pruiss ?

— Il publie des magazines.

— Très bien.

— Pourquoi, très bien ?

— Parce que maintenant, mes romans et mes histoires seront peut-être publiés et j'arriverai enfin à vaincre ce préjugé anti-coréen contre le grand art.

— Vos romans et vos histoires ne seront pas publiés tant que vous ne les écrirez pas.

— Tu ne me décourageras pas. Je n'ai qu'à les mettre sur le papier. Ils sont tous là, assura Chiun en se tapant la tempe de l'index. Chaque admirable mot, chaque scène exquise, chaque opinion brillante. Tout est là. Il me suffit de les mettre sur le papier et c'est le plus facile. Quel est le nom de ce magazine ?

— Bestial.

— Oui. Quel est le nom de ce magazine ?

— Il s'appelle *Bestial*, je vous dis !

— Tiens, dit Chiun. Je ne savais pas qu'on avait donné ton nom à un magazine.

Le révérend Higbe Muckley ne savait ni lire ni écrire mais comme ça n'a jamais été un obstacle à des apparitions à la télévision nationale, il avait très bien manipulé la télévision et il était devenu plusieurs fois millionnaire en dollars. Il avait toujours su très bien compter.

Le révérend Muckley avait trouvé le truc, tout simple, et vendait des participations à son église du Droit Divin : cinq dollars pour être diacre, dix dollars pour être pasteur, quinze dollars pour l'évêque auxiliaire, cent dollars pour l'évêque à part entière ainsi qu'un abonnement à vie au magazine de Muckley, *Droit Divin*, une transcription presque mot pour mot des élucubrations confuses du révérend, publiée six fois par an, plus ou moins, selon le temps que mettait le numéro précédent à être épuisé. Tout dignitaire de l'église du Droit Divin avait droit au rabais total consenti aux gens d'église, dans la plupart des magasins et des entreprises, et acheter une voiture neuve 650 dollars de moins valait bien un don unique à l'église de Muckley.

Le révérend était dans son bureau, au sous-sol d'un salon de massage de Ventura Boulevard, à West Hollywood, quand sa secrétaire entra. Elle ne savait pas trop lire ni écrire non plus mais elle avait assez bien réussi sa vie professionnelle en étant capable d'écrire 95-60-90 sur les formulaires de demandes d'emploi.

— Wesley Pruiss a reçu un coup de couteau, annonça-t-elle. Il a failli être tué.

— Oui, dit Muckley sans se compromettre.

— J'ai pensé qu'il fallait que vous le sachiez. Vous voudriez peut-

être en faire quelque chose.

— Oui, répéta-t-il.

Sa secrétaire comprenait qu'il pensait à de l'argent, puisqu'il n'essayait pas de lui sauter dessus. Quand elle fut ressortie, il continua à réfléchir. Les nouvelles participations diminuaient parce qu'il y avait près de trois mois qu'on ne l'avait pas vu au journal télévisé. Et il sourit, parce que Dieu montrait toujours le chemin. Dieu avait remis Wesley Pruiss entre les mains de Higbe Muckley.

Il annonça une réunion de prières « d'obligation » le lendemain, pour tous ses disciples de la Côte Ouest, ou tous ceux qui pourraient emprunter l'argent du billet de car pour venir à Hollywood.

À l'invitation de Muckley, toutes les chaînes de télévision se présentèrent. Les journalistes aimaient bien « faire » le Révérend Muckley. C'était de la copie facile, et, contrastant avec sa lente élocution d'homme des bois, ils avaient toujours l'air intelligent.

Muckley fit réciter à ses disciples une prière remerciant Dieu pour la bonté, la justice, l'argent, le savon biodégradable et la purée de pommes de terre soluble, du moment qu'elle était faite sans aucun de ces produits chimiques impies.

Puis il eut pour Dieu une prière spéciale d'actions de grâce :

— Dans sa charité, sa miséricorde et sa sagesse, Dieu a jugé bon de frapper un pourvoyeur d'immondices et d'ordures qui tente de porter son répugnant message de New York au cœur de l'Amérique, déclara-t-il et il regarda autour de lui. Pouvons-nous laisser cet homme faire ça ?

— Non ! répliquèrent deux cents voix qui tonnaient comme cinq mille et ressemblaient à cinq cents dans la salle trop petite que Muckley avait louée.

— C'est ça, dit Muckley. Prenez note, messieurs de la presse. Ce soir, je vais au canton de Furlong dans l'Indiana, et je vais organiser une veillée de prières pour tous les fidèles, pour assurer que ce Westbourg Pruiss... (Il s'interrompit pendant que sa secrétaire lui chuchotait à l'oreille.) pour assurer que ce Westerly Pruiss abandonne sa vie de péché.

On demanda plus tard à Muckley ce qui se passerait si Wesley Pruiss ne renonçait pas à sa vie de péché.

Muckley réfléchit un moment. Il savait par expérience que les temps lourds de pensées font toujours bon effet à la télévision.

— Eh bien, dit-il enfin, dans ce cas nous devons nous rappeler ce que Dieu a dit.

— Qu'est-ce qu'il a dit, Dieu ?

— Il a dit qu'ici sur la terre, le travail de Dieu doit être fait par les hommes.

L'inscription sur la porte annonçait « Pour une Direction Utile et Efficace » et dessous, un grand écriteau avertissait : « défense d'entrer ».

Dans la grande salle, douze hommes étaient assis sur des chaises. Ils étaient coiffés de casques de métal équipés de systèmes sensoriels et reliés par des fils à des panneaux, sur la droite de leurs chaises.

Les douze hommes regardaient un écran de cinéma encore inanimé, dans le fond de la salle illuminée.

Derrière eux, Will Bobbin, directeur adjoint des relations communautaires de l'Institut national des Carburants Fossiles, tripotait nerveusement une mèche de ses cheveux gris clairsemés ; enfin il éteignit les lumières et mit en marche le projecteur de cinéma. L'appareil bourdonna et une image apparut sur l'écran.

Elle représentait une petite pièce, sans autre meuble que deux chaises. Une porte s'ouvrit sur un côté et un homme âgé, grand, en pantalon et chemise blanche, entra, suivi par une femme aux cheveux gris. Elle était aveugle et avait une canne blanche et de grosses lunettes fumées. L'homme lui prit le bras pour l'aider à s'asseoir et elle lui sourit tendrement. Elle incarnait la grand-mère idéale.

Bobbin examina les douze hommes. Ils se tenaient très droits, face à l'écran. À leur insu, ils participaient à un test qui déterminerait à jamais leur avenir dans l'industrie du charbon et du pétrole. Will Bobbin avait imaginé le test.

Il fit signe à une équipe de trois hommes, cachés derrière une glace sans tain sur la droite de la salle, pour s'assurer que tous les systèmes d'enregistrement étaient en marche, pour mesurer les réactions émotionnelles des douze cobayes.

Au bout de quelques secondes, le vieux couple sur l'écran cessa de sourire. L'homme mit un bras autour des épaules de la femme et la serra contre lui, comme pour lui communiquer sa chaleur. Elle lui dit quelque chose et de la vapeur monta devant sa figure.

La température dans la petite pièce filmée baissait manifestement. D'une main, le vieil homme remonta le col de sa chemise et le boutonna. Il arrondissait les épaules, comme pour se protéger du froid. Le couple se parla encore mais le film était muet et les spectateurs n'entendirent rien. La femme pleura. Des larmes coulèrent sur ses joues roses. La caméra s'approcha pour un gros plan et sur sa figure les larmes se changèrent en glace.

Le grand vieillard se leva jusqu'à la porte. Il essaya de tourner le bouton. Rien à faire. Il secoua la porte. L'aveugle restait sur la chaise, elle tournait la tête sans comprendre ce qui se passait. Le vieillard tambourina à la porte puis il retourna s'asseoir et s'efforça de reconforter la vieille dame.

Il y eut une brève interruption du film et puis l'image reparut. Le

couple était dans la même position, souriant, enlacé, mais couvert de glace et visiblement mort de froid. Bobbin entendit un des spectateurs hoqueter. Le film sauta encore une ou deux images et puis montra les deux personnes complètement congelées, recouvertes d'une épaisse couche de glace.

Bobbin arrêta le projecteur sur la dernière image et ralluma la salle. Il s'avança vers l'écran et se retourna. Un homme avait vomi. Un autre pressait son mouchoir sur sa bouche ; il était secoué par des haut-le-cœur. Ces deux-là étaient à éliminer. Jamais ils ne progresseraient dans l'industrie du carburant. D'autres paraissaient choqués. Eux aussi étaient des perdants.

Trois hommes levèrent les yeux, sans manifester la moindre émotion. Ils atteindraient peut-être le deuxième niveau de la direction.

Mais deux autres regardèrent Bobbin d'un tout autre air. Leurs yeux brillaient d'un plaisir évident. Ils souriaient. Ces deux-là avaient de l'avenir. Un jour, ils dirigeraient des compagnies pétrolières ou des charbonnages. Bobbin parla :

— Vous venez de voir un film. C'est tout. Un film. Nous ne passons pas notre temps à congeler des gens. Nous n'avons même pas congelé ceux-là, pas du tout.

Certains parurent soulagés d'apprendre que ce n'était qu'une expérience inoffensive. Bobbin prit un temps, pour s'assurer que les senseurs enregistraient leurs réactions à ses propos. Les deux hommes qui avaient eu l'air d'apprécier le film parurent déçus. Mais ils retrouvèrent le sourire quand Bobbin ajouta :

— Nous nous sommes contentés de les filmer. C'est tout. Nous n'avons pas été responsables de la congélation. En fait, et vos journaux télévisés ne mentionnent jamais ce genre de choses, vous n'entendrez jamais dire qu'ils devaient de l'argent sur leurs factures de carburant, que l'aveugle n'avait jamais payé un centime de toute sa vie pour son chauffage. Non. De vieilles personnes meurent tous les jours, mais ce n'est pas là toute l'histoire, de loin !

Bobbin se tut. Cela suffisait bien, pour que les techniciens lui fournissent un rapport complet sur le potentiel de ces douze hommes, tous directeurs au niveau moyen dans l'industrie des carburants fossiles.

Il était satisfait, prêt à parier que ce système de sélection marcherait et, dans ce cas, sa réputation était assurée. C'était trop coûteux et dangereux pour l'industrie du carburant de former des directeurs et puis, une fois qu'ils occuperaient des postes au sommet, de s'apercevoir qu'ils avaient une conscience sociale, un sens de la responsabilité de l'industrie envers le public et toutes les autres choses qui étaient très bien pour les discours politiques mais mortelles pour le rendement des sociétés pétrolières et autres. Sans parler des

dividendes.

— Nous tenons à vous remercier tous d'être venus à New York, dit Bobbin. Vous comprenez naturellement que ce programme expérimental doit rester absolument secret, alors vous n'en parlerez pas. Et maintenant, le déjeuner vous est servi dans la salle à manger présidentielle. Un très bon déjeuner. Salade, hors-d'œuvre, homard grillé... du homard frais, pas de ces horreurs congelées. Vous devez avoir eu assez de viande congelée pour la journée. Bon appétit, Messieurs.

L'homme malade eut de nouveaux haut-le-cœur. Un perdant, pensa Bobbin. Rien qu'un perdant.

Quand ils furent partis, Bobbin fit un signe vers la glace sans tain et son assistant se précipita dans la salle.

— Mauvaise nouvelle, Will, dit-il.

— Quoi ? demanda Bobbin, irrité d'avoir à apprendre une mauvaise nouvelle un jour où tout marchait si bien.

— Wesley Pruiss est encore vivant.

— Merde, dit Bobbin.

— Qu'est-ce que nous allons faire ? S'il continue avec son projet d'énergie solaire...

L'assistant laissa sa phrase en suspens mais son ton lugubre la terminait pour lui.

— Laissez-moi faire, répliqua Bobbin avec un méchant sourire. Laissez-moi faire.

Et il tripota de nouveau la petite mèche grise au-dessus de son oreille.

CHAPITRE IV

Theodosia avait pris possession de toute l'aile est de l'hôpital général de Furlong et l'avait transformée en forteresse pour Wesley Pruiss.

Des entrepreneurs recrutés à la hâte condamnèrent tous les passages entre cette aile et le bâtiment principal. D'autres installèrent des blindages massifs aux portes et aux fenêtres.

Une fois les travaux terminés, il n'y avait plus qu'une seule issue à l'aile est, la porte d'entrée du rez-de-chaussée, verrouillée et gardée en permanence par un agent de la police du canton de Furlong ; il n'y avait aucun moyen de sortir de la cage d'escalier avant le dernier étage, où Wesley Pruiss était couché dans l'unique chambre occupée.

Dans l'escalier, en dehors du dernier étage, était posté un colonel mercenaire rendu célèbre par ses exploits de meneur d'hommes dans les guerres africaines. Il était armé d'une mitraillette et d'un pistolet Auto-Mag. C'était le premier des trois gardes du corps embauchés par Theodosia.

Derrière la porte gardée par le colonel et à trois mètres de la chambre de Pruiss un ancien champion du monde de karaté montait la garde. Il pouvait défoncer un mur d'un coup de pied. Il avait des mains assez calleuses pour planter des clous. C'était le deuxième garde du corps.

Le troisième était un ancien champion olympique de tir, conseiller en armement de la police de Los Angeles et de New York.

Toutes les fenêtres de la chambre de Wesley Pruiss avaient été condamnées par des plaques d'acier blindé, sauf une pour laisser entrer le soleil du matin. Elle ouvrait sur un escalier d'incendie et, par là, Pruiss pouvait voir le country club qui avait été sa maison et le parcours du golf. De l'escalier d'incendie, l'expert en armes de poing surveillait le toit, le terrain avoisinant et les marches de fer. Il était armé d'un 357 Magnum et d'un pistolet semi-automatique de calibre 22.

Pour plus de précaution, la fenêtre derrière lui était équipée d'un grillage électrifié capable d'administrer une décharge mortelle à quiconque essaierait de l'ouvrir sans que le courant ait été coupé de l'intérieur de la chambre.

Chaque homme touchait deux cents dollars par semaine. Theodosia se sentit en sécurité. Personne n'allait s'introduire dans la chambre de Pruiss pour lui faire du mal, avec autant de précautions.

Elle sortit du country club devenu la demeure de Pruiss pour cueillir des fleurs roses et rouges. Son chauffeur la déposa ensuite à l'unique porte de l'aile est de l'hôpital.

Le policier à la porte la reconnut mais, suivant ses instructions, il resta derrière le battant verrouillé jusqu'à ce qu'elle lui donne le mot de passe : « *Bestial* est beau ».

Alors il la fit entrer et referma aussitôt à double tour. Il prit son sac et le fouilla pour être sûr qu'elle n'avait pas d'armes et examina le bouquet de fleurs. Ce fut seulement quand il fut certain que tout était en ordre qu'il dit :

— Bonjour, Miss Theodosia.

— Bonjour. Tout va bien ?

— Oui, Madame.

Elle monta à pied les trois étages. En débouchant sur l'avant-dernier palier, elle vit le colonel mercenaire en tenue de combat kaki qui lui braquait dessus sa mitrailleuse.

— Bonjour, Madame, dit-il avec un fort accent britannique.

Lui aussi examina le sac et les fleurs puis il monta et frappa quatre coups à la porte du couloir. Theodosia sourit en voyant ses professionnels respecter les règles professionnelles de sécurité. Elle entendit des verrous tirés de l'autre côté. Le colonel compta jusqu'à six avant d'ouvrir.

— Si elle s'ouvre tout de suite, expliqua-t-il, l'homme à l'intérieur attaquera.

Il ouvrit donc et Theodosia entra. Le champion de karaté, pieds nus et en kimono, était en position d'assaut et il ne se détendit qu'en reconnaissant Theodosia. Lui aussi vérifia le sac et les fleurs.

Elle sourit de nouveau, avant d'entrer dans la chambre de Wesley Pruiss. Le spécialiste des armes de poing était sur l'escalier d'incendie, regardant en haut, en bas, de tous côtés sans relâcher sa vigilance.

Pruiss dormait encore et elle sourit en voyant son expression sereine, presque enfantine. Et puis elle ouvrit de grands yeux terrifiés.

Il y avait une carte jaune sur le devant du pyjama de Pruiss. Avec de l'écriture dessus. Elle courut au lit et se pencha sur la carte. C'était la couverture déchirée d'une pochette d'allumettes. Le mot avait été écrit avec un feutre noir qui était posé à côté du lit sur un bloc-notes. Il disait : « Vos gardes du corps ne valent rien. » Et il y avait un numéro de téléphone.

Le mot avait été épinglé au revers du pyjama avec une épingle à nourrice et, quand elle l'enleva, Pruiss se réveilla. Elle fourra vivement le bout de carton dans son sac.

— Bonjour, ma chérie, murmura Pruiss.

Elle se pencha pour l'embrasser et lui donna les fleurs. Sans un regard, il les jeta sur la table de chevet.

— Je suis navrée de t'avoir réveillé, dit-elle.

— Ça ne fait rien, marmonna-t-il tristement. Qu'est-ce que j'ai d'autre à faire, que de dormir ?

— Ne parle pas comme ça, Wesley. Tu vas être comme neuf.

— Ouais. Neuf comme un nouvel infirme.

Il détourna les yeux. Quand il se retourna vers elle, il vit qu'elle lui souriait courageusement. Pour la récompenser, il sourit aussi.

— Tu as bien dormi ? demanda-t-elle.

— Pourquoi pas ? Avec tous ces gardes que tu as mis par ici, qui pourrait me réveiller ?

— Personne n'est venu te déranger ?

— Non. J'aimerais bien. J'aimerais bien que ce type au couteau revienne achever son travail.

— Je te défends de parler comme ça, Wesley ! s'exclama Theodosia avec colère. Tu es un homme important. Tu vas devenir encore plus important. Le monde ne peut pas se permettre de perdre un homme comme toi.

— Il a déjà perdu la moitié de moi. La moitié inférieure. Ne me raconte pas d'histoires, Theodosia. Je sais bien quand un cas est désespéré. Les médecins aussi. La colonne vertébrale atteinte. Infirmes.

— Qu'est-ce qu'ils en savent, ces médecins ? Nous en verrons d'autres. Meilleurs.

Il réfléchit un moment à cela, en regardant le ciel bleu par la fenêtre.

— Tu as peut-être raison. Tu sais, il y a des moments où j'ai l'impression qu'il y a de la vie dans mes jambes... comme si je pouvais presque les bouger. Pas beaucoup et pas souvent. Mais de temps en temps.

Il regarda Theodosia, guettant une expression, et surprit un peu de tristesse qu'elle transforma vite en sourire, en disant :

— Tu vois ! On ne sait jamais.

Mais sa figure démentait les paroles. C'était sans espoir et elle le savait. Il était infirme, condamné à l'infirmité jusqu'à la fin de ses jours.

Il ferma les yeux et ne dit plus rien. Il ouvrit la bouche pour prendre les calmants qu'elle lui donnait et il n'eut rien à dire quand elle prit des dispositions pour qu'une ambulance vienne le transporter de l'hôpital au country club où sa chambre avait été transformée en chambre d'hôpital. Il ne voulait pas le lui avouer, mais c'était bon de sortir de là pour rentrer chez lui, même si c'était une nouvelle demeure à laquelle il n'avait pas encore eu le temps de s'habituer.

Quand Theodosia sortit au début de l'après-midi, elle laissa les trois gardes du corps dans la chambre de Pruiss, avec l'ordre de ne la quitter sous aucun prétexte.

Avant de quitter la maison, elle prit dans son sac le bout de carton jaune et forma le numéro indiqué.

Remo était allongé sur le lit dans la chambre 15 de *l'Economick Motel* de Furlong quand Theodosia frappa à la porte avec autorité. Il alla ouvrir, la toisa et demanda :

— Qui êtes-vous ? Notez que ça n'a pas grande importance.

— C'est vous qui avez laissé le mot ? demanda Theodosia.

— C'est ça. Ah oui ! Je vous ai vue à la télévision. Ambrosia ou quelque chose comme ça.

— Theodosia.

— Entrez donc.

Il retourna au lit et Theodosia s'assit sur le canapé.

— Comment êtes-vous entré dans cette chambre d'hôpital ? demanda-t-elle.

— Ne réponds pas, Remo, ordonna Chiun en surgissant à la porte communiquant avec sa chambre 17.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne t'a rien payé et même si elle avait payé, nous ne révélons pas nos secrets. Nous vendons notre travail mais pas la connaissance de nos techniques.

— Très sage, jugea Theodosia.

— En réalité, ça paraît sage, dit Remo. C'est tout. Parce que même si je vous le disais, vous ne comprendriez rien.

— Essayez toujours, insista Theodosia avec un petit sourire, celui d'une femme qui a souvent été sous-estimée par des hommes s'imaginant que parce qu'elle avait une avant-scène prestigieuse, il s'ensuivait automatiquement qu'elle n'avait pas un brin de cervelle dans la tête.

— Très bien, dit Remo avec un sourire à lui. Nous avons vu le garde sur l'escalier d'incendie, celui dans la cage d'escalier, celui devant la porte. Plus le flic à l'entrée. Nous voulions simplement entrer dans la chambre, sans faire de mal à personne. Alors nous ne sommes passés par aucun de ces chemins.

— Ainsi, nous sommes mystiquement apparus, masqués dans la cape de l'invisibilité, dit Chiun en lançant un coup d'œil avertisseur à Remo.

Theodosia lui sourit. Chiun rendit le sourire. Remo secoua la tête.

— Non. Nous avons pensé que vous aviez couvert toutes les ouvertures mais pas les non-ouvertures, alors nous avons transformé une non-ouverture en ouverture.

— Les fenêtres ! Vous êtes passés par une fenêtre.

— Vous ne le saurez jamais, dit Remo. Ça, c'est un secret.

— Mais comment êtes-vous passés par une fenêtre ? Le toit est

condamné, il n'y a qu'un escalier d'incendie sur le côté et il est gardé.

— Secret, répéta Remo.

— Oui, dit Chiun, Remo a raison. C'est très secret. Nous aimerions vous le dire, jeune dame, mais si nous vous le disons, vous le répéterez à quelqu'un d'autre et il en parlera à quelqu'un d'autre et bientôt tout le monde saura comment escalader les murs lisses, ôter des plaques blindées des fenêtres et les remettre en place en redescendant. Alors nous ne pouvons pas vous le dire.

— Merci, petit père, marmonna Remo, de ne pas le dire.

Chiun acquiesça de la tête.

— Combien ? demanda Theodosia.

— Combien vous donnez à ces trois ostrogoths que vous avez en ce moment ? Je suppose que le flic à la porte est gratuit.

Theodosia hocha la tête. Chiun s'éclaircit la gorge.

— Mille dollars par semaine, chacun, dit-elle.

— Ça fait deux mille par semaine, dit Remo.

Chiun toussota mais Remo n'y fit pas attention.

— Ça fait six mille au total, reprit Remo. Comme nous sommes infiniment meilleurs qu'eux, nous ne pouvons pas appliquer de pourcentage. Alors disons dix mille par semaine.

— C'est trop, déclara Theodosia.

Chiun toussota derechef et Remo le regarda d'un air irrité avant de se tourner de nouveau vers la visiteuse.

— À votre aise. Nous pouvons toujours proposer nos services à ceux qui veulent se débarrasser de lui.

— Vous savez qui ils sont ? demanda-t-elle avec méfiance.

— Non, mais ça ne sera pas bien difficile de les découvrir, si nous nous y mettons, dit Remo et Chiun toussota encore.

— Vous croyez ça ? marmonna Theodosia.

— J'en suis certain, affirma Chiun avant que Remo ait le temps de répondre et il considéra aimablement la belle brune.

— Très bien. Dix mille dollars par semaine. Gardez Wesley et trouvez qui est responsable de cet attentat.

Chiun leva un doigt.

— Pas tout à fait. Qui paie ces chambres d'hôtel ?

Theodosia regarda le dessus de lit usé, le tapis élimé, les taches d'humidité du papier peint.

— D'accord, je paierai les chambres aussi.

— Parfait, dit Chiun et il regarda triomphalement Remo avant de lui chuchoter en coréen : Tu vois comme tout est facile quand tu me laisses négocier.

Dans son coréen hésitant. Remo répliqua :

— Chiun, j'aurais obtenu la même somme. Vous n'avez réussi qu'à nous coller sur le dos un autre boulot, trouver qui a attaqué Pruiss.

— Je nous ai fait payer les chambres d'hôtel ! cria Chiun.

— Les chambres ne coûtent que six dollars, bon Dieu ! Vous avez fait cadeau d'un boulot supplémentaire pour six dollars. Pas étonnant que Sinanju soit un village misérable.

— Ton coréen est épouvantable. Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis.

— J'ai dit que j'aurais obtenu la même somme.

— Non. La négociation est un des talents particuliers des Maîtres de Sinanju.

— Si, insista Remo.

— Non, insista de même Chiun.

Theodosia se leva.

— Si vous veniez avec moi maintenant ?

Remo s'apprêta à quitter le lit.

— Pas si vite, intervint Chiun.

— Quoi encore ? grogna Remo.

— Les clefs des chambres. Donne-les-lui. Chiun indiqua Theodosia, comme s'il s'attendait à la voir sortir en courant. Elle sourit à Remo qui haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, Chiun. Comme vous voudrez, marmonna Remo avec lassitude.

Wesley Pruiss buvait de la bière à la boîte quand ils arrivèrent au country club. Theodosia fit sortir les trois gardes du corps, puis elle arracha la boîte de Rheingold Extra Légère de la main de Pruiss.

— Hé là ! protesta-t-il.

— Hé là toi-même ! Défense de boire. Tu le sais.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

Il aperçut Remo et Chiun au pied de son lit. Il ne les avait pas entendu entrer.

— Qui sont ces types ?

— Tes nouveaux gardes du corps.

Pruiss les examina tous les deux, partagé entre la colère et la dérision.

— Des gardes du corps. Ouais, ils font probablement le poids pour garder la moitié d'un corps.

— Vous étiez la moitié d'un homme avant d'être attaqué, Pruiss, dit Remo.

— C'est comme ça que vous parlez à tous vos employeurs ? Combien nous payons ces types-là ? demanda Pruiss à Theodosia.

— Remo, laisse-moi faire, souffla Chiun. Loin de ce que nous prenons en général pour de tels services, dit-il vivement à Pruiss. Mais nous sommes venus uniquement pour le plaisir de protéger une personne aussi éclairée que vous.

Il sourit et cacha ses mains dans les manches de son kimono vert du soir.

— Ah oui, hein ?

La voix de Pruiss restait méfiante mais sa figure exprimait la satisfaction d'être si bien jugé.

— Oui, affirma Chiun. Aimeriez-vous écouter ma poésie ?

— Non, dit Pruiss.

— Une autre fois, dit aimablement Chiun.

— J'en doute.

— N'en doutez pas, conseilla Remo. Vous allez entendre tellement de poésie Ung que vous pourrez la réciter, Pruiss. Vous l'apprendrez par cœur. En coréen. Vous pourrez nous donner trois heures sur l'éclosion d'une fleur et encore deux heures sur une abeille se posant sur la fleur. Vous serez le boute-en-train de l'orgie.

— Ne révèle pas l'histoire ! protesta Chiun.

— Fais-moi sortir ces deux-là d'ici, ordonna Pruiss à Theodosia.

— Ça me va, dit Remo. La seule raison que nous avons d'accepter cette mission, c'est pour que vous puissiez aller de l'avant avec votre truc d'énergie solaire. C'est sûrement pas parce que nous vous aimons.

Pruiss fit un geste, écartant l'énergie solaire. Remo agita la main dans l'autre sens.

— Au diable l'énergie solaire, grommela Pruiss. Je me fous que tout le monde crève de froid.

Theodosia, debout à côté de Pruiss, regardait Remo et Chiun.

— Wesley ne le pense pas vraiment, dit-elle. C'est simplement la fatigue, l'énervement.

— Fatigue, mon cul ! C'est bien ce que je pense !

— Au poil, dit Remo. Venez, Chiun, on s'en va.

Quand ils eurent dépassé les gardes du couloir, Chiun demanda :

— Pourquoi as-tu dit ça ?

— C'est elle qui tire les ficelles. Laissons-la le travailler au corps. Ça vaut mieux que de discuter avec lui.

Ils descendirent par le grand escalier arrondi du country club et sortirent dans la claire nuit de printemps de l'Indiana.

Au bout de la longue allée, il y avait une rue étroite. De l'autre côté de la rue se trouvait l'immeuble vétuste récemment bâti.

— C'est là que c'est arrivé ? demanda Chiun.

— Oui.

— Je veux aller voir.

Le clair de lune entrant par la fenêtre de la cuisine éclairait la lampe à pétrole sur la table. Remo prit une allumette et alla l'allumer tandis que Chiun se dirigeait sans hésiter vers le fond du logement. Une fois la lampe allumée, Remo se retourna et vit Chiun accroupi qui tâtait le plancher.

— C'est là que s'est tenu l'assassin.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il était ici à attendre Pruiss. C'est le seul endroit de la pièce où les lattes du plancher ne grincent pas. Il a pu rester là dans un silence total pour attendre son moment... Un couteau lancé dans les ténèbres de la nuit, murmura Chiun pour lui-même plus que pour Remo. Ce n'est pas bon.

— Pourquoi ?

Chiun se releva, sans paraître entendre la question.

— L'homme s'est tenu ici et il a attendu l'arrivée du fort en gueule. Puis, d'une distance de plus de six mètres, il a lancé un couteau qui a failli tuer Pruiss. Mais pas tout à fait. Or, il était seul avec sa victime. Est-ce qu'il est allé l'achever ? Non.

— Quelque chose l'a effrayé et il a filé ?

— Non.

— Pourquoi non ?

— Il a eu le temps d'aller à sa victime reprendre le couteau. Il lui suffisait de le tourner et sa victime serait morte et sa mission accomplie. Mais il n'a pas fait ça. Il a simplement retiré le couteau et s'est enfui. Pourquoi ?

Chiun écarta les bras.

— Vraiment, Remo ! Par moments, tu es très obtus.

— Je suis heureux que ce soit par moments seulement. En général, vous me dites que je suis toujours très obtus.

— Comme tu voudras. Remo, tu es toujours très obtus et plus encore maintenant.

— Bon, d'accord. Alors dites-moi.

— Oui. Je pense qu'il n'avait pas l'intention de tuer Wesley Pruiss, sans quoi il l'aurait fait. Et je crois qu'il avait une raison d'emporter le couteau.

— Pour ne pas laisser d'empreintes derrière lui.

— Il aurait pu essuyer le manche. Il a pris le couteau pour que nous ne puissions pas le voir. Pourquoi ?

— On s'en fout.

— Tu as tort. Il l'a pris parce que ce couteau doit l'identifier.

— Il avait probablement une petite étiquette collée sur le manche. « Si vous trouvez ça, jetez à la première boîte aux lettres. Norman Lance-couteaux garantit l'affranchissement. »

Chiun ne releva pas le propos. Il se redressa très droit et prit une pose, le pied gauche devant le droit, un peu comme s'il faisait de l'escrime contre un adversaire imaginaire. Il se balançait d'avant en arrière, portant son poids d'un pied sur l'autre. Le silence du logement ne fut pas troublé.

— Remo, viens te mettre là.

Il s'écarta et Remo prit sa place.

— Maintenant balance-toi.

Remo obéit. Le plancher grinça. Chiun soupira.

— J'en ai vu assez. Il est temps que nous partions.

— Alors quel est l'âge du capitaine ? demanda Remo.

— Je t'expliquerai tout quand tu seras capable d'absorber ce que je te dis. Mais je t'avertis. Nous avons affaire à un homme très dangereux, très redoutable. Ses talents ne sont pas très différents des nôtres.

— Vous pouvez dire tout ça rien qu'en écoutant un plancher ne pas grincer ?

— Tout dévoile ses secrets à celui qui les exige, pontifia Chiun. Je peux te dire encore autre chose, ajouta-t-il en sortant de la cuisine.

Remo souffla la lampe à pétrole et le suivit.

— Oui ? Quoi donc ?

— L'assassin porte une large ceinture de cuir noir. Derrière la ceinture, il y a des couteaux, des couteaux avec le manche en cuir rouge. Et près de la garde de chaque couteau, il y a le petit dessin d'un étalon qui se cabre.

Et Chiun descendit en secouant lentement la tête. Mais quand Remo le rattrapa, il ne voulut rien dire de plus. Il déclara qu'il avait besoin de réfléchir.

Ce soir-là, il y eut deux coups de téléphone pour Remo, au motel. Le premier était de Smith, qui fut navré quand Remo lui annonça que Wesley Pruiss parlait d'abandonner son projet d'énergie solaire.

— Nous ne pouvons pas permettre ça, déclara aigrement Smith.

— Ça n'arrivera pas. Ruby est revenue ?

— Pas avant huit jours.

— Dites-lui que j'ai un nouvel emploi pour elle, si elle veut.

— Lequel ? demanda Smith avec suspicion.

— Je connais un type. Je peux la faire engager comme Bébête-Girl.

Le second coup de fil était de Theodosia.

— Vous savez, dit-elle à Remo, vous êtes moins bête que vous en avez l'air.

— Je sais. C'est un de mes drames, les gens pensent que je n'ai qu'une jolie petite gueule.

— Bref, je travaille sur Wesley. Je vais le faire changer d'idée pour l'énergie solaire.

— Je n'en ai jamais douté. Quand ?

— Pouvez-vous commencer dans la matinée ?

— Sûr, promit Remo.

Le soleil du petit matin transformait le canton de Furlong en carte postale. Il dorait les toits des petits immeubles bien propres et blanchissait presque les jeunes pousses de blé dans les champs. Les petits lacs poissonneux étincelaient comme des amas de diamants. Quand le soleil monta au-dessus des arbres, il fit scintiller la rosée que la nuit avait déposée sur le green d'entraînement du Furlong Country Club.

Pruiss était au milieu du green, dans un lit d'hôpital. Les empreintes des roulettes s'étaient bien marquées dans l'herbe rase et drue.

Les trois gardes du corps étaient stationnés à intervalles réguliers autour du green, le dos tourné à Pruiss. Le colonel mercenaire et le spécialiste des pistolets portaient leurs armes favorites. Le karatéka avait des sirakens, ces étoiles aux pointes d'argent à lancer, et arpentait nerveusement un mètre d'herbe sur le pourtour du green.

Theodosia se tenait à côté du lit de Pruiss, en compagnie d'un homme basané en tunique indienne et turban orné d'une pierre rouge.

À l'arrivée de Remo et Chiun, l'homme saisit le montant au pied du lit et tourna Pruiss de manière à ce que le soleil levant brille dans ses yeux.

Le colonel mercenaire ne remarqua pas Remo et Chiun avant qu'ils soient tout contre lui. Il porta la main à la détente de son arme.

— Doucement, dit Remo, nous sommes dans la même équipe.

— Miss Theodosia ! cria le colonel à l'accent anglais.

Elle tourna la tête et vit Remo et Chiun.

— Tout va bien, Colonel !

L'index du colonel se détendit mais il continua de considérer Remo et Chiun d'un œil soupçonneux. Les gens qui s'approchaient de lui aussi silencieusement que ça ne manigançaient rien de bon.

— Qui est le guignol ? lui demanda Remo.

— Sais pas. Un foutu mystique indien, à ce qu'il paraît.

Wesley Pruiss posait la même question.

— Theodosia, qui diable est ce type ?

— Rachmed Baya Ban, à votrrre serrrrvice, sahib, répondit le petit Indien.

Pruiss ne fit pas attention à lui.

— Qui est-ce, Théo ?

— Il est le chef du Mouvement de la Lumière Intérieure, répondit-elle.

— J'ai déjà donné au bureau, dit Pruiss.

— Très drôle, dit Rachmed Baya Ban en roulant les r et en sifflant les s, de sa voix aiguë. Le sahib a un très vif sens de l'humoristique. Ainsi que moi, Rachmed Baya Ban, choisi du Tout-puissant pour diriger le Mouvement de la Lumière Intérieure. Je suis l'homme qui

maîtrise la force du soleil, la force de paix de l'univers, le créateur de tout ce qui est bon et fort. Voilà ce que je fais, sahib.

— Rachmed est venu aider, expliqua Theodosia.

— Ouais, s'aider lui-même, grommela Pruiss.

— Wesley, accorde-lui une chance, voyons. Ça ne peut pas te faire de mal !

Baya Ban ne fit pas attention à elle. Lentement, il souleva les couvertures au pied du lit, exposant au soleil les maigres jambes pâles de l'éditeur.

Puis il se tourna, face au soleil, leva les bras et commença à psalmodier. Il y avait de temps en temps un mot anglais ou deux dans sa litanie mais, dans l'ensemble, Remo n'y comprenait rien.

— Qu'est-ce qu'il dit, petit père ? demanda-t-il.

— Des bêtises, répondit Chiun.

Baya Ban passa à l'anglais.

— O, pouvoir tout-puissant de l'astre d'or, apporte ta force et la bonté de ta paix dans ces jambes. Donne la vie là où il n'y a pas de vie. Donne de la force là où il n'y a que faiblesse.

Pruiss détourna sa figure de Baya Ban. Son expression aurait été adéquate s'il venait de l'avoir vu manger des araignées.

Baya Ban imposa ses mains sur les jambes de Pruiss. Il pétrit les muscles, puis il leva de nouveau les bras vers le soleil, comme pour y puiser un renouveau de force, les rabassa vite sur les mollets de Pruiss et les serra fort. Pruiss fit une grimace.

— Aïe ! dit-il.

Theodosia poussa un cri de joie et l'embrassa.

— Tu l'as senti ! Wesley, tu l'as senti ! s'exclama-t-elle.

— Hein ? fit Pruiss.

— Tu ne comprends pas ? Tu as senti sa pression sur tes jambes ! Elles ne sont plus mortes !

Pendant un instant, Pruiss parut complètement abruti puis il sourit et se tourna vers Rachmed Baya Ban. Mais le petit Indien lui tournait le dos et contemplait de nouveau le soleil, qui avait monté bien au-dessus de la rangée d'arbres bordant le premier fairway du parcours de golf.

— O, globe sacré, chantonna-t-il, nous te remercions, dans la gloire de ton pouvoir, de nous montrer le chemin de la lumière intérieure. Nous te remercions d'avoir ouvert les yeux de cet incroyant pour lui montrer que toutes choses attendent celui qui mène une bonne vie et glorifie ton pouvoir et ta vertu. Salut et louange à toi, ô astre d'or !

Puis il se retourna et déclara à Theodosia :

— Ça suffit pour le moment. Nous ne pouvons rien faire de plus aujourd'hui.

— Je l'ai senti, dit Pruiss. J'ai bien senti. Il a pincé mes jambes et

je l'ai senti !

Il chercha des yeux ses gardes du corps pour partager avec eux la bonne nouvelle, mais ils avaient le dos professionnellement tourné. Il aperçut Remo et Chiun et les accueillit d'un sourire.

— Je l'ai senti, dit-il.

— Oui, Wesley, murmura Theodosia. Nous le savons.

Elle appela les trois gardes du corps.

— Venez, ramenons Mr Pruiss dans sa chambre avant qu'il prenne froid.

Elle rabattit les couvertures sur les jambes. Les trois gardes vinrent pousser le lit. Elle les suivit, mais s'arrêta pour dire à Remo :

— Je dois donner à Wesley ses calmants pour ses jambes.

Rachmed Baya Ban se tenait toujours face au soleil, au centre du green d'entraînement. Remo se dit que si on collait des jodhpurs et un turban à un gorille, il ne serait pas difficile de trouver des gens pour l'appeler un saint homme.

— Vous voulez lui parler, Chiun ? demanda-t-il.

— Non.

Ils entrèrent dans le grand bâtiment. Ils entendirent Rachmed Baya Ban derrière eux, qui courait presque pour les suivre. Ils passèrent devant les trois gardes du corps, qui montaient la garde dans le couloir devant la chambre de Pruiss, et entrèrent. L'éditeur sourit largement en voyant l'Indien et fit un signe de tête froid à Remo et à Chiun.

— Je suppose que vous pouvez rester aussi.

Baya Ban s'approcha du lit.

— Gourou, dit Pruiss, je veux vous remercier. Vous m'avez donné ma première lueur d'espoir.

— Sahib, je n'y suis pour rien. Je ne suis que le vase par lequel le pouvoir du soleil est déversé.

— Un charlatan, confia Chiun à Remo. Maintenant, il va raconter qu'il est la source solaire.

— Le soleil est la source et je ne suis que le canal par lequel elle s'écoule, dit l'Indien.

— Vous voyez, chuchota Remo. Au moins, il est plus modeste que vous.

— C'est bien normal.

— Tout ce que j'ai, gourou, est à vous, déclara Pruiss.

Baya Ban sourit, un sourire que Remo reconnut pour celui d'un homme qui a un carré d'as servi au poker.

— Le soleil vous rendra vos membres, car le soleil peut tout, dit l'Indien. Alors ne devez-vous pas partager ces bontés avec tout le monde ?

Pruiss ne comprit pas tout de suite.

— L'énergie solaire ? demanda-t-il enfin.

— Oui. Le soleil peut vous guérir et il le fera afin de vous préparer à votre mission dans la vie. Apporter le soleil et sa puissance à tous les peuples du monde pour leur enrichissement moral.

— C'est ça que vous voulez ? demanda Pruiss.

— Oui. C'est tout, dit Baya Ban, puis : C'est une très jolie montre que vous portez, sahib.

Pruiss la détacha de son poignet et elle disparut de ses doigts dans les replis du pantalon de Baya Ban avant que l'éditeur ait le temps de se raviser. Theodosia parut peinée.

— Vous croyez vraiment qu'il y a de l'espoir ? insista Pruiss.

— Il y a plus que de l'espoir. La guérison est une certitude.

— Touchez encore mes jambes !

L'Indien secoua la tête.

— Pas aujourd'hui. Assez pour aujourd'hui. Même le soleil a besoin de temps pour faire pousser un arbre.

— C'en est une bonne, celle-là, Chiun, chuchota Remo. Vous devriez la noter pour vous en servir un jour.

Chiun le toisa froidement. Pruiss souriait toujours à Baya Ban.

— Je le ferai, Théo, le programme d'énergie solaire sera lancé. Et si je guéris...

— Quand, rectifia Baya Ban.

— Quand je serai guéri, j'offrirai ma vie au soleil. Je ferai peut-être des films là-dessus. *Sexcapades Ensoleillées*. Non. J'y réfléchirai. Je renoncerai peut-être même au porno. Je transformerai les Bestiales en Solariums. Je servirai des aliments diététiques. De la gelée de goyave et des trucs comme ça. Plus de mayonnaise congelée. J'en ferai des endroits familiaux. Amenez les gosses et tout.

La figure devint rêveuse, la voix s'assourdit et se tut et Wesley Pruiss retomba endormi sur son oreiller.

— Gourou, dit Theodosia, vous êtes le bienvenu, pour rester ici aussi longtemps que vous le désirez.

— Merci, petite dame, répondit Baya Ban.

— C'est un charlatan, confia Chiun à Remo.

CHAPITRE V

La sécurité, c'était ne pas avoir peur quand on est convoqué dans le bureau du patron. Cette pensée vint à l'esprit de Will Bobbin alors qu'il marchait en sifflotant dans le couloir de la direction vers le bureau du directeur des relations communautaires de l'Institut national des Carburants Fossiles. Il n'avait plus peur. Il était bien assis dans sa position.

Et il lui avait fallu bien longtemps pour en arriver là.

Quand il était entré à l'Institut, il rêvait de tourner les industries pétrolières et charbonnières vers l'avenir, de les rendre responsables du bien public. Lors de ses quelques apparitions dans des débats télévisés, il était toujours calme et discret, il hochait gentiment la tête d'un air soucieux quand les fanatiques anti-pétrole attaquaient les grands producteurs, il attendait tranquillement son occasion de les démolir systématiquement avec son irréfutable logique. Il se les représentait comme des explosions de musique tchaïkovskienne et lui-même comme la douce mélodie précise du « Liebestraum ».

Mais personne ne lui avait tendu la main pour le hisser à la présidence et, avec le temps, il finit par comprendre que, dans le métier, personne ne le prenait au sérieux. Son patron aimait à dire, tout en lisant un rapport et en parlant au téléphone : « Oui, oui, Bobbin, c'est très intéressant, envoyez-moi un rapport. »

Un jour, alors qu'il était à l'Institut depuis plus de dix ans, il regarda brusquement autour de lui et s'aperçut que tous ceux qui y étaient entrés en même temps que lui avaient déjà été promus alors qu'il restait dans la même ornière.

Il examina donc l'industrie avec attention, cette industrie qui avait manifestement méprisé ses idées géniales, et il examina l'hypothèque de sa maison, les factures d'études de ses enfants, les traites de sa maison de campagne et décida que l'industrie des carburants aurait récompensé son génie si elle l'avait pu. Mais elle en avait été empêchée par un public américain cupide, qui voulait toujours tout pour rien, par un gouvernement avaricieux qui vous volait tous vos gains par des impôts dont il se servait ensuite pour combler de biens les individus indignes.

Ce jugement jésuitique permit à Bobbin de haïr le consommateur américain et le gouvernement américain au lieu de l'industrie qui l'avait méconnu. Et il les prit en haine avec passion. Sa voix devint une des plus stridentes de l'industrie, s'attaquant aux cinglés, aux

flemmards ou bons à rien et aux profiteurs de soupes populaires.

Disparu, l'ancien Will Bobbin courtois, généreux et professoral des premiers temps. Disparues, les explications pondérées lors des débats télévisés sur la position des compagnies pétrolières. À la place, Bobbin devint un bagarreur, cherchant toujours le meilleur coup à porter, bas de préférence, couvrant la voix de ses adversaires avec des cris et des prétentions qui l'auraient écœuré dix ans plus tôt.

Et les promotions avaient suivi. Avec les augmentations.

Ce fut alors qu'il imagina et mit au point son programme pour la sélection de futurs directeurs de compagnies pétrolières.

On avait employé des figurants professionnels pour le film sur les vieillards mourant de froid et ensuite des mannequins grandeur nature sous la couche de glace, pour la fin.

Bobbin surveilla le tournage lui-même et ne cessa de réclamer au cadreur et au metteur en scène « du réalisme, bon Dieu, plus de réalisme ! Je veux sentir ces vieux grelotter et trembler. Je veux entendre leur chair se durcir et leur sang se congeler. Faites-moi du réaliste. »

Le programme avait bien marché et Will Bobbin songeait à des promotions tout en marchant vers le bureau de son patron. Mais un seul regard à la tête du patron chassa promptement les idées roses et, pendant un instant, il ressentit ce petit frisson de peur qu'il éprouvait les premiers jours quand il était convoqué en haut lieu.

— Bobbin, vous avez vu ce que fait ce salopard ?

— Quel salopard, monsieur ?

— Wesley Pruiss !

Le patron, un gros homme mafflu avec de grosses mains velues agita le *New York Times* sous le nez de Bobbin, qui avait déjà lu l'article.

— Il ne renonce pas à son truc d'énergie solaire ! On pourrait croire qu'un type qui devient paralysé, il aurait assez de bon sens pour s'occuper de ses affaires, rentrer chez lui et se branler ou quelque chose !

— J'ai lu ça. Mauvaise nouvelle.

— Alors ? aboya le patron.

— Alors quoi ? demanda Bobbin avec appréhension.

— Vous avez dit que vous pouvez vous occuper de lui.

Bobbin hocha la tête.

— Alors allez-y et que ça saute ! Dans ce métier, Bobbin, y a pas de place pour les faiblards qui ne savent pas faire leur devoir. Vous pigez, Bobbin ?

Secoué, Bobbin qui ne pigeait que trop se leva. Il fut congédié d'un bref signe de tête. En retournant dans son bureau, il jura qu'il n'était pas monté si haut dans l'industrie pour avoir sa vie foutue en l'air par

un salopard de petit éditeur porno. Si ça devenait une question de bonne vie pour Will Bobbin ou de vie tout court pour Wesley Pruiss, eh bien ledit Pruiss n'avait qu'à se couvrir.

L'assassin était tapi dans le bois derrière le parcours de golf du Country Club de Furlong. Petit, vêtu d'un jean kaki clair et d'une chemise de sport jaune, il aurait eu l'air de n'importe quel petit homme du canton de Furlong sans sa peau qui, comme sa chemise, était jaune.

Son attention était retenue par un écureuil qui sautillait le long d'un arbre abattu. Il faisait un grand bond, s'arrêtait peureusement, la queue en panache, hésitait et repartait.

Lentement, l'assassin se baissa et ramassa un caillou de la main gauche. Il le lança en l'air, à trois mètres de hauteur dans la direction de l'écureuil. Le caillou rebondit sur le tronc derrière l'animal qui décolla comme s'il était propulsé par un réacteur coliqueux.

Il cavala sur le tronc d'arbre, bondit à découvert et sauta sur un gros arbre noir qu'il escalada à toute vitesse.

La main droite de l'assassin passa en un éclair vers le dos de l'épaisse ceinture de cuir noir. D'un mouvement fluide, il en retira un couteau à manche rouge, le haussa vers son oreille et lâcha tout.

Le couteau exécuta une rapide pirouette et alla se planter dans la queue de l'écureuil, traversant la fourrure et les chairs et s'enfonçant de deux doigts dans le bois. L'écureuil tenta encore de grimper mais, cloué par la lame, il ne put avancer et poussa un petit cri plaintif.

Le cri ne dura qu'une fraction de seconde parce qu'alors même que le premier couteau était lancé par la main droite l'assassin en prenait un second de la main gauche et le lançait aussi. Celui-là aussi exécuta un petit saut périlleux avant que le bout pointu aille se ficher dans le petit crâne de l'écureuil pour le clouer au tronc de l'arbre. Le cri mourut dans la gorge de l'animal. L'assassin sourit et alla récupérer et nettoyer ses couteaux ; puis il les remit à sa ceinture avec les quatre autres.

Mais le sourire de l'assassin n'était pas un sourire de plaisir. C'était le troisième écureuil de la journée et il sentait avec une indiscutable appréhension que ses aïeux, qui avaient perfectionné au cours des siècles l'art du lancer de couteau, seraient extrêmement fâchés s'ils voyaient qu'il se tenait en forme en tuant des écureuils.

Mais bientôt, pensa-t-il, ce serait Wesley Pruiss.

Pourtant, cela ne lui apporta guère de satisfaction car un homme normal ne valait pas plus pour lui qu'un écureuil. Ce n'était pas un plus grand défi. Pas plus menaçant. Il rêvait des temps dont il avait entendu parler, il y avait des siècles, quand les grands assassins partaient pour traquer d'autres grands assassins.

Aujourd'hui, pensait-il avec désolation, il n'y avait plus de grands assassins pour le mettre à l'épreuve et défier son génie dans un combat singulier où la défaite signifiait la mort.

Wesley Pruiss dormait quand les manifestants arrivèrent. Le Révérend Higbe Muckley portait une longue redingote noire, une chemise au col effrangé et une cravate informe et mal ficelée. Derrière lui, ils étaient quarante, portant presque tous des pancartes. Une des pancartes proclamait « Minuit, Chrétiens ! »

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, ce slogan-là ? demanda Remo à Theodosia.

Elle s'approcha de la fenêtre et se frotta contre lui.

— Quel slogan ? murmura-t-elle en se penchant.

— La pancarte que porte ce cinglé.

— Soyez plus spécifique.

— Minuit, Chrétiens. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Theodosia haussa les épaules avec indifférence, un mouvement qui eut pour effet de frotter ses seins contre Remo.

Pruiss se réveilla au moment où les manifestants, faisant en procession le tour du bâtiment, se mettaient à chanter un cantique.

— Qu'est-ce qui se passe ici, bon Dieu ? gronda-t-il de son lit.

— Les danseuses du ventre sont arrivées, répondit Remo.

— Chassez-les, je veux dormir !

Les voix montaient d'en bas, psalmodiant le même hymne.

— Qui a amené les manifestants ? demanda Pruiss d'une voix ensommeillée.

— On dirait ce Révérend Muckley, dit Theodosia. Le brandisseur de bibles de Californie.

Elle se pressa plus près de Remo.

— Ma foi, au moins c'est pas ces connes de lesbiennes libérées, grommela Pruiss avant de se retourner et de fermer les yeux, et Remo sentit le corps de Theodosia se raidir imperceptiblement.

— Pourquoi ce Révérend Muckley vient-il ici ? demanda Remo.

— Ces foutues compagnies pétrolières ont dû le subventionner, déclara-t-elle avec assurance. Je crois qu'elles sont derrière tout ce qui se passe par ici.

Pruiss, au bord du sommeil, grommela un peu.

— Qu'est-ce que c'est, Wesley ? demanda Theodosia, mais Pruiss dormait.

— La CIA, dit Remo.

— Quoi ?

— Il a dit « la CIA ».

La belle brune secoua la tête. Ses longs cheveux frôlèrent la joue de Remo.

— Depuis que *Bestial* a publié un papier sur les assassins de la CIA, Wesley est persuadé que la CIA le cherche. S'il tombe en panne d'essence, c'est la CIA. Si le tailleur lui rate un costume, c'est la CIA. C'est une obsession, chez lui.

— Je ne sais pas, murmura Remo. Ils font de drôles de trucs.

— S'ils voulaient harceler quelqu'un, ils pourraient sûrement trouver de meilleures cibles que Wesley !

— Ils ont assez de personnel pour harceler tout le monde.

En bas, l'air des lampions avait remplacé les cantiques. On scandait :

— Wesley Pruiss, à la porte. *Bestial*, à la niche !

— Ça suffit, déclara Theodosia. J'appelle la police.

— Pas la peine, dit Remo. Je vais les faire déguerpir.

Il descendit et attendit sur le perron que le Rev. Higbe Muckley ait fait le tour du country club.

— Belle pancarte, mémé, dit-il à une vieille femme qui passait portant un panneau avec cette fière proclamation « Nous ne nous laisserons pas acheter par un ragoût électoral. »

— Vous trouvez ? demanda-t-elle, sa figure ridée toute illuminée.

— Le meilleur, assura Remo.

— Vous croyez que ça fera partir Pruiss ? Retourner à New York dans son trou ?

— Non. Bien sûr que non. Les pancartes ne servent jamais à rien qu'à vous faire passer à la télévision.

— Ah, mon Dieu ! La télévision ! minaуда-t-elle en tapotant ses cheveux bien coiffés.

— Absolument. Vous aurez un succès fou.

— Vous êtes avec eux, pas vrai ? dit-elle en se tournant vers la maison.

— En quelque sorte.

— Ma foi, c'est pas votre faute, probablement, étant italien et tout.

— C'était un plaisir de vous parler, mémé, dit Remo en voyant le Révérend Muckley tourner au coin de la maison.

Il agitait les bras comme un chef d'orchestre, dirigeant ses exécutants. Il était grand et maigre et Remo pensa qu'il n'aurait besoin que d'une barbe et d'un chapeau haut de forme pour ressembler à Abraham Lincoln. Il alla le rejoindre comme il passait devant le perron.

— Soyez le bienvenu, mon fils, lui dit Muckley. Où est votre pancarte ?

— Je n'en ai pas. Écoutez. Il y a un malade, là-haut. Qu'il vous plaise ou non, il est malade. Alors si vous vous en alliez, pour lui permettre de guérir tranquillement ?

— Un ange de Satan ! Envoyé pour répandre le péché parmi nous.

Il est malade par la volonté de Dieu et Dieu veut que nous venions ici, l'armée du Seigneur, pour nous garder contre ce démon.

Muckley parlait sur un ton passionné mais il n'y avait pas de flamme dans ses yeux. Il débitait son texte de mémoire, comme il avait dû le réciter des centaines de fois.

— Je suis heureux que nous ayons cette petite occasion de causer, dit Remo.

Il saisit la main droite du révérend et pinça la chair entre l'index et le majeur.

— Vous êtes bien sûr que je ne peux pas vous convaincre ?

Muckley grimaça.

— Naturellement, il y a un lieu et une heure pour la charité chrétienne. Même envers ceux qui nous offensent.

— C'est ça approuva Remo. Tourner l'autre joue, quoi.

— Parfaitement ! dit Muckley.

Remo l'éloignait maintenant de la maison, le ramenait vers la rue étroite. Comme des alpinistes reliés à leur chef par une corde, les quarante manifestants suivirent. Remo ne cessait de pincer fortement la chair entre les doigts de Muckley.

— Partez maintenant, révérend.

— Oui. Je comprends votre point de vue.

— Je m'y attendais un peu.

— Mes amis ! cria Muckley. Nous avons fait ce que nous pouvions ici.

La petite foule gémit. La vieille femme protesta :

— La télévision n'est pas encore arrivée !

— Il est temps que nous retournions tous chez nous, prier pour ce pécheur.

— Mettons le feu à la maison ! suggéra quelqu'un.

— Non, non, non, glapit Muckley. L'amour chrétien vaincra tout. Nos prières sont les seules flammes nécessaires. Elles allumeront le brasier de la bienfaisance, même dans un cœur aussi dur que celui de Westport Prune !

— Bravo, dit Remo.

— Vous serez encore là demain ? demanda Muckley.

— Tous les jours.

— Bon. Mais plus rien avec la main, hein ?

— Si vous êtes sage, promit Remo.

Il lâcha la main de Muckley et le grand révérend s'éloigna dans la rue, suivi par les manifestants déçus.

CHAPITRE VI

Le premier matériel de chauffage solaire arriva au début de la soirée à l'aéroport cantonal de Furlong, une esplanade cimentée qui avait l'air d'un grand parking de gare, à cinq kilomètres du country club.

Comme la décision de poursuivre le programme solaire avait été prise à l'instigation de Rachmed Baya Ban, Pruiss avait tenu à ce que l'Indien les accompagne à l'aéroport pour inspecter le chargement.

Pruiss était à l'arrière d'une ambulance de l'hôpital cantonal de Furlong, réquisitionnée à cette occasion, et Rachmed Baya Ban aida à le pousser sur les rampes dans son fauteuil roulant.

Quatre énormes piles de panneaux solaires venaient d'arriver par avion-cargo et elles étaient maintenant entassées sur des élévateurs au bout de la piste. Les projecteurs du hangar avaient été allumés pour illuminer les réflecteurs en plexiglas noir.

— On dirait de la brocante, grommela Pruiss à Theodosia. Comment ça marche ?

— Le soleil tape sur le plexiglas noir, qui absorbe la chaleur et la transmet à des canalisations pleines d'eau, au-dessous. L'eau circule ensuite dans les radiateurs et chauffe la maison. Et ce n'est que le commencement, Wesley.

Elle marchait à côté de Pruiss, que Baya Ban véhiculait, d'un pas léger et joyeux. Remo la suivait, avec Chiun à côté de lui qui ne cessait de fouiller des yeux l'obscurité autour du hangar.

Baya Ban arrêta le fauteuil roulant à un mètre cinquante des piles et s'écarta pour regarder de tous côtés.

— Même la science rend un glorieux hommage au soleil, dit-il.

Il paraissait pénétré d'admiration. Remo, lui, ne voyait qu'un tas de plastique. Theodosia prit la place de l'Indien derrière le fauteuil et commença à l'éloigner des piles.

— Rachmed ! cria-t-elle à l'Indien qui s'attardait près des plaques. Attention, elles risquent de vous tomber dessus.

Il lui sourit, comme s'il l'invitait à se prélasser à sa chaleur.

— Ne vous inquiétez pas. Je suis très agile et...

— Je vous dis de vous écarter ! cria-t-elle en continuant de pousser Pruiss.

Ils étaient maintenant à six ou sept mètres du tas de réflecteurs. Baya Ban haussa les épaules et leur emboîta le pas.

Remo se tourna pour parler à Chiun mais s'immobilisa. Ses oreilles

percevaient quelque chose. Il y a toujours des sons, n'importe où, mais l'oreille exercée peut se braquer dessus et trier, dans le tohu-bohu, le tohu du bohu. Il y avait maintenant quelque chose qui tentait de s'imposer aux oreilles de Remo.

Chiun aussi l'avait entendu. Il penchait la tête d'un côté, comme un cerf dans une forêt, toute l'intensité de son petit corps concentrée sur son ouïe.

Remo ouvrit la bouche pour parler mais soudain Chiun se précipita. Theodosia eut l'impression qu'il se traînait mais il se déplaçait à une rapidité incroyable. Au même instant, Remo reconnut le son qu'il avait perçu. C'était un très léger crépitement, le sifflement métallique de quelque chose qui brûlait.

Il courut après Chiun qui s'était jeté en travers du fauteuil roulant de Pruiss et le repoussait vers le hangar, plus loin des piles de réfracteurs. Remo enlaça Theodosia d'un bras, souleva Rachmed de l'autre et les porta vers le hangar où Chiun faisait à Pruiss un bouclier de son corps.

Il y eut une fraction de seconde de silence, pendant laquelle le crépitement et le sifflement se turent, et puis ce fut un coup de tonnerre et une des piles de réfracteurs explosa. Le plexiglas vola en éclats et au moment où Remo tournait au coin du hangar il sentit dans son dos la chaleur et l'onde de choc. Mais ils étaient maintenant tous derrière le mur, tandis que toutes les piles de plaques sautaient, projetant dans les airs des débris de verre et des morceaux de métal. Les explosions firent frémir les murs derrière lesquels ils s'abritaient. Chiun avait retrouvé son expression paisible, comme s'il revenait d'une méditation dans son jardin.

Les débris pleuvaient un peu partout, tintaient sur le toit de tôle ondulée du hangar, rebondissaient autour d'eux. Theodosia était pétrifiée. Derrière elle, Rachmed Baya Ban se terrait dans un coin du bâtiment.

Pruiss avait son air furieux habituel.

— Bon Dieu, qu'est-ce que...

— Un boum, dit Chiun.

— Une bombe, précisa Remo.

— Ces foutues compagnies pétrolières, gronda Theodosia.

Elle sortit du hangar et contempla la piste, couverte de fragments de plexiglas noir scintillant à la lumière des balises. Des employés de l'aéroport arrivèrent en courant.

— Tirons-nous d'ici, grommela Pruiss.

— Il n'y a plus de danger ? demanda Baya Ban dans son coin, d'une voix chevrotante.

— Mais non, dit Theodosia avec irritation.

Elle saisit le fauteuil roulant et le poussa rapidement vers

l'ambulance. Rachmed les précéda en courant, se précipita à l'intérieur et alla s'accroupir dans le fond.

Remo et Chiun contemplaient les dégâts.

— Il s'en est fallu de peu, marmonna Remo.

Chiun hocha la tête.

— Des couteaux avec un cheval dessus, hein ? Aucun assassin ne travaille d'abord avec un couteau et ensuite avec une bombe.

Chiun regardait toujours l'amoncellement de détritrus.

— Peut-être, souffla-t-il. Peut-être.

CHAPITRE VII

Quand l'ambulance arriva à la demeure de Pruiss, Theodosia avait pris sa décision. Elle gardait les trois autres gardes du corps. Elle se tordit nerveusement les mains en l'annonçant à Remo.

— Ce n'est pas nécessaire, dit-il.

— Non, dit Chiun. Pas nécessaire. Si vous avez de l'argent à jeter par les fenêtres, je connais un charmant petit village où les gens...

— Chiun ! avertit Remo.

Theodosia secoua la tête. Ses longs cheveux noirs dansèrent sur ses épaules.

— Non, c'est ce que je veux. Je dormirai plus tranquille.

— À votre aise, lui dit Remo. Qu'ils ne nous gênent pas, c'est tout.

— Arrangez-vous. Je ne veux parler à personne, ce soir.

Remo réunit les trois gardes du corps dans l'ancienne boutique du moniteur de golf du country club, au rez-de-chaussée.

Ils arrivèrent comme s'ils s'attendaient à une embuscade, examinant furtivement la salle, jetant des coups d'œil méfiants derrière les vitrines et les portes.

Remo s'entraînait avec un putter, pris dans un sac échantillon de crosses.

— Personne ne se cache non plus dans les sacs de golf, dit-il en levant les yeux.

— Écoutez un peu, Yank, qu'est-ce ça signifie ? demanda le colonel mercenaire. Nous sommes censés être de service.

C'était un grand costaud avec une moustache aux pointes si effilées que seul un sadique aurait infligé une telle discipline à ses poils.

Le spécialiste des pistolets et le champion de karaté approuvèrent.

— Theodosia a décidé de vous garder, dit Remo. Ne me demandez pas pourquoi.

— Parce que nous sommes les meilleurs, tiens ! répliqua le colonel.

— Bien sûr. Ben voyons.

Remo lança sa balle à travers la salle de manière à ce qu'elle s'arrête à juste quatre mètres, sur une petite tache foncée du tapis vert. Les boutiques de golf avaient toujours un tapis vert.

— Je voulais simplement vous dire de ne pas vous trouver sur notre chemin, reprit-il. Travaillez dehors, où vous voulez.

Il examina la poignée de caoutchouc souple de son putter.

— Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est assommant de pouvoir faire un putt en un seul coup sur tous les greens, dit-il. J'aimais mieux

le golf quand je ratais un coup de temps en temps.

— Vous savez, Yank, dit le colonel avec un petit ricanement, quand tout ça sera fini...

— Si vous vous gardez comme vous avez gardé Pruiss dans cet hôpital, quand ce sera fini vous aurez de la veine si vous êtes en vie.

— Vous êtes toujours si arrogants, les Américains, gronda le colonel, une main sur sa mitraillette. Quand ce sera fini, rien que vous et moi.

Remo lui sourit et envoya une autre balle sur le tapis. Elle s'arrêta contre la première.

— Ça n'a pas l'air de vous inquiéter, Yank.

— Je vous le dis. Je ne rate jamais. Un seul putt, à tous les coups.

— Je ne parle pas de votre damné golf ! Je parle de choses importantes. La vie et la mort.

— Si vous voulez quelque chose d'important, essayez donc une Nassau à vingt dollars sur le neuf.

— La vie et la mort, insista le colonel. Vous savez combien d'hommes j'ai tués ?

Remo lança une troisième balle qui s'arrêta tout contre les deux autres.

— J'ai vu ce que vous avez tué, dit-il. Des crétins sans entraînement, pas foutus de lacer leurs souliers. Des types qui s'engagent pour pouvoir bouffer tous ceux qu'ils capturent. Les Cubains sont probablement les pires soldats du monde, à part les Français, et quand ils sont arrivés en Afrique ils vous ont flanqué leur pied au cul et ont renvoyé tous vos maréchaux à la manque à la maison.

Le colonel fit un pas et posa son pied sur la trajectoire de la balle de Remo.

Remo la fit courir sur le tapis, d'un petit coup sec de haut en bas. La balle fila tout droit et, en arrivant au pied du colonel, l'effet se produisit à retardement et elle sauta par-dessus la chaussure pour aller s'arrêter net de l'autre côté, contre les trois premières.

— Vous allez poser ce foutu putter oui ? gronda le colonel.

— Pas la peine, dit Remo.

Le colonel jura, se baissa et ramassa une des balles de golf. Il la lança à travers les trois mètres le séparant de Remo. La petite balle dure comme de la pierre vola vers la figure de Remo. Il bascula imperceptiblement son corps vers la gauche et leva la main gauche dans un mouvement de scie à ruban. La balle fut interceptée par la main. Puis Remo abaissa son bras et les deux moitiés de la balle de golf tombèrent, aussi proprement tranchées qu'avec un rayon laser.

Les trois hommes, médusés, regardèrent la balle de golf.

— Montez la garde dehors, murmura Remo.

Ils se tournèrent vers la porte.

— Colonel !

L'officier mercenaire, blême, se retourna.

— C'était une bonne balle, lui dit Remo. Une Titleist DT. Je retiendrai un dollar trente-cinq sur votre compte.

Theodosia avait installé Remo dans une chambre d'un côté de Wesley Pruiss et Chiun dans une autre, de l'autre côté. La sienne était après celle de Remo et celle de Rachmed Baya Ban au bout du couloir.

Quand Remo monta, l'Indien s'était déjà couché parce que, disait-il, il avait les nerfs brisés par la tendance américaine à la violence. Il aurait pu aisément être tué, sahib, avant que sa mission dans la vie soit accomplie.

Chiun souffla à Remo :

— Ça veut dire tant qu'il y aura encore un dollar à prendre dans ce pays.

Theodosia avait endormi Pruiss et Remo et Chiun se dirigèrent vers leurs chambres.

— Lequel de vous reste avec Wesley ? demanda-t-elle.

— Je n'aime pas partager un lit, déclara Chiun. Je dors sur ma natte.

— Mais quelqu'un doit rester dans sa chambre ! protesta-t-elle en se tournant vers Remo.

— Non, pas la peine. Personne ne peut s'approcher à trente mètres de cette chambre sans que nous le sachions. Ne vous en faites pas.

Elle ne parut pas convaincue.

— Écoutez, si vous voulez faire quelque chose, dit Remo, baissez les stores dans sa chambre. Si ça peut vous rassurer.

Quand elle ressortit de chez Pruiss elle dit à Remo :

— Vous avez oublié vos armes.

— Non, pas du tout.

— Où sont-elles ?

— Elles sont toujours avec nous.

— Montrez-moi !

— Elles sont secrètes, répliqua Remo en fourrant ses mains dans les poches de son pantalon noir.

— Je vous en prie. Pour que je passe une bonne nuit. Quel genre d'armes utilisez-vous ?

Chiun se retourna à la porte de sa chambre.

— Les armes les plus mortelles connues de l'humanité, dit-il et il entra.

Theodosia regarda Remo.

— Les mêmes armes qui nous servent pour passer à travers ces fenêtres blindées de l'hôpital, dit Remo.

— Vous les avez apportées ?

— Oui. Nous ne nous en séparons jamais.

Theodosia le considéra d'un air très méfiant.

— Vous êtes sûr que vous saurez si Wesley est en danger ?

— Naturellement, j'en suis sûr. Si ça peut vous rassurer, ce soir je dormirai avec ma porte ouverte.

Il sourit et elle fit un geste résigné.

— J'espère que vous valez ce que je vous paie, dit-elle comme si elle était certaine du contraire.

Remo ôta les mains de ses poches et prit celles de Theodosia qu'il caressa doucement du pouce.

— Plus encore. Allez dormir. La journée a été longue.

Presque à contrecœur, elle s'en alla puis elle revint et retourna jeter un coup d'œil dans la chambre de Pruiss.

— Il dort, annonça-t-elle.

— Très bien.

— Je veux que vous tuiez quiconque cherche à pénétrer cette nuit dans cette chambre.

— Mais oui, mais oui. Allez dormir.

Remo entra dans sa chambre, se déshabilla et s'allongea sur le lit. Autrefois, il y avait longtemps, il avait eu du mal à s'endormir. Se coucher n'était qu'un combat de plus dans une journée pleine de combats et il se tournait et se retournait jusqu'à ce que son corps épuisé accepte enfin le sommeil.

Mais c'était avant CURE, avant que Chiun le transforme en quelque chose de différent, lui apprenne à contrôler son corps, à lui faire faire ce qu'il voulait.

Maintenant, le sommeil n'était pour Remo qu'une des fonctions de la vie et il était maître de toutes ces fonctions. Il dormait quand il le voulait, aussi longtemps qu'il le voulait et la totalité du repos qu'il arrachait au sommeil était telle que quelques minutes avaient autant de valeur pour lui que plusieurs heures de sommeil d'un homme ordinaire.

Et s'endormir était ce qu'il y avait de plus simple. Cela n'exigeait pas de volonté particulière. Il suffisait de laisser le corps faire ce qui était naturel, c'est-à-dire dormir. « Un lion n'a jamais d'insomnies », disait Chiun. Dormir se faisait plus par instinct que par désir conscient. Mais Remo contrôlait l'instinct.

Il ne pensait à rien de tout cela, allongé sur son lit, parce qu'il s'endormait instantanément. Pas de « petite mort » du sommeil pour lui. Comme Remo menait une vie sans tensions pour lui fatiguer l'esprit et le corps, comme il n'était jamais en conflit avec lui-même dans la journée, il n'avait pas à fuir de conflit, la nuit, dans le coma profond qui passe en général pour du repos.

Trente minutes plus tard il entendit quelque chose et fut aussitôt bien réveillé. Il y avait un son dans le couloir. Chiun l'avait certainement entendu aussi, il le savait.

Remo passa sans bruit du lit à sa porte ouverte. Il entendait des pas, des pas légers. Quelqu'un marchait pieds nus sur l'épais tapis du couloir et si, pour la plupart des gens, cette marche aurait paru absolument silencieuse, c'était simplement parce qu'ils avaient l'habitude d'entendre le claquement sec de souliers durs sur des sols durs. Moins que cela, c'était le silence. Mais Remo entendait l'imperceptible crissement de la laine du tapis foulée par les pieds nus et les brins qui se redressaient quand les pieds faisaient un autre pas. C'était une sorte de léger sifflement. Les pas se rapprochaient. Il ne percevait aucun froissement de vêtements.

Une personne de petite taille. Un mètre soixante-cinq environ. Cinquante-cinq kilos. De longues jambes. Chiun semblait savoir quelque chose sur la personne qui avait lancé le couteau dans le dos de Pruiss. L'assassin serait-il un Oriental ? se demanda Remo. Un Oriental serait conforme au signalement de la personne avançant lentement et doucement dans le couloir. Vers la chambre de Pruiss.

Il attendit que les pas ne soient qu'à un mètre de sa porte ouverte puis il sortit. Devant lui, il vit Theodosia, en slip et soutien-gorge blancs. Elle leva des yeux étonnés.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— Je vous mettais à l'épreuve. Rien que pour voir si vous montiez la garde.

Remo hocha la tête.

— Vous ne saurez jamais quelle chance vous avez.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez donné l'ordre de tuer quiconque essaierait d'entrer chez Pruiss. Si vous aviez touché le bouton de cette porte, Chiun vous aurait éliminée avant que vous puissiez cligner de l'œil, dit Remo et il ajouta, sans élever la voix : tout va bien, Chiun. C'est Theodosia. Vous pouvez vous rendormir.

— Dormir ? se plaignit Chiun, de sa chambre. Comment est-ce que je peux dormir avec des troupes d'éléphants qui galopent dans les couloirs à toutes les heures de la nuit ? Jamais je ne trouverai de repos pendant cette mission. Malheur à moi.

— Venez, dit Remo, à moins que vous ayez envie de l'entendre kvetcher toute la nuit.

Il conduisit Theodosia dans sa chambre et ferma la porte.

— Je croyais que je ne faisais pas de bruit, dit-elle.

Elle ne paraissait pas du tout gênée de ne porter que sa lingerie.

— Vous n'en faisiez pas. La plupart des gens ne vous auraient pas entendue.

— Mais vous si.

— Nous ne sommes pas la plupart des gens.

Il s'aperçut qu'elle était tout près de lui, collée contre lui. Elle lui semblait si petite, si vulnérable qu'il lui souleva le menton d'une main et se pencha pour l'embrasser sur la bouche.

Les lèvres de Theodosia se serrèrent un instant et puis elles se détendirent, pulpeuses et charnues sous celles de Remo. Il lui passa les mains dans le dos et le trouva lisse, comme huilé ; il joua avec l'élastique du slip de nylon. Theodosia se pressa plus encore contre lui et lui noua les bras autour du cou.

Elle renversa la tête en arrière et lui sourit.

— Qu'est-ce qu'un gentil garçon comme vous fait dans un endroit pareil ? taquina-t-elle.

— Un coup de chance, probable, dit-il en l'enlaçant plus étroitement.

Il permit à son corps de s'éveiller et, à ce moment, il se rappela combien cela avait été agréable autrefois. Maintenant, c'était trop facile pour lui et jamais il ne retrouverait les saines joies de baiser quand ce n'était pas toujours facile. Malgré tout, cette femme dans ses bras lui plaisait. Il tripota la petite agrafe métallique dans le dos du soutien-gorge mais ne put la défaire, comme il ne l'avait jamais pu autrefois, alors il pinça la bande élastique entre le pouce et l'index et, d'une légère torsion, la coupa. Le soutien-gorge tomba devant Theodosia quand elle remua les épaules et Remo sentit les bouts des seins durcis sur son torse.

Il lui prit un sein et elle pressa de nouveau ses lèvres sur sa bouche, avec force, avec insistance, en le repoussant vers le lit. Elle passa une main sur son torse musclé et ses longs ongles dessinèrent des cercles autour du nombril.

Elle était parfumée, mais l'odeur était fraîche, pas sucrée ni chimique. Elle monta aux narines de Remo et il en savoura le parfum en laissant Theodosia retomber sur lui dans le lit. Elle s'acharnait fébrilement sur la ceinture du caleçon et il protesta en riant :

— Doucement, doucement. Inutile de se presser.

— Doucement mon cul, dit Theodosia et tant bien que mal, en se contorsionnant, elle eut vite ôté caleçon et slip et elle lui grimpa dessus.

Malgré lui, contre sa volonté mais parce que cela faisait trop partie de lui, Remo se rappela toutes les phases inculquées par l'entraînement de Chiun et, sans y penser, il passa de la phase un à la phase deux et à la trois.

Chiun lui avait enseigné les vingt-sept phases progressives de l'amour. Chiun l'appelait un cours de débutants « mais adéquat pour tes besoins, d'autant que les Blancs copulent comme les vaches dans

les prés ». Vingt-sept phases et Remo n'avait jamais trouvé une femme avec qui il arrivait à dépasser la phase 13 avant qu'elle se transforme en une masse de gelée frémissante.

Theodosia tournait autour de Remo tandis qu'il passait par les phases, la légère pression au creux des reins, le petit coup d'ongle à sept centimètres du centre d'une aisselle, le tiraillement des petits cheveux de la nuque. Il avait un peu de remords de se préparer à transformer cette femme en gelée mais il ne savait pas comment s'y prendre autrement, à présent. Il se demanda un moment si la constante confrontation de Theodosia avec les débordements cinglés de *Bestial* et sa qualité de maîtresse de Pruiss ne l'immunisaient pas plus ou moins contre les procédés savants de Chiun.

Il compléta la phase 13, en décidant d'utiliser le coude gauche de Theodosia au lieu du droit, mais il n'obtint pas de réaction visible et, pour la première fois, il passa à la phase 14, où entraient en jeu les deux mains, l'intérieur de la cheville droite et le dessous du genou gauche de Theodosia.

Il s'interrompit, attendant qu'elle crie, au paroxysme de l'extase. Elle lui sourit et lui dit :

— Vous me chatouillez.

Remo se laissa tomber sur le dos, complètement détendu pendant une minute, puis il passa aux phases 15, 16 et 17. À 18, Theodosia commença à ronronner et il alla jusqu'à la 22 avant qu'ils s'unissent dans un débordement de chaude béatitude humide qui laissa Theodosia apparemment égarée et Remo calme et détendu, couché tout nu sur le dos.

— Félicitations, dit-il galamment.

— Pour quoi ? Ne me dites pas que je vous ai sauvé de l'homosexualité, au moins !

Elle était déjà assise dans le lit, presque affairée, comme si la passion des quelques dernières minutes n'avait aucun rapport avec elle. Il s'émerveilla de sa résistance.

— Vous êtes plutôt remarquable, dit-il.

— Comme c'est gentil de me dire ça ! Je dois tout ça à une vie saine, un bon régime et au lit de bonne heure.

— Et souvent.

Elle rit.

— D'accord. Au lit de bonne heure et souvent. Vous n'êtes pas précisément sans entraînement vous-même. Où avez-vous appris tous ces petits trucs-là ?

— C'est une longue histoire.

— J'ai le temps, maintenant que je sais que Wesley est entre de bonnes mains.

Remo changea de conversation.

— Et Wesley ? Je suppose que nous garderons ceci secret entre nous ? Je ne peux pas supporter les amants jaloux.

— Amant ? Jaloux ? Wesley ? s'exclama Theodosia et elle éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Vous êtes bien la petite amie de Wesley, pas vrai ?

— Bien sûr. Je m'occupe des comptes. Je m'occupe de ses affaires. Je le conseille sur ses investissements. Je m'occupe des négociations salariales avec les employés de *Bestial*. C'est tout.

— C'est tout ? Vous voulez dire que Wesley laisse gaspiller une ressource naturelle comme vous ?

— Mon joli, Wesley est impuissant. Il ne peut rien faire. C'est pour ça qu'il me garde constamment auprès de lui. Je suis son excuse pour ne pas jouer son rôle avec d'autres filles.

— Comme c'est triste.

— Oh oui. Plus que vous ne pensez. Il était comme tout le monde, quand il s'acharnait à arriver. Mais une fois au sommet, avec de l'argent, du pouvoir, des femmes à ses pieds en veux-tu en voilà, tout son désir a disparu. Vous voulez que je vous dise ? Je crois qu'il n'est pas très malheureux de cet attentat, parce que ça lui donne un bon prétexte pour ne pas avoir à s'exécuter.

— Et vous savez combien d'Américains rêvent d'être à sa place ?

— Et vous savez combien de fois il rêve d'être à la place d'un routier ivrogne qui se soûle à la bière toute la nuit et rentre chez lui sauter sa femme ?

Theodosia fouilla dans le tiroir de la table de chevet, trouva des cigarettes, en alluma une et se rallongea à côté de Remo, en aspirant profondément la fumée.

— Vous savez, j'ai vu le premier numéro de *Bestial*, dit Remo. Vous et le taureau.

— C'est drôle. Je ne vous aurais pas pris pour un groupial.

— Groupial ? répéta Remo.

— Groupie de *Bestial*. Un lecteur.

— Non. J'attendais un type. Il n'était pas rentré. Il avait ce magazine sur son bureau. Je l'ai feuilleté en attendant.

— S'il avait un bureau, il n'a pas l'air d'un de nos lecteurs non plus.

— Ouais, marmonna Remo en se souvenant. Il avait un bureau. Je l'ai laissé dans un des tiroirs. Enfin bref, je me souviens de vous. Mais avec un taureau ?

— Ça m'a donné un bon entraînement pour vous, répliqua Theodosia en posant une main sur la cuisse de Remo. Non, c'est de la blague. C'est tout posé pour la photo.

— Même posé. Comment diable vous êtes-vous embarquée là-

dedans ? Qu'est-ce qui se passe dans votre tête quand vous savez que la photo va être publiée et que votre famille et tout le monde la verra ?

— La moitié des modèles sont des prostituées qui ne sont pas encore droguées. Les autres, qui font les trucs dingues, veulent que tout le monde les voie. C'est une sorte de vengeance. La plupart ont été des gosses rejetées et elles veulent simplement montrer à tout le monde ce qu'on a perdu en les rejetant. Elles ne font que résoudre leurs problèmes. Si vous êtes juive et riche vous allez chez le psychanalyste. Si vous n'avez pas les moyens et si vous êtes assez belle fille, vous posez nue avec un taureau.

— Vous avez donc fait ça et ensuite ?

— J'ai été la première fille de Wesley. Il avait une petite affaire avec trois employés. J'ai demandé un emploi et il a jugé que je pouvais mieux faire que de sourire à un objectif. Et puis un peu plus tard, il a commencé à avoir ses propres problèmes et j'étais un bon camouflage pour lui, aussi. Alors je suis restée et j'ai survécu et maintenant je dirige tout pour lui.

— Alors qui cherche à le tuer ? demanda Remo.

Elle souffla une longue bouffée de fumée. L'odeur lutta, vainement, dans les sens de Remo avec le parfum et perdit la partie. Theodosia sentait toujours délicieusement bon.

— Ces foutues compagnies pétrolières, dit-elle. Nous avons commencé à entendre des tas de conneries tout de suite après que Wesley annonce son fameux projet d'énergie solaire ici. Elles sont bien capables de ça. C'est pour ça que je vous ai tous embauchés.

Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier et se tourna sur le côté, vers Remo. Son sein droit reposa sur le biceps gauche.

— Assez causé, dit-elle. Remuez-vous. Pourquoi pensez-vous que je vous paie ?

L'assassin se tenait dans l'ombre des arbres, derrière le green d'entraînement du country club.

Ce serait facile, pensait-il en regardant le colonel mercenaire marcher de long en large devant la maison, portant sa mitraillette à la hanche, regardant attentivement à droite, à gauche, derrière lui à tout instant, comme un petit militaire minable accomplissant une petite opération militaire minable.

Il y avait celui-là, là. Le karatéka avait le côté gauche de la maison et la moitié du derrière. Le spécialiste des pistolets patrouillait sur l'autre moitié et sur le côté droit.

On avait dit à l'assassin qu'il y avait deux nouveaux gardes du corps, un vieil Oriental et un jeune Américain. Ils devaient être à l'intérieur. Aussi bien ; il s'occuperait d'eux plus tard. Procédons par

ordre.

L'assassin sortit de l'ombre, s'éclaircit la gorge et passa lentement derrière un arbre.

Au bruit, le colonel tourna la tête et vit une silhouette se cacher derrière un arbre.

Il se ramassa sur lui-même en position de combat et avança sur le green vers l'endroit où il avait distingué du mouvement. Mais déjà l'assassin s'en éloignait, faisait le tour par la gauche et quand le colonel approcha de l'arbre et braqua sa mitraillette, l'assassin était derrière lui.

Il regarda les quatre mètres qui les séparaient, tira du dos de sa ceinture un couteau et le leva au-dessus de sa tête. Sa main s'abattit. Cette fois, il n'y eut pas de ratage calculé. Le couteau se planta dans le dos du soldat, traversa les vêtements, les chairs, les muscles et sectionna la moelle épinière. Le colonel s'affala sans un cri. Sa mitraillette fit un léger *plof* en tombant dans l'herbe humide de rosée.

L'assassin ne prit que le temps de récupérer son couteau. Il l'essuya sur des feuilles mortes, le remit à sa ceinture et traversa le green, vers la porte d'entrée du country club. Là, il attendit dans l'ombre des deux grandes colonnes flanquant la porte.

Les gardes respectaient une cadence et le karatéka serait le prochain. Il les avait observés. À chaque sixième ronde de leur périmètre, ils venaient voir si tout allait bien sur le devant. Et ils avaient calculé ça de manière que le karatéka passe en premier et puis trois rondes plus tard le spécialiste et trois rondes plus tard le karatéka. Et ça recommençait.

L'assassin les avait observés pendant des heures. Sa tradition était de connaître son ennemi parce que la connaissance n'était pas seulement la puissance mais la mort. L'assassin avait également observé les stores baissés dans la chambre de Wesley Pruiss et il avait surpris par une fenêtre du couloir sans rideaux la silhouette d'une femme, probablement l'assistante de Pruiss.

Il attendit dans l'ombre, l'oreille tendue. Le calme de la nuit bourdonnait, rugissait. Les animaux dans les bois près de la maison s'entretenaient sans cesse entre eux. Le vent avait son bruit et des oiseaux nocturnes en faisaient un autre en volant. La maison où tout le monde dormait était aussi bruyante que si elle vivait. Des canalisations se contractaient, des joints se distendaient ; des pendules électriques bourdonnaient comme les réfrigérateurs. Il y a peu d'endroits au monde réellement silencieux pour quelqu'un qui sait écouter.

Il entendit enfin un pied nu dans de l'herbe et, un instant plus tard, le karatéka tourna le coin du bâtiment et regarda vers le perron. À ce moment, l'assassin avança de derrière la colonne, tout en portant les

main à sa ceinture, dans son dos. Le champion des arts martiaux vit un inconnu et, courageux et fou, il se mit à courir vers lui. À trois mètres, l'assassin jeta les couteaux, des deux mains. À deux mètres soixante-dix ils frappèrent, l'un d'eux sectionnant le larynx, l'autre glissant entre deux côtes pour transpercer le cœur. L'homme s'écroula sans autre bruit que celui de son corps tombant sur l'herbe drue du green.

Rapidement, l'assassin sauta du perron et alla reprendre ses couteaux. Il les essuya sur le kimono blanc puis il traîna le corps sous les arbres, à côté de celui du colonel mercenaire.

Il retourna sur le perron. Cette affaire-là n'avait pas duré deux minutes. Il revit par la pensée les deux cadavres ensanglantés et, pour la première fois de la soirée, il sourit. Il avait envie de recommencer. Bientôt, le tireur d'élite apparaîtrait au coin de la maison mais il ne pouvait pas attendre.

Quittant le perron, il alla s'accroupir au coin et risqua un œil. Le garde était à moins de deux mètres et repartait vers l'arrière. L'assassin prit un autre couteau propre, qui n'avait pas encore servi, le soupsa dans sa main droite et avança sur l'herbe.

Comme le spécialiste des armes à feu avait un pistolet, l'assassin fut absolument silencieux. Il ne voulait pas qu'un coup de feu donne l'alerte. Il leva le couteau à hauteur de son oreille et le lança. La lame pénétra dans les chairs et le garde tomba. Son pistolet glissa dans l'herbe. Encore une fois, le couteau fut nettoyé et le corps traîné à travers le green pour être déposé près des autres.

L'assassin revint, en se disant que ce serait facile de continuer. Une maison pleine de gens endormis. Pruiss. Theodosia. L'Indien. Les deux gardes du corps. Encore du sang pour ses couteaux.

Sa main toucha la poignée de la porte et la lâcha. Ce serait plaisant mais pas professionnel. Il était payé pour faire un travail, pas autre chose. Il fit demi-tour et retourna dans le bois.

Theodosia dormait. Remo était encore arrivé à la phase 22 de ses 27 mais elle paraissait s'abandonner à l'extase uniquement quand elle le voulait et cela chiffonnait Remo de la trouver si invulnérable à son art.

Elle dormait maintenant dans ses bras, sachant que Pruiss ne risquait pas de sauter de son lit pour les surprendre. Remo avait rouvert la porte. Il réfléchissait quand il entendit un léger son sifflant.

— Ainsssssi, fit une voix à la porte, un pépiement aigu d'indignation...

Remo soupira.

— Oui, Chiun ?

— Tu es là à forniquer, tout ce que les gens comme toi savent

faire...

— Ne méprisez pas, interrompit Remo. Phase 22 ce soir. La première fois.

— Les détails vulgaires de tes activités vulgaires ne m'intéressent pas. Ta vie est une vulgarité et rien de ce qui s'y passe ne peut me surprendre. Mais peut-être pourras-tu m'accorder un instant, pour que je te dise quelque chose concernant la raison de ma présence ici.

Remo fit tomber Theodosia de son bras et s'assit. Elle retomba brutalement sur l'oreiller et se réveilla aussi. Elle regarda Remo, puis Chiun sur le seuil, en kimono de nuit marron.

— Qu'est-ce...

Chiun ne s'intéressait qu'à Remo.

— L'assassin est venu ici, annonça-t-il.

Remo le regarda avec une expression proche de l'incrédulité.

— Oui, oui, c'est ça, chose blanche, regarde-moi bouche bée. Pendant que vous vous conduisiez comme des lapins dans un clapier, il était ici.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Remo.

— Il n'est pas entré dans la maison. Il s'est déplacé dehors. Il s'est déplacé plusieurs fois dans de nombreuses directions. Il a exercé son art. Il est parti, maintenant.

— Wesley va bien ? s'écria Theodosia en commençant à se lever.

— Il va aussi bien que peut aller un homme qui a une femme infidèle, répliqua sévèrement Chiun.

— Les gardes du corps ? demanda Remo.

Chiun leva une main.

— Rien ne peut être fait cette nuit. Ce qui est arrivé est arrivé. Nous nous en occuperons demain.

Remo retomba sur l'oreiller.

— Maintenant, si vous en êtes capables, tous les deux, je vous conseille de dormir, dit Chiun.

Sans le moindre soupçon de bruit, il disparut. Theodosia regardait fixement la porte ouverte.

— Comment sait-il ce qui s'est passé dehors ? murmura-t-elle.

— Il le sait parce qu'il est le Maître de Sinanju. Dormez.

Mais Remo ne suivit pas son propre conseil.

CHAPITRE VIII

Quand Will Bobbin arriva dans l'antichambre du petit appartement abritant l'opération du Rev. Higbe Muckley, il y avait une pancarte sur la porte du bureau : ATTENDEZ SVP, EN COMMUNION AVEC DIEU.

Dans le bureau, Muckley était agenouillé à côté de sa secrétaire. Ils regardaient une croix, au mur.

— O Dieu, leurs cœurs sont endurcis et ils n'entendent pas notre message, psalmodia Muckley.

— Amen, dit sa secrétaire en gardant le dos très droit parce qu'elle avait tendance à tomber sur le nez si elle se penchait trop.

— Ouvre leurs cœurs à Ta bonté, afin qu'ils reçoivent notre message sur les gloires de la foi, reprit Muckley.

Sa main droite contourna le dos de sa secrétaire pour lui tâter le sein droit à travers le jersey léger de son corsage.

— Amen, répéta-t-elle.

— Pourquoi les pécheurs persévèrent-ils sur cette terre ? demanda le révérend au bout de plâtre sur le mur.

Il soupesa le sein et, comme toujours, un petit picotement remonta tout le long de son bras.

— Amen, dit la secrétaire.

— Aide-nous à nous débarrasser de Pruiss et des pécheurs, et cetera et cetera et cetera, je penserai à la suite plus tard, dit Muckley.

— Amen, murmura la secrétaire et le révérend l'enfourcha.

— N'oubliez pas alléluia, sœur Corinne.

— Il faudra d'abord me donner un alléluia, Révérend.

— Demande et tu recevras.

— Ah, alléluia ! Alléluia ! Alléluia ! cria-t-elle quelques minutes plus tard.

Le révérend Higbe Muckley, ABD, ACD, BCD et BED, était assis derrière son bureau quand sa secrétaire fit entrer Will Bobbin. Les lettres après son nom ne signifiaient rien, excepté des tiercés qu'il avait gagnés ces dernières années. Sa secrétaire hésita sur le seuil.

— Tapez ces lettres tout de suite, ma sœur, dit-il.

— Oui, Révérend.

Elle lui cligna de l'œil, ce que vit Bobbin dans la vitre d'une petite bibliothèque. Il sourit ironiquement à Muckley qui toussota et demanda gravement :

— Eh bien, que puis-je pour vous, frère Bobbin ?

— C'est moi qui peux faire quelque chose pour vous, Révérend.

— Quoi, par exemple ?

— Vous roupillez, dit Bobbin. Vous êtes ici depuis déjà deux jours et rien que des bâillements.

— Il faut du temps pour amener les gens à lutter contre le péché.

— Conneries ! Vous ne pouvez pas ameuter ces gens contre Pruiss parce qu'il diminue leurs impôts. Ça, c'est la vérité et vous le savez, moi aussi, alors ne perdons pas de temps avec ça.

— Bon, alors à quoi pensiez-vous, frère ?

— J'ai quelque chose qui les réveillera. Quelque chose de plus puissant que les impôts. Quelque chose qui ameutera ces gens, les enragera et les fera manifester, rien que pour s'assurer que Pruiss fiche le camp de la ville.

— Et quoi donc ? demanda Muckley.

— Plus puissant que l'argent, dit Bobbin. Le sexe.

Muckley sursauta.

— Imaginez ça, reprit Bobbin. La preuve que Pruiss n'est pas ici pour l'énergie solaire. Il est ici pour transformer ce gentil canton rural honnête du cœur de l'Amérique, pot-au-feu et crêpes au petit déjeuner, et en faire la capitale pornographique des États-Unis. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Vous avez la preuve ?

— Oui.

— Alors nous aurons ce fumier. Ça, ça les fera défiler.

— Précisément ce que je pense.

Muckley examina un moment Bobbin, puis il observa :

— Je ne sais rien de vous, M^r Bobbin.

— C'est bien ainsi que je le veux.

— Quel est votre intérêt dans tout ça ?

— Quelle importance ? répliqua Bobbin. Vous ne pouvez pas croire que je fais ça uniquement pour éliminer le Mal ?

— Ça fait très bien sur les lettres de demandes de souscriptions. Mais pour quelle raison le faites-vous, au juste ?

— Disons simplement que ça va me rapporter tout ce que je veux.

Muckley haussa les épaules.

— Comme vous voudrez. Vous parliez de preuves sur l'intention de Pruiss de faire de la pornographie ici. Vous avez cette preuve ?

— Elle sera ici demain matin par le premier avion de New York.

— Apportez là, mon frère, et nous verrons ce que nous pouvons faire.

En quittant l'immeuble, Will Bobbin se dit que c'était incroyable que de pareils crétins s'élèvent à des positions importantes. L'idée de Muckley, de vendre des fonctions cléricales pour permettre aux gens d'acheter à prix réduit, était bonne, et peut-être la seule idée que ce type avait eue ou aurait jamais. Et cela avait suffi pour faire de lui une

célebrité nationale. Et Will Bobbin jouerait de lui comme d'un accordéon, pour faire tourner les rouages jusqu'à ce qu'ils écrasent Wesley Pruiss et son projet d'énergie solaire.

Dans son bureau, le Révérend Higbe Muckley regardait la porte qui s'était fermée sur Will Bobbin. C'était l'industrie du pétrole. Il en était sûr. Qui d'autre aurait intérêt à chasser Wesley Pruiss du canton de Furlong ? Mais, dans le fond, il n'existait pas de loi interdisant à l'industrie pétrolière d'exécuter l'œuvre de Dieu. Ou celle de Higbe Muckley.

Il allait attendre impatiemment de savoir quel genre de preuve arriverait par l'avion du matin.

Chiun traversa l'herbe bien tondue du green d'entraînement, vers le petit bouquet d'arbres au-delà duquel le terrain descendait s'élargissait pour le dix-huitième trou et s'étendait jusqu'à la forêt. Remo le suivait.

— Vous savez où ils sont ? demanda-t-il.

Chiun, sans un mot, indiqua deux légères lignes parallèles traversant le green. Remo reconnut des marques de talons de deux corps traînés sur l'herbe. Chiun s'arrêta et regarda derrière un gros arbre. Remo vit les cadavres des trois gardes du corps, bien proprement rangés.

— Superbe travail, approuva Chiun.

— Je ne sais pas, grommela Remo. Je trouve que les armes gâchent tout le plaisir. Ce n'est plus drôle.

— Drôle ! s'exclama Chiun. Qu'est-ce que ça veut dire ? Maintenant, ce que je t'apprends est drôle ?

— Vous savez ce que je veux dire.

— Oui, je le sais. Tu as raison. Les armes affaiblissent l'art. Mais au moins si l'on doit s'en servir, on doit s'en servir bien. Notre assassin utilise bien ses couteaux. Tu vois. Là. Deux hommes, parfaitement expédiés d'un coup chacun. Et ici, dit-il en désignant le cadavre du spécialiste des arts martiaux, deux couteaux. Un pour tuer, l'autre pour éviter un cri.

Chiun poussa le corps du pied.

— Vous pensez toujours que c'est des couteaux à manche rouge avec un petit cheval gravé sur la lame ?

Chiun secoua la tête.

— Ce n'est pas une pensée. C'est du savoir. Et c'est ça qui rend ceci dangereux.

— Ma fois, Pruiss a de la chance. Il nous a.

— Je ne parle pas de ce Pruiss. C'est dangereux pour toi.

— Pourquoi moi ? protesta Remo mais Chiun s'éloignait déjà.

Ils retournèrent sur le green où Pruiss était couché dans son lit à

roulettes, tourné face au soleil. Rachmed Baya Ban avait soulevé les couvertures de ses jambes et psalmodiait son hymne au soleil, dans une langue que Remo ne comprenait pas. Theodosia le contemplait d'un air approbateur. Elle jeta un coup d'œil à Chiun et Remo quand ils revinrent, et sourit. Remo aussi. Chiun renifla bruyamment.

La voix sifflante de Rachmed Baya Ban s'insinuait dans la clairière, tandis qu'il pétrissait les jambes inertes de Wesley Pruiss.

— Quelle langue parle-t-il, Chiun ? demanda Remo.

— L'hindi.

— Vous la connaissez ?

— Oui. Même s'il le parle très mal.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dit « O soleil, oh oui, soleil. Ici Rachmed, soleil. Tu m'entends, soleil ? Je te parle, soleil. Où es-tu, soleil ? Je te parle, soleil. Brille sur moi, soleil. Mais je ne veux pas avoir de coups de soleil alors ne brille pas trop fort, hein ? Ça te plaît là-haut, soleil ? Tu n'en as jamais marre de tourner en rond, soleil ? »

— Allez, Chiun !

— Tu as demandé, j'ai répondu. Ce que tu fais de la vérité ne me concerne pas, riposta Chiun.

Pruiss poussa un cri et Remo se retourna. Rachmed semblait lutter avec les muscles de sa cuisse droite.

— Je l'ai senti ! Je l'ai senti ! cria Pruiss.

— Je le savais, Wesley ! glapit Theodosia. Je le savais !

— Merci, soleil, dit Baya Ban en anglais, ô globe glorieux, dont le don est amour et dont la sagesse est dans la compréhension.

— Je crois que je peux la bouger, dit Pruiss. Ma jambe droite. Je crois que je peux la bouger. Regardez. Voyez. Vois si je peux la bouger, Théo. Regarde.

Elle se pencha.

— Un peu, dit-elle mais sur un ton sceptique. Oui, je crois que je l'ai vu bouger un petit peu.

— Je sais qu'elle a bougé, insista Pruiss. Je le sais bien.

— Merci, gracieux soleil, dit Baya Ban.

— Je crois que ça suffit, Rachmed, dit Theodosia. Wesley a besoin de ses calmants. Faisons-le rentrer.

Baya Ban acquiesça et Theodosia se tourna vers Remo.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Les gardes du corps, tous morts. Des couteaux.

— Cet homme est un charlatan, dit Chiun à Theodosia.

— Merci, répliqua-t-elle froidement. Mais il semble faire du bien, n'est-ce pas ? Tous morts ?

— Ouais, dit Remo.

— Pensez-vous que nous ayons besoin d'autre secours ?

— Non. Nous allons simplement attendre que le zigoto aux couteaux refasse surface. Il finira bien par apparaître.

Rachmed s'éloignait en poussant le lit.

— Il faut que j'aille administrer ses calmants à Wesley, dit Theodosia et elle courut vers la maison.

Remo la suivit des yeux.

— Frigide, sans doute, marmonna-t-il, mais elle est sincèrement dévouée à ce Pruiss.

— Elle prend toujours bien soin de lui donner son remède à l'heure, remarqua Chiun.

— C'est ce que je disais.

— Non, pas du tout, dit Chiun.

Flamma, avant d'être Flamma, s'appelait Chouchou La Fiume. Elle était « directrice des projets spéciaux » pour une maison d'édition de New York. Son projet le plus spécial avait été l'éditeur qui l'avait embauchée et leurs accouplements au bureau étaient longs, compliqués, fréquents et si crasseux que lorsque l'éditeur finit par être jeté en prison pour incitation de mineurs à la débauche, le canapé de son bureau ne fut ni gardé ni vendu. Les nouveaux éditeurs le portèrent en bas et le brûlèrent sur le trottoir. L'odeur persista pendant des jours dans cette rue de New York. Chouchou La Fiume fut virée avec le canapé.

Malgré tout, cet épisode dans l'édition l'avait fait sortir du salon de massage. De là, Chouchou n'eut qu'un pas à faire pour entrer au magazine *Bestial*, qui prenait tout juste son essor. Sa plus grande vertu était de ne pas en avoir : elle faisait tout et n'importe quoi. Theodosia avait posé pour le premier dépliant central de Wesley Pruiss mais Flamma fit les trois suivants, en portant des déguisements pour qu'on ne reconnaisse pas le même modèle. C'est Pruiss qui changea son nom et la baptisa Flamma, un nom qui, disait-il, avait de la classe. Ce fut lui aussi qui lui fit apprendre la danse du ventre avec du « sterno » brûlant dans son nombril. C'était moins dur que ça n'en avait l'air parce que le problème n'était pas la chaleur mais le froid. Le « sterno » brûlait un peu comme une évaporation avec flamme, et une substance en évaporation refroidit la surface qui est dessous.

Wesley Pruiss, impressionné par son expérience dans le domaine de l'édition, lui confia la mission de distraire les distributeurs, les imprimeurs et les acheteurs à qui il devait de l'argent. Elle faisait cela, généralement, en leur permettant de lui payer un verre et puis en insistant pour sauter au lit avec eux tout de suite parce qu'elle ne pouvait vivre un instant de plus sans leur corps affolant.

Au début, elle essaya de leur faire la conversation mais ils ne voulaient parler que de revenus bruts, de commandes, de

pourcentages et de relevés de profits et pertes et tout ce qu'elle se rappelait de son précédent emploi, c'était l'éditeur qui notait des trucs sur l'intérieur des pochettes d'allumettes. Il lui disait que c'était des relevés de profits et pertes. Il passait toute une soirée au restaurant à lui frotter les jambes sous la table tout en jetant des chiffres sur des pochettes d'allumettes qu'il oubliait en quittant le restaurant.

Flamma caressait un rêve. Avant même d'être Chouchou La Fiume, elle avait été folle de cinéma et elle harcela Pruiss pour qu'il crée un département cinéma et tourne des films et, s'il avait été séduisible, elle aurait tenté ça aussi. Mais Wesley ne lui avait jamais manifesté d'intérêt et d'ailleurs Theodosia avait le grappin sur lui et ne les laissait jamais tous les deux seuls. Finalement, Pruiss avait dit qu'il tournerait un film et Flamma pensa tout de suite à une nouvelle version de la vie de Mata Hari ou quelque chose comme ça. Elle se voyait en Greta Garbo. Elle imaginait les interviews dans lesquels elle raconterait qu'elle était née à Ankara, en Turquie, d'une famille de grand renom à la fortune immense. Elle se voyait couronnée au Festival de Cannes. Elle se voyait remporter un Oscar.

Quand Pruiss lui dit que le film s'intitulerait *Instincts Bestiaux* et raconterait l'histoire d'un « ménage à ménagerie », elle ne fut qu'un peu déçue. Après tout, même Greta Garbo devait commencer quelque part. À partir de là, ce serait la gloire.

Et puis, brusquement, les projets de films étaient abandonnés. Theodosia lui expliqua au téléphone que c'était à cause de l'infirmité de Wesley, qu'il ne pouvait plus penser au cinéma, mais Flamma savait bien que c'était cette garce de Theodosia qui était jalouse de son avenir de star et l'étouffait dans l'œuf. Alors quand Will Bobbin prit contact avec elle, elle ne s'intéressa même pas à l'argent. Mais quand il lui promit un bout d'essai à Hollywood dans un studio appartenant en majorité à des compagnies pétrolières, elle accepta avec empressement de dénoncer Wesley Pruiss et son projet de créer un centre de cinéma porno à Furlong. Elle n'avait aucun remords. Une fille devait bien s'occuper d'elle-même de temps en temps.

Bobbin attendait l'avion quand il atterrit à l'aéroport cantonal de Furlong. Flamma regarda autour d'elle à travers d'énormes lunettes de soleil rondes et fut un peu déçue en ne voyant personne ressemblant à un journaliste ou un chargé de presse. Elle s'était préparée pour cette occasion en imaginant un costume à la fois mystérieux et provocant. Elle portait un trench-coat (mystérieux) sous lequel elle était nue (provocant). Elle pouvait ainsi aller dans un sens ou dans un autre suivant le cas.

— Maintenant, écoutez, lui dit Bobbin en la conduisant vers la ville dans sa voiture de location.

— C'est ce qui me déplaît le plus, de ne pas être encore une star,

dit Flamma.

— Quoi donc ?

— Les gens me disent tout le temps « maintenant écoutez ». Vous croyez qu'ils disaient ça à Marilyn Monroe ?

— Pas si elle écoutait. Mais excusez-moi. Je veux que vous alliez voir ce révérend Muckley. C'est lui qui va nous donner Pruiss.

— Qui est-ce ?

— Une espèce de charlatan de pasteur par correspondance de Californie. Mais il a beaucoup d'argent, il est tout le temps à la télévision et il vous placardera dans tous les journaux et tous les écrans de télévision. Le vedettariat instantané. Et puis le grand écran.

Flamma sourit.

— Je suis prête, dit-elle en déboutonnant son trench-coat.

Bobbin regarda, pâlit, rougit et reboutonna vivement le manteau.

— Non, non, ici c'est le cœur de l'Amérique. Cachez ça !

— D'accord. Le révérend Muckley, vous dites ?

— Oui.

— Je serai gentille avec lui. Très, très gentille.

— Non, non ! dit Bobbin. C'est justement ce que je ne veux pas.

— Qu'est-ce que vous ne voulez pas ? demanda Flamma.

— Je ne veux pas que vous donniez quelque chose. Laissez-le renifler, soutenez son intérêt, mais ne donnez rien.

Il paraissait très sûr de lui et Flamma dit « je comprends » sans rien comprendre du tout. Mais elle décida de se fier à Will Bobbin. Il le fallait bien. Il était sa seule chance de faire du cinéma, pour le moment.

Bobbin la fit entrer dans le bureau de Muckley, en passant devant la secrétaire qui les toisa froidement, comme si elle sentait que sous ce trench-coat il y avait une menace pour sa propre suprématie 95-60-90.

Le révérend ravala sa salive quand Flamma se trouva devant lui, toute souriante. Il pria instamment Bobbin d'attendre à côté car il voulait vérifier lui-même l'exactitude des révélations de cette personne.

Bobbin attendit sur une chaise dans l'antichambre. Il entendit des pas dans le bureau de Muckley. Il entendit qu'on déplaçait des meubles. La secrétaire aussi. Elle alla à la porte du bureau et tourna le bouton. C'était fermé à clef. Elle jura tout bas et retourna s'asseoir à son bureau, sans un regard pour Bobbin.

Quelques minutes plus tard, la porte s'entrouvrit. Flamma cligna de l'œil à Bobbin.

— Ça va, lui dit-elle. Je fais ce que vous avez dit.

Sur ce, elle disparut en claquant la porte. Bobbin entendit le cri de joie du révérend Muckley.

Cinq minutes plus tard, Flamma rouvrit et fit signe à Bobbin de

venir. Muckley était derrière son bureau, tout essoufflé. Le désappointement assombrissait sa figure. Flamma chuchota à Bobbin, au passage :

— Tout va bien. Mais il s'en est fallu de peu.

— J'ai vérifié le récit de cette jeune personne, haleta le révérend, à ma satisfaction.

— Alors ?

— Alors je pense que c'est exactement ce qu'il nous faut pour montrer à la population de cette région ce que lui prépare une bête lubrique comme Weston Price. Je vais convoquer la télévision pour cet après-midi.

— Parfait, approuva Bobbin. Et, Flamma, je ne suis pas dans le coup, ne l'oubliez pas.

— Je sais. J'ai lu que le révérend Muckley était ici et je viens me porter volontaire dans son combat contre l'antéchrist parce que mes yeux se sont dessillés et j'ai compris que le projet de Wesley était maléfique.

— Très bien. Vous pourriez dire aux gens de la télévision que Pruiss allait tourner un film porno avec vous comme vedette mais que vous ne voulez pas faire de cinéma à ce prix. Vous ne voulez pas devenir star s'il faut en passer par là.

— Pour être star, je mangerais des crottes de chien dans les rues, déclara Flamma.

— Je le sais et vous le savez mais croyez-moi. Suivez mon conseil. Ça vous rendra plus mystérieuse et les offres de films vont arriver à la pelle. Vous verrez.

— Chouette, dit-elle.

— Et ne me mettez pas dans le coup.

— *Cool*, dit Flamma.

— Naturellement, approuva le révérend.

CHAPITRE IX

— Chiun, je suis dérouté, dit Remo.

— Les oiseaux volent et les poissons nagent.

— Ce qui veut dire ?

— Pourquoi es-tu toujours surpris quand les choses ne respectent pas leur ordre naturel ? répondit Chiun. Qui est mieux placé que toi pour être dérouté ?

— Si vous montez sur vos grands chevaux, je porterai mes problèmes ailleurs.

— Je t'écoute, dit majestueusement Chiun.

— Je n'ai aucun indice sur cet assassin. Theodosia dit les compagnies pétrolières, mais je ne sais pas. J'ai demandé à Smith de se renseigner sur Rachmed, qui est une fripouille cauteleuse. Et puis il y a ce pasteur illettré, en ville. Je ne sais pas.

— Ce n'est pas inhabituel.

— Bon Dieu, Chiun, c'est important ! Est-ce que vous allez finir de marquer des points contre moi ?

— Très bien, je te fais des excuses.

— Des excuses ? Vous avez bien dit des excuses ?

— Oui.

— C'est bien la première fois que vous vous excusez pour quelque chose.

Remo s'adossa contre ses oreillers et contempla avec étonnement Chiun, qui se tenait devant la fenêtre ouverte et faisait des exercices respiratoires.

— Je n'ai peut-être encore jamais eu de raison de faire des excuses, dit Chiun.

— Depuis plus de dix ans, vous croyez que c'est la première fois que vous me devez des excuses ?

— Oui mais je ne savais pas que tu allais être si malgracieux. Je les retire.

— Trop tard. Je les ai déjà acceptées.

Chiun haussa les épaules et continua de regarder par la fenêtre. Remo fronça les sourcils. Quelque chose n'allait pas. Normalement, Chiun bataillerait pendant des heures avant de céder sur un point aussi important que des excuses. Il avait sûrement un gros souci.

— Chiun, que savez-vous de cet assassin ? Et du couteau avec un cheval dessus ? Qu'est-ce que vous ne me dites pas ?

Chiun soupira.

— Attends, dit-il et il alla prendre dans une de ses malles un kimono blanc.

Puis il passa dans la salle de bains ôter son kimono bleu du matin. Remo reconnaissait le kimono blanc broché. C'était la tenue d'enseignement de Chiun. Il le mettait quand il avait à révéler à Remo quelque chose d'essentiel. Trop souvent, la chose essentielle était une conférence sur les beautés de la poésie Ung ou sur la bonne façon de pocher un poisson ou de mâcher le riz pour en extraire tous les sucres sans rien avaler de solide.

Chiun revint et s'assit lentement dans la position du lotus, face à Remo. Il se posa aussi légèrement que des grains de poussière sur des meubles dans une pièce inhabitée.

Il glissa ses mains dans les manches du kimono blanc et contempla lugubrement Remo, qui résista à l'envie de le prier d'aller au fait. Avec un Américain, il n'aurait pas hésité. Avec Chiun, il fallait attendre, chaque chose venait en son temps, souvent longtemps après que la patience de Remo soit à bout.

— Ceci est très important, dit-il enfin, alors tu dois bien écouter.

— Oui, petit père.

— Tu sais que dans le passé il m'est arrivé, à l'occasion, de parler peu favorablement de certains peuples orientaux.

— À l'occasion ? Si j'ai bonne mémoire, les Chinois sont paresseux et mangent du chat, les Japonais sont retors et cupides et les Vietnamiens se farciraient un canard si l'orifice était plus grand.

— Je t'en prie, dit Chiun. Qui raconte cette histoire ?

— C'est vous, petit père. Continuez.

— Il est vrai que les Japonais sont cupides et retors et c'est pourquoi je t'ai toujours dit de ne rien avoir à faire avec eux parce qu'on ne sait jamais quand ils vont se retourner contre vous.

— Oui, bien sûr, j'ai compris, dit impatiemment Remo.

— Je n'avais pas voulu te dire tout ceci avant que tu sois plus âgé.

— Voyons, Chiun, je suis adulte.

— Pour Sinanju, rien qu'un enfant. Avec beaucoup à apprendre.

— Mais oui. Beaucoup à apprendre.

Remo contempla le plafond. Il se demanda qui l'avait installé. Il voyait les points bleus des clous dans les fissures des carreaux de carton.

— Les Japonais ont aussi le défaut de beaucoup exagérer. Par exemple, ils prétendent que leurs empereurs descendaient de la déesse du soleil.

— C'est ça, la déesse du soleil, marmonna Remo.

Il s'interrogeait sur le parcours de golf que Pruiss avait fermé en s'emparant du club. Est-ce qu'on y jouait long ou court ? Y avait-il beaucoup de trous d'eau ? Il se promit d'aller en faire le tour un de ces

jours.

— Cette croyance des Japonais est fausse comme presque toutes leurs croyances, reprit Chiun et il hésita. Remo, je ne sais vraiment pas comment te dire ça.

— Oui. Pas comment me dire ça, marmonna Remo en pensant qu'il se paierait volontiers un parcours de golf avant de partir.

— Il y avait une fois en Corée une tribu appelée les Koguryos, dit Chiun. C'était un peuple farouche et guerrier du sud, qui envahit une grande partie de ce qui est aujourd'hui la Corée du Nord. C'est là, bien entendu, que se trouve le village de Sinanju.

— C'est ça. Sinanju est dans le nord, dit Remo et il réfléchit un moment. Ces Kukurus...

— Koguryos, rectifia Chiun.

— Est-ce qu'ils ont conquis Sinanju ?

— Jamais de la vie ! C'est écrit dans les annales de Sinanju qu'ils l'ont tenté mais que le Maître de Sinanju – qui n'était pas le grand Wang parce que cela se passait avant son temps – mobilisa la population du village et les repoussa. En fait, leurs pertes furent si grandes que les Koguryos quittèrent la Corée du Nord et retournèrent dans le sud.

— Et alors ?

— Alors leurs manières guerrières avaient impressionné beaucoup de gens de Sinanju et beaucoup de jeunes partirent avec eux. Parmi ceux-là, il y avait les hommes d'une famille appelée Wa.

— Je vois, dit Remo dont l'attention se remettait à vagabonder et qui se demandait quel rapport il y avait avec l'assassin.

— Or, Remo, tu ne comprendras peut-être pas cela parce que tous les Blancs ont une grosse tête et un gros nez, de grands pieds et de grandes mains. Mais dans un pays comme la Corée où tout le monde est d'une taille correcte, on considère différemment les choses comme la taille. Les gens de cette famille Wa étaient très petits. En fait, Wa veut dire « petit peuple ». Souvent, les enfants du village se moquaient de la famille Wa parce qu'ils étaient si petits. Pour cette raison, ils allèrent voir le Maître de Sinanju et lui dirent : « Glorieux Maître, le peuple se moque de nous à cause de notre petite taille. Que pouvons-nous y faire, car c'est injuste. »

Chiun s'interrompt, puis il reprit :

— Et le Maître... T'ai-je dit que ce n'était pas le grand Wang ?

— C'est ça. Pas le grand Wang.

— Bien. Alors le Maître a dit : « Le courage ou l'adresse d'un homme ne se mesure pas par la taille du corps enveloppant le cœur. Le peuple a tort. Et vous devez apprendre à gagner l'admiration des villageois par vos exploits. » Il leur conseilla de devenir experts à quelque chose et qu'ainsi le peuple les admirerait et cesserait de les

insulter. « Quel genre de chose ? » demandèrent-ils parce que les Wa étaient une famille très stupide, comme c'est souvent le cas des gens petits. Et le Maître répondit : « Apprenez à vous servir d'une arme avec une grande adresse. Ils admireront votre talent et ils ne se moqueront plus de votre taille. Et même ceux qui sont trop bêtes pour admirer l'adresse craindront la vôtre et ne se moqueront plus non plus. Ainsi, vous prévaudrez. »

— C'est ça. Prévaudrez.

— Donc, avec l'aide du Maître, les Wa s'entraînèrent et après plusieurs générations ils devinrent experts au couteau et les gens ne se moquèrent plus de leur petite taille. Mais, ayant gagné le respect, ils rêvèrent du pouvoir. Alors quand les Koguryos attaquèrent Sinanju, au lieu de se servir de leur art pour défendre le village, ils conclurent un pacte secret avec les envahisseurs, en promettant d'assassiner le Maître, ce qui laisserait le village sans défense.

Remo se redressa et se mit à écouter. Il avait entendu le mot couteau, dans tout ce fatras. D'ailleurs, la voix de Chiun s'était élevée en devenant encore plus aiguë, ce qui signifiait qu'il s'apprêtait à parler de gens tentant de commettre le plus terrible de tous les crimes, essayer de zigouiller le Maître de Sinanju.

Chiun regarda Remo, comme pour lui faire confirmer que c'était un acte épouvantable de la part des Wa. Remo fit un effort pour prendre un air affligé.

— Mais, naturellement, ils échouèrent, dit Chiun. Malgré l'adresse de leurs lames, enseignée par le Maître lui-même, les élèves ne valaient pas le professeur. Il détourna leurs couteaux quand ils se jetèrent sur lui et il élimina la famille Wa. Sauf une personne. Celle-là, le troisième fils, s'enfuit. Le Maître arracha un couteau d'un des cadavres qui l'entouraient et, avec son ongle, il grava la silhouette d'un cheval parce que c'était en ce temps-là le symbole des étrangers, et il lança le couteau après le fils fugitif. Et il lui dit que désormais et à jamais il serait banni de Sinanju, et il lança bien d'autres insultes au malheureux Wa.

Chiun sourit en imaginant ce Maître de jadis gagnant la bataille des mots avec ce troisième fils, tandis que les cadavres s'entassaient autour de lui.

— Ces Wa ont toujours été sournois, dit Remo en espérant que le commentaire était approprié.

— Exact, dit Chiun. Je suis content que tu écoutes. Le Maître jeta aussi une malédiction sur la Maison de Wa, dans un poème qu'il écrivit à cette occasion.

— Je vous en prie, Chiun, pas de poèmes !

— C'est un poème très important.

— Continuons l'histoire.

— C'est un très court poème.

— Il ne peut pas être assez court. Qu'est-il arrivé au dernier Wa ?
Chiun parut blessé.

— Le Wa survivant partit avec les Koguryos et ils retournèrent dans le sud de la Corée, dans la province de Kaya d'où ils venaient. Bientôt, ils régnèrent sur tout le sud mais l'appétit du conquérant n'est jamais assouvi et comme ils savaient que le Maître les attendrait s'ils retournaient dans le nord, ils s'en allèrent vers l'est, à travers le détroit de Sushima et dans l'île japonaise de Kyushu. Ils construisirent des bateaux pour transporter leurs chevaux parce que, à cette époque, il n'y avait pas de chevaux au Japon. À présent, le rusé Wa était devenu le principal conseiller du chef des Koguryos.

Chiun se tut comme si l'histoire était finie.

— Et alors ? demanda Remo.

— Alors rien. À part le poème.

— Non, non, ça ne peut pas être tout. Je sais qu'il y a encore autre chose.

— Si tu tiens absolument à combler toutes les lacunes...

— J'y tiens, dit Remo.

— Les Koguryos envahirent bientôt tout le Japon parce que le peuple de là-bas ne savait pas se défendre et les Koguryos étaient guerriers et redoutables et, en plus, ils avaient le Wa pour les conseiller et maintenant c'est tout.

— Quelques questions, dit Remo.

— Pourquoi faut-il toujours que tu poses des questions quand une histoire est parfaitement claire ?

— Vous me dites que ces Kukurus...

— Koguryos.

— Ils ont conquis le Japon ?

— Oui.

— Ils y sont restés combien de temps ?

— Très longtemps.

— Que sont devenus les vrais Japonais ?

— Ils ont été éliminés sur l'ordre du Wa. Ils sont tous morts. Tous sauf les quelques-uns qui se cachèrent dans le nord du Japon et qui s'y cachent encore aujourd'hui. On les appelle les Ainus, et c'est un peuple grand et velu, aux cheveux blancs.

— En somme, vous dites que les empereurs japonais ne descendent pas de la déesse du soleil ou je ne sais quoi, mais de ces cavaliers coréens.

Chiun hocha tristement la tête.

— Vous voulez dire que les Japonais que vous traînez constamment dans la boue sont en réalité des Coréens qui ont traversé en bateaux ?

— Tu pourrais dire ça si tu manquais de charité, dit Chiun, une lueur furieuse dans ses yeux noisette.

— Vous voulez dire que vous êtes apparenté aux Japonais ? demanda Remo en riant.

Chiun détourna la tête avec colère.

— Qu'est-il arrivé au Wa ? demanda Remo.

— Il est devenu le conseiller, le protecteur et le garde du corps du roi et de l'empereur. Il a eu beaucoup d'enfants qui ont marché sur ses traces et à qui il enseigna l'art du couteau comme le Maître, qui n'était pas le grand Wang, le leur avait enseigné autrefois.

— Et vous pensez que le type qui a attaqué Pruiss est un de ces Wa ?

— Oui. J'ai entendu dire que leurs services étaient à louer. Dans le bâtiment de l'autre côté de la rue, j'ai vu l'endroit où s'est tenu l'assassin. Un endroit où ton poids a fait grincer le plancher. Mais il n'a pas grincé sous mon poids. L'assassin n'était pas plus lourd que moi. Et en bas il y avait d'autres indices. La distance qu'il a choisie pour son attaque. L'angle de la blessure au couteau. Et puis nous avons vu en bas qu'il a traîné les cadavres des hommes sur l'herbe, parce qu'il n'avait pas la force de les porter. C'est un Wa et cela le rend très dangereux.

— Pour qui ?

— Pour toi, dit Chiun.

— Pourquoi pour moi ?

— Tu n'as pas voulu écouter le poème. Il répond à tout.

— Bon, bon. Le poème.

Chiun hocha la tête comme si cette récitation était son droit.

— Rappelle-toi, je t'ai dit que le Maître a jeté une malédiction sur le Wa survivant. C'est ça, le poème.

— Quoi ?

— Le Maître a dit... Ce n'est pas très traduisible.

— Donnez-moi juste l'idée générale.

— Le Maître a dit au dernier Wa :

Parce que je t'ai enseigné ce mal

Je dois être puni pour tes méfaits.

Je me punis moi-même en ne me permettant pas

De te poursuivre et de te tuer.

C'est ma pénitence.

Mais entends ceci, être mauvais.

Par les âges et les âges éternels

Mes fils traqueront tes fils.

Je confie ce devoir aux générations à naître.

Les jeunes Maîtres de Sinanju chercheront les Wa.

Et les tueront partout où ils les trouveront.
C'est ma malédiction.
C'est ton destin.

Et cela, le Maître l'a dit au Wa, conclut Chiun en regardant triomphalement Remo. Tu comprends maintenant pourquoi ceci est dangereux pour toi.

— Non, dit Remo.

— Tu es vraiment une bûche. Je suis le Maître régnant de Sinanju. La malédiction du Maître m'empêche de frapper le Wa. Toi seul dois le faire, sans mon aide.

Remo haussa les épaules.

— Nous avons donc affaire à un assassin entraîné par Sinanju.

— Oui, avoua Chiun et il baissa honteusement la tête.

— Et les Japonais que vous rabaissez toujours sont en réalité vos parents.

Chiun ne dit rien.

— Vous devriez avoir honte, lui dit Remo.

— N'oublie pas que les Wa japonais ne descendent pas des villageois de Sinanju. Seulement des Koguryos qui étaient un vilain peuple laid, dont le seul talent était de monter à cheval.

— Je ne veux plus jamais vous entendre dire du mal des Japonais, avertit Remo. Bon, à part ça, rien de ce que vous racontez ne nous aide. Nous ne savons toujours pas pour qui le Wa travaille. Qui l'a embauché ?

Chiun sourit :

— Qui sait ? Les Japonais sont un peuple retors et cupide. Ils travaillent pour n'importe qui.

Il se leva rapidement, indiquant que la leçon était terminée. Le téléphone sonna à ce moment et la voix acidulée de Smith annonça :

— Vous devez savoir que Will Bobbin est en ville.

— Qui ça ?

— Will Bobbin. Il est arrivé dans la nuit. Il représente l'industrie des carburants fossiles, il vient tout droit du siège de New York.

— Bon, d'accord. Je le guetterai.

— Et la liste des passagers faisait état d'une femme, voyageant sous le seul nom de Flamma, qui est arrivée ce matin à Furlong.

— C'est noté, dit Remo qui pensait toujours à la venue de Will Bobbin et se disait que Theodosia avait peut-être raison, les compagnies pétrolières étaient responsables de l'attentat contre Pruiss, elles avaient peut-être embauché l'assassin Wa pour lui régler son compte.

— Et nous avons les renseignements que vous avez demandés sur Rachmed Baya Ban, reprit Smith.

— Alors qu'est-ce que c'est, ce type ?

— Il dirige une organisation appelée l'Église de la Lumière Intérieure. Autant que nous ayons pu le déterminer, il en est l'unique membre, mais il a l'air de bien gagner sa vie en se faisant adopter par des gens riches. Son frère est un délégué de l'Inde aux Nations unies.

— Baya Ban... Celui qui fait toujours des discours antiaméricains ?

— Oui, celui-là. D'après nos renseignements, Rachmed est un pickpocket et il a été arrêté une fois au Yankee Stadium pendant un championnat de base-ball. Il a été libéré grâce à l'immunité diplomatique de son frère. Et des bruits courent que tous deux posséderaient une maison de tolérance particulièrement odieuse, en Inde, spécialisée dans les petites filles.

Quand Smith eut raccroché, Remo alla à l'appartement de Theodosia, au bout du couloir. Elle était assise à sa coiffeuse, en peignoir de satin, et se maquillait les yeux. Remo entra sans frapper et elle eut un sursaut puis elle lui sourit. Il vit les clefs des chambres de motel sur la coiffeuse.

Remo s'approcha de Theodosia, lui mit les mains sur les épaules et l'examina dans la glace. Il avait encore du mal à le croire. Vingt-deux phases et elle y était restée presque insensible. Ce n'était jamais arrivé. Chiun lui avait dit que les Coréennes étaient régulièrement exposées à toutes les vingt-sept phases de la « méthode », comme il disait, mais Remo avait vu les Coréennes du vieux petit village de Sinanju et il soupçonnait que les vingt-sept phases étaient autant destinées à l'homme qu'à la femme, pour lui faire oublier la tête de sa partenaire.

— Connaissez-vous une femme appelée Flamma ? demanda-t-il.

— Flamma ? Que savez-vous d'elle ? demanda Theodosia en se retournant sur sa banquette pour regarder Remo.

— Qui est-ce ?

— Elle travaille parfois pour Wesley. Elle... euh... elle reçoit pour lui.

— C'est quel genre de travail... euh, recevoir ?

Theodosia hésita, puis elle se décida comme si elle se forçait à dire la vérité :

— Eh bien, elle est plus ou moins salariée comme call-girl. Quand de gros pontes de province ou de l'étranger viennent voir Wesley, Flamma est chargée de leur donner du bon temps. Elle pose aussi pour des photos, pour *Bestial*. Et alors ?

— Elle est ici.

Theodosia fronça les sourcils. Inconsciemment, elle commença à arracher la laque d'un ongle.

— Qu'est-ce qu'elle vient fiche ici ?

— Je ne sais pas. Elle est arrivée ce matin. Il y a quelqu'un d'autre en ville, aussi.

- Qui.
- Will Bobbin, ça vous dit quelque chose ?
- Non. Ça devrait ?
- C'est une huile de l'industrie du pétrole.
- Elle se leva vivement, presque triomphalement.
- Voyez ! Encore les affaires de pétrole ! Ces fumiers !
- Vous en êtes vraiment certaine, hein ?
- Personne d'autre n'a la moindre raison de vouloir tuer Wesley.

Personne que ces gens-là.

Remo la prit par les épaules et l'attira plus près de lui.

— Bon, d'accord. Rachmed.

Elle se dégagea.

— Quoi, Rachmed ?

— C'est un charlatan. C'est un proxénète et un pickpocket. Il possède un bordel de petites filles.

Theodosia se détendit.

— Je le savais, Remo. Je sais tout ça.

— Ça ne vous gêne pas ?

— Ce que Rachmed était n'a pas d'importance. En ce moment, il est guérisseur et il fait du bien à Wesley.

— Vous ne croyez quand même pas à cette comédie des jambes exposées au soleil !

— Ce que je crois ne compte pas. Ce que vous pensez non plus. L'important, c'est que Wesley pense que ça lui fait du bien. Il veut revivre. Ça vaut plus que n'importe quoi.

— Comme vous voudrez.

Remo essaya de la ramener vers lui. Vingt-deux phases et elle n'avait manifesté pratiquement aucune réaction. Il voulait essayer encore une fois. Elle leva les bras entre eux pour le tenir à l'écart sans trop avoir l'air de le repousser.

— Vous avez beaucoup travaillé, on dirait. Comment avez-vous découvert tout ça ?

— N'oubliez pas, belle dame, que vous nous payez un maxi, prétendit Remo. Assez d'argent pour embaucher des gens pour aider.

— Quand ce Bobbin est-il arrivé ? demanda-t-elle brusquement.

— La nuit dernière.

— Et la nuit dernière, les gardes du corps ont été tués.

Elle leva les mains jusqu'à ses joues. Remo remarqua qu'elle avait l'annulaire plus long que l'index.

— Ces salopards de pétroliers, marmonna-t-elle. J'espère que Flamma n'a rien à voir avec eux.

Elle resserra son peignoir autour d'elle et s'écarta de Remo.

— Il faut que j'aille voir comment va Wesley.

CHAPITRE X

Le révérend Higbe Muckley n'était pas arrivé où il était en ignorant comment fonctionnait la télévision.

Les conférences de presse du matin n'étaient pas bonnes. D'abord, les journalistes aimaient faire la grasse matinée. Deuxièmement, après une conférence de presse du matin ils seraient envoyés sur un autre reportage dans l'après-midi et ils se mettraient à penser qu'on les surmène. Alors ils étaient de mauvaise humeur, un mauvais public du matin.

Les conférences de presse de l'après-midi étaient généralement écourtées parce que les gens de la télé devaient rapporter leurs films au studio et se dépêcher d'écrire leur texte à temps pour le journal de 18 heures. Si leur papier était en retard, ils risquaient d'être évincés du journal par une histoire filmée plus tôt.

Muckley avait appris cela en regardant la télévision et en réfléchissant. Le meilleur moment pour une conférence de presse, c'était midi, à une demi-heure près, ce principe s'appuyant sur les règles fondamentales suivantes :

1. Le journaliste a eu le temps de se lever et de dessoûler.
2. Ça lui fournissait un repas gratuit et il pouvait quand même facturer un déjeuner à sa station.
3. Ça lui donnait tout le temps de compléter et de mettre au point son reportage.
4. Si l'invitation était faite par une femme à la voix sexy, l'attrait devenait irrésistible.

Muckley mit donc immédiatement au téléphone sa secrétaire, sœur Corinne, pour avertir les gens de la télévision qu'il donnerait une conférence de presse à midi et apporterait la preuve de « menées conspiratrices de Wesley Pruiss, des menées si cruelles et maléfiques qu'ils en seraient abasourdis ». Le secrétaire lisait cela sur une carte que Muckley avait fait écrire pour elle en grandes capitales d'imprimerie. Puis, toujours sur les ordres du révérend, elle laissa entendre qu'une ancienne employée de Pruiss, une ex-Bébête Girl, assisterait à la conférence de presse. Et qu'il y aurait largement de quoi boire et manger.

Tout en faisant ces appels, la secrétaire regardait fréquemment du côté de la porte du bureau, inquiète d'avoir entendu tourner la clef dans la serrure pour la tenir à l'écart. Que faisaient-ils là-dedans ?

Dans le bureau, Muckley et Flamma discutaient de la toilette

qu'elle porterait pour la conférence de presse. Elle avait une boîte à chapeaux de mannequin, avec divers costumes dedans.

— Qu'est-ce que vous diriez de ça ? demanda-t-elle en montrant deux petits chiffons de nylon diaphane.

— Je ne sais pas. Vous devriez l'essayer.

— Où puis-je me changer ?

— Ici. Je tournerai le dos.

Muckley tourna le dos à Flamma et la regarda dans la vitre ôter le trench-coat et enfiler son costume. Tout en s'habillant, elle souriait à son reflet.

— Ça y est, annonça-t-elle.

Muckley se retourna et fit une petite poussée de température. Le costume de nylon était transparent, les seins absolument visibles. Le reste se composait d'un slip sous un large pantalon bouffant qui laissait voir chaque pore, chaque muscle lisse des longues jambes.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Flamma.

Muckley s'approcha pour voir de près. Il tourna autour d'elle en contemplant le corps laiteux et sa température monta d'un dixième.

— Je ne reproche rien au corps humain, comprenez-vous. Je pense que c'est la plus belle création de Dieu. Et... euh... votre corps est exceptionnel. D'un point de vue purement esthétique, bien sûr.

— Bien sûr, murmura Flamma qui avait déjà entendu ça.

— Mais j'ai bien peur que, pour la télévision, ce ne soit pas tout à fait dans la note. Avec les projecteurs, le costume risque de devenir trop transparent et alors ils ne pourraient pas passer le film. Qu'avez-vous d'autre là-dedans ?

Elle fouilla et extirpa un soutien-gorge de satin rouge.

— Ça irait, ça ?

— Essayez-le, pour voir ?

— D'accord, dit-elle en oubliant volontairement de lui demander de tourner le dos.

Puis elle tâtonna derrière elle, cherchant l'agrafe du soutien-gorge transparent en feignant de ne pas pouvoir l'atteindre.

— Vous pouvez m'aider, s'il vous plaît ?

— Certainement, mon enfant.

Il se débattit avec l'agrafe. Il avait les mains moites.

— Il y a longtemps que vous êtes danseuse ?

— Vous savez, je ne suis pas formidable, comme danseuse. Je connais deux-trois mouvements, comme ça, mais mon vrai truc c'est les trucs. Vous savez, feuilles de rose, moitié moitié, le tour du monde.

Muckley sentit monter sa tension quand l'agrafe se défit. Il laissa ses doigts s'attarder sur le dos nu.

— Naturellement, il ne faudra pas raconter ça à la conférence de presse, dit-il.

— Pourquoi ?

— Nous ne voulons pas compromettre votre crédibilité. Vous et moi, nous sommes des personnes averties. Nous comprenons que certaines forces peuvent obliger une jeune femme à mener une telle vie.

Flamma secoua la tête en ôtant son soutien-gorge.

— Rien ne m'a forcée. J'aime ça. J'ai toujours aimé ça. Je l'aime toujours. C'est ce que je préfère à tout.

— Je le conçois fort bien, dit solennellement Muckley. Après tout, tout le monde a des besoins, des désirs... Même nous, gens d'église.

Il essaya de rire avec contrition mais ne put émettre qu'un petit gloussement de poulet à qui on tord le cou.

— Même nous, répéta-t-il, encore que bien des gens voudraient nous l'interdire. Ils ne comprennent pas quel lourd fardeau nous portons, en essayant de servir d'exemple aux autres tout en étant obligés de vivre avec les brasiers qui font rage en nous.

— Vous avez des brasiers qui font rage en vous ?

— Constamment. Mais je les étouffe, affirma Muckley.

Il fit glisser ses mains le long des flancs satinés. À quelques centimètres se trouvaient les superbes seins, à portée de ses mains...

Flamma se pencha brusquement en avant et s'écarta, pour déposer ses seins dans les bonnets de satin rouge.

— Vous ne devez pas les étouffer, vous savez, ça vous donnera des boutons.

Elle se redressa, les mains dans le dos tenant les deux côtés du soutien-gorge.

— Attachez ça, vous voulez, Révé ?

Il agrafa le soutien-gorge. Elle fit un pas et pivota, les seins braqués sur lui, deux globes parfaits de plaisir et de beauté. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas pensé à la bible mais le Cantique des Cantiques s'imposa à son esprit. Une histoire de seins.

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda Flamma.

— Magnifique. Superbe. D'une beauté affolante.

— Moi ou lui ? demanda-t-elle malicieusement en soulevant ses seins, en les mettant bien en place.

— Vous oubliez que je ne suis qu'un homme.

— Là, dit-elle en finissant de s'ajuster. Alors, qu'est-ce que vous pensez ?

Il regarda les seins, à travers le satin rouge.

— Un instant. Il y a un faux pli, là...

Il s'approcha et toucha le dessous du sein droit en lissant le satin. Ses doigts restèrent là.

— Ça va comme ça, maintenant ? demanda-t-elle.

— Parfait, dit-il sans ôter sa main.

— Bon. Je vais enfiler le bas et puis j'irai manger un morceau avant la conférence de presse.

Muckley eut l'air tout triste.

— Et ensuite, dit Flamma.

— Et ensuite ?

Elle se pencha pour lui murmurer à l'oreille. Il laissa sa main glisser sur le dos nu jusqu'aux magnifiques rondeurs inférieures. Il les pétrit tandis que Flamma lui expliquait par le menu, avec tous les merveilleux et alléchants détails, exactement ce qu'ils feraient après la conférence de presse.

— Loué soit Dieu, souffla le révérend Higbe Muckley.

Les journalistes étouffèrent des bâillements quand Muckley apparut. Ils étaient chargés de « couvrir » Pruiss depuis deux jours, pour la plupart, et à l'exception de la mini-manif du country club, qui s'était terminée avant qu'ils arrivent, il ne s'était rien passé du tout. Pas de soulèvement de l'opinion publique dans les campagnes, contre l'éditeur porno ; pas d'impression de violence latente, pas de menaces de mort, pas d'alertes à la bombe, pas la moindre trace de la ou des personnes qui avaient planté le couteau dans le dos de Pruiss.

Ils ne demandaient qu'à laisser Muckley sécher sur pied pour pouvoir courir aux boissons fortes. Le canton de Furlong était d'ailleurs le coin le plus barbant du monde.

Mais ils se ranimèrent tous quand Flamma arriva, monta sur la petite estrade et apparut à côté de Muckley en costume de danseuse du ventre. Elle leur révéla que Pruiss avait l'intention de faire de Furlong la capitale mondiale du cinéma porno. Elle leur dit qu'elle devait être la vedette de son premier film mais que le révérend Muckley l'avait sauvée en lui apportant la religion.

Ils voulurent tout savoir de ce premier film.

— Ça s'appelait *Instincts Bestiaux*, dit-elle.

— Et ça racontait quoi ?

— C'était l'histoire d'un homme et de sa femme qui trouvent le bonheur dans la nature. Elle a son collie, il a elle, une chèvre, trois maîtresses et moi. Je suis la vedette parce que je les réunis tous de nouveau. Tous ensemble, d'un seul coup.

— Les chèvres et les chiens ?

— Oui, dit-elle puis elle laissa tomber sa figure dans ses mains comme si elle pleurait. Il n'y a pas de limites à la dégradation de Wesley Pruiss et de tous les débauchés qui l'entourent, et comment il force les gens à faire le sale travail pour lui. Grâce au ciel, j'ai été épargnée.

Quelques journalistes voulaient qu'elle danse pour eux mais elle refusa avec modestie. Vers la fin de la conférence de presse, un

journaliste lui demanda ses projets. Rien où tu figureras, pensa Flamma qui avait découvert que l'homme représentait une petite feuille locale de l'Indiana.

Elle aspira profondément, ce qui ne manquait jamais de retenir l'attention de la presse.

— J'ai l'intention de recoller les morceaux de ma vie, dit-elle. Peut-être de retourner à l'école de danse. À moins, bien entendu, que quelque chose d'autre se présente. Je crois que je peux distraire les gens et leur apporter le bonheur d'une manière propre et saine et c'est aussi travailler pour Dieu.

Elle cligna de l'œil à l'envoyé du *National Star*. Une double page couleur dans le *Star* et elle serait lancée.

Higbe Muckley conclut sa conférence de presse en annonçant que c'était un combat entre les honnêtes gens craignant Dieu et les forces du mal représentées par Wesley Pruiss. Il pérora et délira encore un peu et allait annoncer toutes les futures réunions et manifestations mais il coupa court quand il vit Flamma parler au journaliste du *Star*, qui se leva de sa chaise et se dirigea vers la porte avec elle.

— Nous manifestons chez Pruiss cet après-midi, cria Muckley et il sauta de l'estrade pour rattraper Flamma avant qu'un autre mette le grappin sur elle.

La télévision locale se dépêcha de diffuser l'interview et Theodosia la vit, dans la chambre de Pruiss, avec Remo et Chiun. Pruiss était réveillé et il gronda en voyant et entendant Flamma parler de ses iniquités.

— La salope, grommela-t-il.

— Elle en a toujours été une, déclara Theodosia. Et maintenant que ces pétroliers l'ont trouvée, elle risque de dire ou de faire n'importe quoi !

— Si tu la vois, tu lui diras qu'elle est virée. Je trouverai quelqu'un d'autre pour poser avec le requin bleu.

— Très bien, dit Chiun. La meilleure vengeance est de vivre bien.

— Essayez ça quand vous serez infirme, grinça Pruiss.

— Vous vivez bien, répliqua Chiun, en faisant ces choses que vous pouvez faire. Vous pouvez encore imprimer des écrits. Vous pouvez publier de grandes œuvres. Vous pouvez faire connaître les beautés de l'art à des milliers de gens. Avez-vous déjà entendu de la poésie Ung ?

— Je n'aime pas beaucoup la poésie.

— Vous aimerez celle-ci, promit Chiun.

Il se mit à parler en coréen, une suite de claquements de langues, de coups de glotte et de gutturales qui ne rimaient qu'à l'occasion. Pruiss jeta un regard désespéré à Remo qui écarta les bras dans un geste d'impuissance. Chiun agitait doucement ses doigts devant lui,

ouvrant et refermant une main tandis que l'autre voletait ici et là.

— Ça, c'est le meilleur, dit Remo. Un rapport sur les conditions météorologiques en Corée, jour par jour, pendant deux siècles.

Chiun caquettait toujours. Un grondement s'enflait, en bas, et Remo alla regarder par la fenêtre. Le révérend Muckley était de retour, mais cette fois à la tête d'une horde de plus de deux cents personnes qui brandissaient des pancartes et scandaient des slogans.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda nerveusement Pruiss. Qu'est-ce qui se passe ?

Theodosia était maintenant à côté de Remo et regardait la foule quittant la route pour marcher sur le country club. Il y avait une dizaine de journalistes et des caméras de télévision.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Pruiss.

— Des manifestants, répondit Theodosia. Je vais appeler notre police pour les faire disperser.

— Est-ce que vous écoutez ça ? demanda Chiun à Pruiss puis il se tourna vers Remo. S'il te plaît, veux-tu aller faire taire tous ces gens, en bas ?

— Bien sûr, petit père.

Higbe Muckley se planta devant la porte d'entrée. La foule se déploya autour de lui. Il attendit que les caméras soient en bonne position, puis il porta à ses lèvres un mégaphone et invoqua la malédiction de Dieu sur Wesley Pruiss.

— Sois maudit, cria-t-il, sois maudit, être maléfique ! Est-ce que tu écoutes, être satanique ?

La maison resta silencieuse.

— Est-ce que tu m'écoutes ? hurla Muckley dans le mégaphone.

Chiun alla à la fenêtre et cria :

— Il essaye de m'écouter, moi. Voulez-vous vous taire, gros personnage ? Remo, je t'en prie, va t'occuper d'eux avant que je sois obligé de le faire moi-même.

Il retourna près du lit et annonça :

— Je vais tout recommencer, comme ça vous n'aurez rien manqué.

Les yeux de Pruiss se tournaient à droite, à gauche, des yeux d'animal pris au piège. Ils devinrent encore plus désespérés quand Remo sortit.

En bas, Muckley rugit dans son porte-voix :

— Nous savons, Pruiss ! Grâce à une femme de bien, nous connaissons vos plans maléfiques pour détruire notre communauté. Entendez-vous, être vil ? Nous savons ! Nous savons autre chose, Pruiss ! Nous savons que parfois nous devons être les instruments de Dieu et nous allons le devenir, Pruiss. Cette ville ne sera pas transformée en fosse septique, comme celle où vous vous complaisez, Pruiss !

Remo sortit par la porte de service et contourna la maison pour se mêler à la foule.

— Nous allons vous arrêter, Pruiss ! meugla Muckley et sa voix amplifiée se déploya et se répercuta contre la façade pour tonner dans la vallée du parcours de golf. Quoi qu'il faille faire pour arrêter votre plan odieux, nous le ferons, être maudit. Le bon droit triomphera !

Remo entendait du dehors la voix angoissée de Chiun et il comprit que s'il ne voulait pas que le country club soit cerné par deux cents cadavres, il devait agir vite.

Il choisit la moins moche des ménagères, lui pinça la fesse gauche et se déplaça vivement avant qu'elle se retourne. Elle regarda autour d'elle et finit par s'en prendre à l'homme qui se trouvait juste derrière, lequel avait une tête à s'offusquer si on froissait du papier hygiénique.

— Dites donc, vous ! C'est pas fini, non ? Qu'est-ce qui vous prend ?

— Moi ? Mais je...

Muckley tourna la tête et regarda sévèrement la foule, attendant le silence. Remo extirpa un portefeuille de la poche arrière d'un manifestant. Il le fit trop délicatement et l'homme ne sentit rien, alors il fourra maladroitement sa main dans la poche et fourragea jusqu'à ce que l'homme pense à son portefeuille. Sur quoi Remo le jeta par terre et disparut dans la mêlée.

Le manifestant se retourna vers celui qui se trouvait derrière lui.

— Voleur ! Sale pickpocket ! cria-t-il.

— Quoi ? s'exclama l'autre, un grand costaud aux cheveux en brosse, en chemise à carreaux verts.

— Vous m'avez entendu. Gardez vos sales mains pour vous !

Pendant ce temps, la femme glapissait toujours.

— Sadique ! Espèce de sale voyou ! Satyre !

Derrière elle, le petit homme délicat essayait de se faire encore plus petit. Muckley rugit :

— Nous allons vous renvoyer à Sodome et Gomorrhe d'où vous venez, Pruiss !

Une bagarre éclata dans la foule. Remo attisa les choses en pinçant deux autres femmes et en enfonçant ses coudes entre les côtes de deux hommes avant de s'esquiver prestement.

La première femme gifla l'homme derrière elle. Les deux autres manifestants étaient par terre et se disputaient le portefeuille. Plusieurs autres s'empoignèrent et en vinrent aux mains. Wesley Pruiss était oublié, Higbe Muckley aussi. Les cadreurs descendaient du perron pour filmer les bagarres. Remo passa derrière l'un d'eux, saisit sa caméra et la jeta par terre.

— On brutalise la presse ! hurla le cadreur. Réactionnaire !

L'homme à qui il s'en prenait riposta par un coup de poing.

— Fascistes ! crièrent les autres journalistes en battant en retraite sur le perron.

Remo se dégagea de la foule et rentra par la porte de service. Quand il arriva dans la chambre de Pruiss, Chiun le foudroya du regard :

— Remo ! Vraiment ! Je t'ai demandé de faire le silence. C'est comme ça que tu t'y prends ?

Il désignait la fenêtre d'où montait le vacarme de l'arrivée de la police, qui pénétrait dans la foule pour tenter d'arrêter les bagarres.

— Maintenant il va falloir que je recommence depuis le début, se plaignit Chiun.

Pruiss tourna vers Remo des yeux implorants. Remo hocha la tête.

— Vous n'avez jamais été aussi à l'abri que là où vous êtes, Pruiss.

— Pourquoi ?

— Jamais Chiun ne laisse tuer un auditeur.

Remo alla rejoindre Theodosia dans le couloir.

— Joli travail, dit-elle.

— Pas encore fini.

— Quoi encore ?

— Je dois aller parler à ce Muckley. Je veux savoir si quelqu'un l'a poussé à venir ici.

CHAPITRE XI

Huit personnes furent arrêtées après la mêlée devant le country club mais le révérend Higbe Muckley n'en faisait pas partie et, une demi-heure plus tard, il se retrouva assis au bord de la rivière Wanamaker. Il avait besoin de solitude pour réfléchir. Il avait à résoudre un grave problème.

Où était Flamma ?

Quand elle avait quitté la conférence de presse avec ce journaliste du *Star*, ils avaient dit qu'ils se rendaient chez Pruiss. Mais Muckley n'avait pas été abusé. Il savait qu'ils allaient tout de suite dans un motel. Son estomac se crispait à la pensée de Flamma dans son costume de satin rouge. Il avait essayé de téléphoner à la chambre du journaliste mais personne ne répondait.

Où étaient-ils ?

Si ce journaliste la sautait, Muckley allait lui casser la figure. À tous les deux.

Assis au bord de l'eau, il jetait distraitement des cailloux dans le courant paresseux. Il songea à la manifestation devant le country club. Elle avait tourné au désordre sur les bords mais ça n'avait pas d'importance. Ce serait au journal télévisé du soir, avec les accusations que Flamma et lui avaient portées, à la conférence de presse, et demain quand ils défileraient de nouveau, ils seraient encore plus nombreux ; d'ici trois jours, la moitié de la population du canton de Furlong manifesterait derrière Higbe Muckley. Et bien fait pour Wesley Pruiss. Il serait bien obligé de quitter Furlong.

Muckley ne doutait pas un instant que le public le soutiendrait maintenant dans sa croisade. Pruiss avait failli s'insinuer dans les bonnes grâces en promettant de réduire de moitié les impôts locaux mais il avait oublié que le sexe est toujours plus fort que l'argent. Bizarre que Pruiss, entre tous, n'ait pas pensé à ça, puisque le sexe était la pierre d'angle de son empire.

Muckley se mit à réfléchir aux sentiments antisexualité de la nation. Peut-être y aurait-il un moyen d'en tirer profit. Des croisades nationales contre la luxure. Des souscriptions publiques, dont une partie servirait à financer les actions en justice d'une association quelconque contre les pornographes, le reste couvrant naturellement les frais administratifs, c'est-à-dire venant grossir le compte en banque de Higbe Muckley. Pas une association. Une Église. Il faudrait que ce soit une église, à cause de toutes les déductions d'impôts.

Flamma fut oubliée tandis que les pensées de Muckley se braquaient toutes sur son premier amour : le bel argent.

Un nouveau nom pour une nouvelle église. L'Église du Droit Divin c'était très bien mais ça n'avait pas l'impact nécessaire à ce programme anti-pornographie.

L'Église de la Vie Pure. L'Église pour la Vie Pure. Il ramassa encore quelques cailloux et les jeta dans la rivière. Quelques poissons-chats effrayés s'enfuirent et puis revinrent au cas où ce serait bon à manger.

Cent mille membres à dix dollars par tête chaque année. Un million de dollars brut. Il pourrait faire faire tout le travail pour un quart de la somme. Le reste, pour Higbe Muckley.

Il regrettait de ne pas avoir appris à lire et à écrire quand il était petit. C'était très bien de savoir compter mais s'il avait pu écrire, il aurait économisé tous les honoraires d'avocats pour l'Église de la Vie Pure. Il pourrait écrire lui-même les manifestes anti-porno.

La secrétaire de Muckley s'empressa de dire à Remo où il trouverait le révérend. Elle aspira profondément et lui donna aussi sa propre adresse, pour qu'il passe la voir dans la soirée et lui raconte son entretien avec Higbe Muckley.

Remo promit et partit vers la Wanamaker, en marchant silencieusement dans la forêt, pas parce qu'il le voulait mais parce que c'était sa façon de se déplacer. Des années d'entraînement passées à courir sur des bandes de papier de soie humide, à tourner et sauter sur le papier sans le déchirer ni même le froisser lui avaient donné cette démarche lente et souple de grand chat langoureux, la seule qu'il connaisse à présent.

Quelqu'un d'autre s'approchait de Higbe Muckley, mais le révérend n'entendait rien, à part les ploufs des petits cailloux qu'il lançait dans la rivière. Si Flamma avait dansé la danse du ventre derrière lui, en claquant des doigts au son d'une balalaïka, il n'aurait sans doute pas entendu non plus car son esprit se concentrait sur l'argent.

Il n'entendit donc pas le pas derrière lui. Il n'entendit pas le léger sifflement d'un couteau volant vers son dos. Il sentit simplement la lame percer sa colonne vertébrale et puis il ne sentit plus rien et tomba sur le nez, la tête entre les pieds et les bras tendus devant lui, comme un homme qui fait de la gymnastique et s'efforce de toucher ses doigts de pied.

Remo avait entendu siffler le couteau. Il s'était arrêté. Il perçut le faible gémissement de Muckley et, devinant ce que c'était, il jura et courut entre les arbres.

L'assassin entendit le juron. Il voulait récupérer son couteau. Mais la prudence était toujours sa première considération alors il recula

sous bois et s'éloigna rapidement et sans bruit de l'endroit d'où provenait la voix furieuse d'un homme.

Remo aperçut Muckley au bord de l'eau, il vit le couteau planté dans son dos. Il n'eut pas besoin d'aller l'examiner pour savoir qu'il était mort. Remo savait, par l'emplacement de la blessure et la position du corps, que Higbe Muckley avait calculé sa dernière déduction d'impôts.

La colère l'envahit et il pivota pour faire face à la forêt dense. Le sang de ses ancêtres coréens d'adoption se mit à bouillir et il cria :

— Wa, entends-tu ma voix ?

L'assassin s'arrêta net en entendant son nom mais il ne répondit pas. Il tendit l'oreille.

— Tu ne m'échapperas pas, Wa ! cria Remo. Je vais te faire avaler tes propres couteaux.

L'assassin se demanda qui l'interpellait. Et comment connaissait-il Wa ?

Tu parles bravement, répliqua-t-il.

Puis, pour que l'autre n'ait pas le temps de localiser le son, il repartit immédiatement, parallèlement au cours d'eau. Lentement, Remo marcha entre les arbres vers l'endroit d'où était venue la voix.

— Brave ? cria-t-il. Qu'est-ce que tu sais de la bravoure, espèce de débris de charogne qui ne tue que ceux qui te tournent le dos ?

L'assassin s'immobilisa. Pendant un instant, il envisagea de retourner vers ce Blanc insolent mais il avait autre chose à faire. Il lui répondit :

— Tu me paieras ça, homme blanc ! Tu paieras cher ton insolence. Je regrette seulement de ne pas pouvoir te faire payer tout de suite.

Et, de nouveau, il s'écarta du son de sa propre voix.

Remo s'aperçut que la voix s'était déplacée et il comprit ce que faisait l'assassin. Il ne servirait à rien de le suivre.

— Tu ne feras rien du tout, lui lança-t-il. Vous avez toujours été des lâches et des traîtres, attaquant la nuit par-derrrière, en vous retournant comme des rats contre le seul homme à avoir eu pitié de vous.

L'assassin s'arrêta encore une fois.

— Pitié ? protesta-t-il. Les Wa n'ont pas besoin de pitié.

— Mon ancêtre, le Maître de Sinanju, a eu pitié de vous il y a des siècles, cria Remo. Mais je ne ferai pas comme lui. Quand nous nous rencontrerons, Wa, tu mourras !

Un frisson courut dans le dos de l'assassin quand il entendit prononcer le nom du Maître de Sinanju. Ce n'était qu'une vieille légende familiale. Mais alors pourquoi ce... cet homme blanc la connaissait-il ?

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je suis un Maître de Sinanju, pois chiche !

Et Remo se força à ravalier sa colère, jusqu'à ce que la rage s'épuise et puis, lentement, il prononça les mots qu'il avait déjà si souvent prononcés :

— J'ai été créé Çiva, l'implacable ; la mort, le briseur de mondes ; le tigre de la nuit rendu à la vie par le Maître de Sinanju. Fuis, viande avariée, car lorsque nous nous rencontrerons il n'y aura plus de fuite pour toi.

L'assassin écouta. Remo ne bougeait pas. Sa voix venait toujours du même endroit.

L'orgueil de son art, de sa tradition et de sa famille le forçait presque à revenir sur ses pas, à abattre ce Blanc arrogant à l'imagination trop fertile. Un Maître de Sinanju, vraiment ? Le Wa lui apprendrait à être Maître de Sinanju !

— Quand nous nous rencontrerons, cria l'assassin, j'aurai du temps pour toi. Ce sera un plaisir pour moi.

Il tourna les talons et repartit rapidement dans la forêt. Derrière lui, il entendit le rire de Remo se répercuter au-dessus de la rivière.

Et avec ce rire orgueilleux, Remo se sentit en paix avec ses ancêtres, ces générations d'assassins qui avaient raffiné la magie de Sinanju et la lui avaient transmise à travers les âges, en héritage.

Il se retourna vers le cadavre de Muckley.

— C'est le métier, mon vieux, dit-il froidement. Mais ne vous en faites pas. Quand je le verrai, j'annulerai son billet de retour.

Dès que Remo entra dans la chambre, Chiun comprit.

— Tu as rencontré le Wa.

— Oui. Il s'est échappé, mais il a laissé sa carte de visite.

Remo tendit à Chiun le couteau à manche rouge, à l'instant où Theodosia faisait irruption dans la pièce.

— Je viens de l'entendre à la télévision, dit-elle. Muckley a été tué. D'un coup de couteau !

Elle vit le couteau dans la main de Remo et poussa un faible « oooh », en ouvrant de grands yeux pleins de questions auxquelles Remo ne répondit pas.

Chiun prit le couteau et regarda le cheval gravé sur la lame.

— Vous avez dit que vous alliez simplement lui parler, reprocha Theodosia à Remo.

— Doucement ! Je ne l'ai pas tué.

— À la télévision, ils accusent Wesley et sa bande. Ça veut dire vous. Nous tous.

— Ils peuvent accuser qui ils veulent, dit tranquillement Remo. Il était mort quand je suis arrivé.

Theodosia hocha la tête mais sans aucune conviction.

Le téléphone sonna alors et dès la première syllabe, Remo reconnut la voix irritée de Harold W. Smith.

— Ce n'est pas moi, dit-il.

Il écouta un moment, puis il promit :

— Nous le garderons en vie.

Et il raccrocha, sans le moindre au revoir cordial.

— Qui était-ce ? demanda Theodosia.

— Mon ancien prof de gym du lycée. Il m'appelle de temps en temps pour savoir si j'ai bien réussi dans la vie.

Chiun examinait le couteau avec soin. Rachmed surgit en courant.

— Je viens de l'apprendre, dit-il à Theodosia. Madame, je me permets de vous dire que je n'aime pas tous ces meurtres et cette violencccccce !

— Non, dit Remo. Je suppose que le vol à la tire est assez violent pour vous.

Rachmed rougit de colère.

— C'était un malentendu, monsieur !

— Et le bordel de petites filles ! C'est un malentendu aussi ?

Baya Ban ressortit en courant. Theodosia regarda Remo avec du soupçon dans les yeux.

— Qui êtes-vous, au juste ?

— Rien que votre petit garde du corps du coin.

Chiun posa le couteau et Remo lui demanda :

— Puisse va bien ?

Chiun désigna du menton le mur séparant sa chambre de celle de Puisse.

— Tu l'entends respirer, n'est-ce pas ?

Remo écouta et hocha la tête. Theodosia tendit l'oreille mais n'entendit rien.

— Si ce n'est pas vous, qui était-ce ? demanda-t-elle à Remo, puis elle répondit aussitôt à sa question, à sa propre satisfaction totale : Ces gens du pétrole. Bobbin !

Elle jura, tourna les talons et se précipita dans la chambre de Puisse. Chiun regarda Remo.

— La partie est presque finie, mon fils.

— Eh oui.

— Sois bien prudent, dit Chiun.

CHAPITRE XII

— Je ne savais pas qu'un truc pareil allait arriver.

Flamma fourrait des affaires dans un bagage. À en juger par la taille du vêtement de satin rouge qu'elle portait, Remo jugea que ce bagage – une toute petite valise à chapeaux – suffirait à contenir assez de vêtements pour un tour du monde. Deux tours. À pied.

— Qu'est-ce qui allait arriver, d'après vous ? demanda Remo.

Il était vautre sur le lit pendant que Flamma allait et venait dans la petite chambre de motel en exhibant beaucoup de peau et en manifestant très peu d'intérêt pour lui.

— Je croyais qu'ils allaient crier après Wesley et le gêner et puis que ce serait tout et alors je serais quitte avec lui parce qu'il n'allait pas tourner mon film.

— Bouse de vache, je crois ?

— *Instincts Bestiaux*, rectifia Flamma. Mais je ne savais pas que des gens allaient être tués.

Même si le révérend Muckley était vraiment un vieux dégoûtant.

— Qui vous a embauchée ?

Remo s'était introduit dans la chambre de Flamma en montrant une des vieilles cartes qu'il avait toujours sur lui, indiquant que Remo McElaney était un enquêteur de la sous-commission sénatoriale des États-Unis pour les Ressources naturelles et Achats de céréales. Il aurait pu aussi lui montrer une carte le présentant comme un agent du FBI, de la CIA, des Finances, un flic de Jersey City ou un représentant de la Commission Internationale de la Chasse et de la Pêche. Mais les Ressources naturelles et Achats de céréales était la première à être sortie de sa poche. Flamma n'était pas peureuse et n'avait pas regardé la carte de près. Personne ne s'en souciait jamais, d'ailleurs.

— Will Bobbin, répondit-elle. Enfin, il ne m'a pas précisément embauchée mais il m'a payé le voyage et m'a promis un bout d'essai.

— Si vous fichez le camp maintenant, adieu le bout d'essai.

— Ça ne fait rien. Je vais avoir une double page dans le *National Star*. Ça m'apportera tous les bouts d'essai que je voudrai. Et d'abord, où est-ce foutu Bobbin quand j'ai besoin de lui ? J'ai besoin de protection !

— Pourquoi ? demanda Remo. Quelqu'un vous en veut ?

— Allez savoir !

Sans se soucier de la présence de Remo, elle ôta le soutien-gorge de satin rouge et, les seins à l'air, elle chercha dans un tiroir un bout

de corsage transparent qu'elle enfila.

— Et qui en voulait à Muckley, ce con ? grommela-t-elle. Si Wesley est dans le coup, je n'en sais rien. Ce type est peut-être fou. Si ça se trouve, il veut nous tuer tous et cette gouine avec lui est bien assez salope pour le faire.

— Theodosia ?

— C'est ça. Théodore.

Plus ou moins couverte du haut, elle se dépouilla du mini-slip de satin rouge. Blasée et cul nu, elle farfouilla dans le tiroir et en extirpa un pantalon.

— Peut-être Bobbin, oui. Mais pourquoi Bobbin voudrait-il faire tuer Muckley ?

Elle hissa son pantalon sur ses hanches.

— Allez savoir, répéta-t-elle. Mais c'est Bobbin qui m'a branchée sur Muckley. J'ai plus ou moins pensé qu'ils travaillaient ensemble.

Elle haussa les épaules, avec indifférence, et le mouvement déclencha un petit tremblement de terre dans les montagnes de ses seins.

— Une sorte de règlement de comptes, peut-être ? hasarda-t-elle.

— Peut-être.

Remo se leva du lit. Il s'approcha derrière Flamma, qui jetait des produits de beauté dans un petit sac. Il lui mit les mains sur les épaules, fit glisser ses doigts sur un des longs tendons du cou et massa doucement, en rond, la peau à la jointure du cou et de l'épaule. Elle pencha la tête de côté, comme un enfant qu'on chatouille.

— Mmmmmm, fit-elle avec contentement.

— Où est Bobbin en ce moment ? demanda Remo.

— Je ne sais pas. Continuez. C'est bon. Est-ce que tous les agents du gouvernement font ça ?

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Remo accorda son attention à un point particulier, au milieu du dos nu de Flamma. Elle fit le gros dos comme un chat.

— Bobbin ? Après la conférence de presse.

— Où ?

— Dans un bar en ville. J'étais avec un journaliste et Bobbin était au comptoir et il m'a fait promettre de ne pas dire au gars qui il était. Faites des ronds plus grands. Je lui ai demandé où il allait.

Remo fit des cercles plus grands. Flamma tendit les mains derrière elle et attira les hanches de Remo plus près d'elle.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il a dit qu'il allait rester en ville jusqu'à ce que Wesley s'en aille. Il voulait en être sûr.

Elle se retourna et se pressa contre Remo.

— Il faut vraiment que vous partiez ?

— Ouais. Avez-vous oublié votre avion ?

— Ça ne me ferait rien de le manquer si vous restiez un peu.

— Avez-vous déjà vu Bobbin avec un petit Oriental ?

Elle secoua la tête, puis elle pinça les lèvres et considéra Remo avec méfiance.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, tout ça ? Quelles ressources naturelles ?

— Flamma, vous êtes une des grandes ressources naturelles de notre pays.

— Vous avez bougrement raison. Encore mieux que le pétrole, parce que moi je ne me tairais jamais.

Elle offrit sa bouche à embrasser. Remo pressa ses lèvres contre son cou et la sentit frémir.

Il attendit qu'elle ait fini ses bagages et la mit dans un taxi pour qu'elle se rende à l'aéroport. En la regardant s'éloigner, il se dit qu'il n'était pas encore près de l'assassin. Mais il avait quand même l'impression que ce problème serait bientôt résolu.

CHAPITRE XIII

Chiun était dans la chambre de Wesley Pruiss. Pruiss enfouissait sa figure dans l'oreiller, comme pour étouffer quelque chagrin personnel déchirant et empêcher le monde de voir ses larmes. Chiun récitait le même poème épique Ung. Remo le vit tout de suite, en entrant, car Chiun faisait les mêmes gestes délicats pour représenter une abeille et une fleur.

En voyant Remo, il porta un doigt à ses lèvres. Il en était arrivé à l'instant le plus dramatique du poème, quand la fleur s'ouvre pour accueillir le soleil matinal et l'abeille s'y engouffre.

Remo attendit sur le seuil mais Pruiss l'aperçut et sa figure s'illumina.

— Hé, vous ! cria-t-il.

Chiun continua de réciter. Remo resta cloué sur place.

— Venez là, vous voulez ? insista Pruiss.

Chiun le regarda, puis Remo et fit signe à celui-ci de s'avancer. Quand il passa devant lui, le vieux Coréen secoua tristement la tête :

— J'ai comme l'impression qu'il ne m'écoute plus.

— Vous savez ce qu'on dit des perles jetées aux cochons, petit père.

Chiun alla regarder par la fenêtre pendant que Remo s'approchait du lit de Pruiss. L'éditeur lui chuchota douloureusement :

— Il ne s'arrête donc jamais ?

— Le seul moyen de l'arrêter est de le mettre en colère contre vous. Dites-lui que vous préférez la poésie chinoise, ou quelque chose comme ça. Ça marchera peut-être. Mais il y a un inconvénient.

— Lequel ?

— Si vous le mettez trop en colère, il risque de vous découper en filets comme une sole. Où est Theodosia ?

— Je ne sais pas. Je lui ai dit de faire l'inventaire de tout ce matériel d'énergie solaire. J'ai appris le meurtre de Muckley. C'était le même gars qui m'a attaqué ?

— Oui. Et les trois gardes du corps.

— Les compagnies pétrolières sont une bande de salopards, déclara Pruiss. Je n'imaginais pas que je me lançais là-dedans.

— Théo a fini par vous convaincre.

— Ouais. Ma foi, s'ils se figurent qu'ils vont m'effrayer, ils se fourrent le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Je les tiens par là où ça fait mal.

— Comment ?

— J'ai signé des papiers, il y a un moment. Si je meurs, tout va à Theodosia. Et je lui ai dit de le dire à la presse. Comme ça, les salopards sauront que nous n'allons pas nous laisser effrayer. Et si ce salaud aux couteaux me tue, alors Théo reprendra tout et le programme d'énergie solaire continuera quand même. Ça devrait les faire réfléchir, avant de revenir m'attaquer, hein ?

— Des clous, dit Remo en secouant la tête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ils ont tué tous ces gens. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'un de plus les fera hésiter ? Vous n'avez réussi qu'à ajouter Théo à leur liste de victimes. Où diable est-elle ?

L'impact des mots de Remo frappa enfin Pruiss. Sa grosse figure pâlit et des rides apparurent autour de sa bouche.

— C'est elle qui en a eu l'idée, bredouilla-t-il.

— Au poil, grommela Remo.

Il sortit et partit dans le couloir à la recherche de Theodosia. Mais sa chambre et celle de Baya Ban étaient vides. Il fouilla celle de la belle brune ; les clefs du motel avaient disparu.

— Chiun, je vais chercher Théo. Je pense qu'elle pourrait être la suivante.

— Je vais rester ici. Celui-là n'a pas encore entendu la fin de mon poème.

— Non, non, protesta Pruiss au désespoir. Allez ! Allez sauver Théo !

— Un cœur aimant est la marque de tous les hommes de bien, dit Chiun. Mais je vais quand même rester ici. Va, Remo. Ma place est ici.

Le seul véhicule garé dans la cour était l'ambulance de Pruiss. Remo y sauta et démarra en trombe.

De son poste d'observation entre les arbres, l'assassin le regarda partir. En espérant qu'il reviendrait bientôt.

Remo laissa l'ambulance dans le parking du motel et se précipita vers les chambres où Chiun et lui étaient descendus à leur arrivée.

La porte de celle de Chiun n'était pas fermée à clef et il y entra. La pièce était vide. Il allait en sortir quand il entendit des voix dans la chambre, voisine. Il s'approcha de la porte de communication.

On raccrochait un téléphone. Puis Baya Ban annonça :

— Maintenant, nous pouvons partir. Et commencer notre nouvelle vie ensemble.

— Mais oui, bien sûr, répondit Theodosia, d'une voix maussade, amère.

— Qu'y a-t-il, douce maîtresse ? Quel est votre souci ?

— Écoutez. Rachmed, nous avons conclu un marché mais c'est

fini. Vous deviez pousser Wesley à mettre à exécution le projet d'énergie solaire. Vous avez réussi. Alors c'est tout. De l'argent comptant. Rien de plus.

— Mais notre amour ? gémit Rachmed.

Remo entendit Theodosia rire. Soudain, tout devint parfaitement clair.

— De l'amour ? railla Theodosia. Allons donc !

Remo plaqua sa main contre la porte. Elle frémit sur ses gonds et se rabattit contre le mur de la chambre voisine.

— C'est vrai, Rachmed, dit Remo en entrant et Theodosia sursauta en se retournant vers lui. Elle ne vous a jamais aimé. Vous n'êtes pas son type. Aucun homme ne l'est. Pas vrai, Théodore ?

Elle courut vers lui.

— Ah, Remo ! J'avais si peur ! s'écria-t-elle et il crut presque entendre les rouages de son cerveau alors qu'elle cherchait quelle histoire inventer. Nous avons entendu dire que l'assassin avait été vu par ici et nous...

— Jolie tentative, ma belle.

Remo la repoussa et elle tomba à la renverse sur le lit.

— Monsieur ! siffla Rachmed. Vous n'êtes pas un gentleman !

— Ta gueule, maquereau. Tu es trop con pour voir que cette gouine t'a emmené en bateau !

Rachmed eut l'air complètement dérouté.

— Mais oui, poursuivit Remo. En bateau. Elle s'est servie de toi pour garder Pruiss attaché à son idée d'énergie solaire. Et puis elle lui répétait que les gens du pétrole voulaient sa peau et quand elle l'a senti à point, elle lui a fait signer un papier par lequel tout devra lui revenir, à elle, si jamais il était tué. C'est pas vrai, Théo ?

Elle regarda Remo avec une lueur mauvaise au fond de ses yeux noirs. Elle finit par hocher la tête.

— Mais notre amour ? bêla Baya Ban.

— Où vous l'avez trouvé ? demanda Remo. Il y a un dentier qui branle.

— Il est bon marché, répliqua Theodosia. Pas vous. Mais vous n'avez pas plus de cervelle que lui. Quand avez-vous pigé ?

— Je n'ai rien pigé, avoua Remo. En vous trouvant froide au lit, ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Mais non. C'est seulement aujourd'hui. Flamma a parlé de la lesbienne avec Pruiss. Elle vous a appelé Théodore. Je n'ai toujours pas pigé. Savez-vous que j'étais venu ici pour vous sauver ? Je ne savais toujours rien quand je vous ai entendu discuter tous les deux.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre en or extra-plate.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda Remo. Votre tueur à gages, peut-être ?

Theodosia secoua la tête, avec un méchant sourire.

— Non. Il ne viendra pas ici. En ce moment, il doit entrer dans la maison de Wesley pour faire le travail correctement, cette fois. Pas de coup à moitié manqué comme je l'avais commandé la première fois. Dans cinq minutes environ, Wesley devrait être mort.

Remo lui rendit son sourire.

— Ha ! Il faudra d'abord qu'il passe Chiun. Il a autant de chances que de traverser la Pacifique à la nage.

— Ah, j'ai oublié de vous dire, susurra Theodosia. Chiun est en route pour venir ici. Je viens de l'avoir au téléphone et je lui ai dit que nous avions aperçu l'assassin ici. Il avait peur que vous soyez en danger alors il a dit qu'il venait tout de suite.

Refait. Avant même qu'elle crache l'horrible vérité, Remo le savait. Il avait été berné pour laisser Pruiss seul, refait parce qu'il avait eu confiance en cette femme et craint pour sa vie.

Il se précipita hors de la chambre. Pas le temps d'assouvir sa fureur. Le jugement attendrait. Derrière lui, Theodosia éclata de rire et cria :

— Trop tard ! Trop tard !

Remo écrasa l'accélérateur de l'ambulance pour retourner chez Pruiss. Il comprenait maintenant à quel point il était le fils de Sinanju, parce qu'il n'éprouvait rien pour Pruiss, il se moquait que le type vive ou meure, mais sa mission était de le garder en vie et, comme les Maîtres de Sinanju depuis des siècles et des siècles, il tenait simplement à accomplir sa mission.

Tandis qu'il conduisait, l'énigme se résolvait dans sa tête : Theodosia avait engagé l'assassin, pas pour tuer Pruiss mais pour le blesser et l'effrayer. Elle avait embauché les gardes du corps simplement pour faire bien et quand Remo et Chiun étaient arrivés, elle avait été obligée de les embaucher aussi. Rachmed était là, avec ses élucubrations et ses impositions de mains, pour soutenir l'intérêt de Pruiss pour l'énergie solaire, parce que Theodosia avait besoin de justifier ce qu'elle répétait, que les compagnies pétrolières voulaient la peau de Pruiss. Et elle lui avait enfoncé cette idée dans la tête, avec acharnement, jusqu'à ce qu'il soit finalement convaincu et, dans sa rage, lui fasse don de tout son empire au cas où il mourrait, avec l'ordre de poursuivre le fameux programme.

S'il mourait. Et, en ce moment, l'assassin était là pour changer ce « si » en « quand ».

Plus que deux kilomètres. Presque là.

Chiun était sorti de la maison et avait suivi l'allée. L'assassin l'avait regardé partir. Le vieil Oriental avait jeté un coup d'œil à droite et à gauche, puis il avait tourné et s'était mis à marcher rapidement vers la

ville.

L'assassin Wa s'interrogeait. Qui était ce vieil Oriental ? Est-ce qu'il connaissait aussi Sinanju ? Quels étaient ses rapports avec le jeune Américain à la grande gueule ? Tandis que Chiun s'éloignait, l'assassin haussa les épaules. Sa mission était d'éliminer Wesley Pruiss. Mais ensuite, il ne s'en irait pas. En prime, pas pour de l'argent mais pour le plaisir, cet Américain disparaîtrait aussi. Et, s'il se mettait en travers, le vieil Oriental également.

Il traversa le green d'entraînement et se dirigea vers la porte d'entrée de la maison où, maintenant, Pruiss gisait seul. L'Américain disait que le Wa ne frappait que par-derrière, mais ce n'était pas vrai. Non, ce n'était pas vrai. Le Wa travaillait par-derrière quand il le fallait, pour le silence, mais il préférait travailler face à face.

Il aimait voir la figure de ses victimes, voir le choc, l'horreur quand elles le voyaient venir, observer leur expression passant de la peur à la douleur et puis à la stupeur de la mort quand le couteau pénétrait. La figure et les yeux avaient toujours une expression stupide, perplexe, juste avant la mort. C'était ça qu'il aimait voir.

Le Wa monta silencieusement par le grand escalier de la maison vide, ses pas légers ne faisant aucun bruit sur l'épais tapis. Il longea le couloir, bien au milieu. Sa ceinture aux couteaux serrait ses hanches, comme les assassins Wa portaient leurs armes, depuis l'époque du tout premier Wa.

Il s'arrêta au milieu du couloir. Il n'entendait qu'un seul bruit, celui de la respiration de Wesley Pruiss. C'était un très léger sifflement, ce genre de respiration par la bouche que la plupart des Américains infligent à leur corps.

Il n'y avait absolument aucun autre bruit. Il continua de marcher dans le couloir, puis il hésita. La porte de la chambre de Wesley Pruiss était ouverte.

Il passa une main dans son dos et tira un des couteaux de la ceinture. En le gardant contre son côté, il fit un pas, puis deux pas dans la chambre.

Wesley Pruiss était assis dans son lit, adossé à des oreillers, et regardait la porte. Son regard était troublé, perplexe, effrayé. Le Wa sourit. Il leva le couteau devant lui.

Il ouvrit la bouche pour parler.

Et une voix retentit dans la pièce.

— Je t'attendais, disait la voix, une voix grave, grave comme un roulement de tonnerre qui fit courir un frisson glacé dans le dos de l'assassin.

Il tourna la tête à droite. Le vieil Oriental était là, en kimono bleu pâle, un mince sourire sur sa figure parcheminée.

Il dévisagea le Wa et la force de ces yeux parut pénétrer en brûlant

dans le crâne de l'assassin. Le Wa cligna des yeux, une fois, comme pour briser le lien qui le retenait, puis il pivota vers le vieil intrus.

— Très bien, vieil homme ! Maintenant mes couteaux en auront deux au lieu d'un !

— Pauvre fou, entonna Chiun. Je suis le Maître de Sinanju. Mes ancêtres t'ont banni vers des pays lointains et maintenant je te bannis dans la mort.

Le Wa tira de la main gauche un second couteau de sa ceinture. Simultanément, il leva la droite au-dessus de sa tête. Le couteau vola à travers la pièce vers la gorge offerte de Wesley Pruiss.

Mais alors, plus vif qu'une étincelle, le vieil Oriental passa en un éclair. Ses doigts touchèrent la lame, une fraction de seconde avant qu'elle transperce la gorge de Pruiss, et le couteau tomba par terre. Puis il se coucha en travers de Pruiss et le Wa vit là sa chance. Sa main gauche se leva et s'abattit, avec toute la puissance de son petit corps bien coordonné. Le couteau vola vers Chiun.

Il décrivit un lent demi-saut périlleux et puis la pointe atteignit la poitrine du vieillard. Alors, sous les yeux horrifiés du Wa, la main droite de Chiun descendit avec une rapidité telle qu'elle devint invisible à l'œil nu ; il saisit la pointe de la lame entre deux doigts, se leva et, avec un sourire, il tendit l'arme, le manche en avant, vers l'assassin. Puis il fit un pas vers le mince petit jeune homme.

Le country club avait l'air calme et paisible quand Remo arrêta l'ambulance dans la cour. Il en bondit avant que le véhicule ait fini d'osciller sur ses ressorts. La maison paraissait paisible, mais Remo savait que la mort est une chose paisible. Seuls les amateurs font du bruit.

Alors qu'il mettait le pied sur le perron, la porte s'ouvrit à la volée et le Wa sortit en courant. Il vit Remo et sauta par-dessus la petite balustrade du perron pour se précipiter derrière l'ambulance vers le green d'entraînement.

Remo se retourna. Chiun apparut à la fenêtre du premier étage.

— Tout va bien, Remo, cria-t-il. Je l'ai gardé pour toi.

— Merci, petit père !

Remo contourna lentement l'ambulance.

L'assassin, soufflant nerveusement par petites bouffées, vit l'Américain s'arrêter à trois mètres de lui et attendre, les poings sur les hanches.

— C'est fini, pois chiche, dit Remo.

Pas encore, pensa le Wa. Il avait raté son coup là-haut, ce qui ne lui était jamais arrivé. Mais il n'allait pas le rater maintenant. Ce jeune Blanc qui lui faisait face offrait son corps aux couteaux et, des deux mains à la fois, le Wa en arracha deux de sa ceinture et se précipita

vers sa victime.

Remo garda la pose, les mains aux hanches, jusqu'à ce que les couteaux soient presque sur lui et alors ses mains bougèrent. La gauche claqua le manche du couteau visant sa gorge et le fit tomber par terre. La droite ne se déplaça que de quelques centimètres plus haut, juste assez pour effleurer le couteau visant les yeux et le faire dévier ; il passa par-dessus la tête de Remo et alla se ficher dans un gros arbre trois mètres plus loin.

Le Wa tourna les talons pour s'enfuir. La panique eut raison de sa fierté. Mais quand il atteignit les arbres, il y eut soudain du mouvement à côté de lui et il vit que l'Américain était devant lui et lui souriait.

Le Wa fit demi-tour, traversa au galop le green et se rua vers les arbres de l'autre côté. Mais, encore une fois, il surprit du coin de l'œil un mouvement flou et l'Américain était de nouveau devant lui.

Il lui faisait signe d'avancer, d'approcher.

L'assassin s'arrêta.

— Qui êtes-vous ? cria-t-il amèrement. Qui êtes-vous tous les deux ?

— Va le demander à tes ancêtres. Ils savent qui nous sommes, répliqua Remo.

Désespérément, le Wa tendit la main vers le dernier couteau de sa ceinture. Une dernière chance. Alors même qu'il faisait le geste il savait que cela ne servirait à rien mais sa main se referma quand même autour du manche de cuir rouge, tira le couteau de la ceinture, le leva au-dessus de la tête... et il sentit la main de l'homme blanc entourer la sienne. Le couteau du Wa s'abaissa mais Remo tenait bien fermée la main du Wa et le couteau, au lieu d'être lâché pour voler droit devant, continua de descendre, se retourna et s'enfonça dans le ventre de l'assassin.

Ainsi, c'était l'effet que ça faisait, pensa-t-il, et puis il comprit pleinement qu'il avait un couteau planté dans le ventre et que ça faisait mal, terriblement mal.

Remo recula et considéra l'assassin. Leurs regards se croisèrent.

Et puis les yeux du Wa se voilèrent et il prit une expression stupide, perplexe avant de tomber sur son propre couteau. Mais il n'avait plus mal, il ne sentait plus rien.

Remo contempla un moment le corps et leva les yeux vers la fenêtre de la chambre de Pruiss Chiun secouait la tête.

— Pas de grâce, dit-il. Maladroit et sans grâce.

— Oui, c'est ce que j'ai pensé, répondit Remo. Je l'ai trouvé plutôt maladroit.

— Je ne parlais pas de lui, dit aigrement Chiun et il se retira de la fenêtre.

Remo affronta Chiun dans la chambre de Pruiss.

— Bon, dit-il. Alors on vous avertit que l'assassin est dans les parages, je suis peut-être en danger, et vous ne venez même pas voir si vous pouvez m'aider ! On peut dire que vous êtes un beau partenaire !

Chiun croisa les bras :

— Je savais que tu n'étais pas en danger.

— Comment le saviez-vous, hein ? Comment ?

Chiun soupira.

— Quand la femme qui pense comme un homme a téléphoné et m'a dit de venir te sauver, j'ai su qu'elle mentait.

— Comment ?

— Parce qu'elle n'est pas digne de confiance. Tu n'as pas vu quand nous étions à cet endroit des avions qu'elle savait qu'un boum...

— Une bombe, dit Remo.

—... allait exploser ? Non. Tu n'as rien vu, toi ! Et naturellement, tu ne t'es jamais demandé pourquoi l'assassin Wa avait manqué son coup la première fois. Il a manqué parce qu'il avait l'ordre de manquer. Mais qui profiterait en gardant cet éditeur en vie mais endommagé ? Non. Tu ne t'es pas posé cette question non plus.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda Pruiss.

De son lit, il regardait les deux hommes se disputer, sa tête allant de l'un à l'autre comme à un match de tennis.

— Et quand tu m'as raconté que tu étais allé jusqu'à la vingt-deuxième phase avec elle, j'ai su que ce n'était pas possible pour une femme blanche qui agissait comme une femme. Il était évident qu'elle était une femme masculine. Tu l'aurais vu, même toi, si tu avais regardé la taille bizarre de ses doigts masculins. Mais tu regardes et tu ne vois pas, tu regardes et tu ne vois pas.

— Nom de Dieu, qu'est-ce qui se passe ici ? rugit Pruiss.

— Alors j'ai compris que c'était un méchant tour pour m'éloigner d'ici, reprit Chiun. Et naturellement, je n'y suis pas allé.

— Bon, d'accord, grogna Remo. Je laisse passer pour cette fois.

— Qu'est-ce...

Remo se tourna vers Pruiss et lui dit que Theodosia était responsable de tout. Son but avait été de l'amener à lui faire don de son empire et ensuite de le tuer.

Pruiss secoua la tête.

— Mais pourquoi ? Rien que pour l'argent ?

— Allez savoir, dit Remo. Qui peut savoir ce qui se passe dans la tête des lesbiennes ? L'argent, probablement.

— Je le lui aurais donné. Et pour ça, elle fait de moi un infirme ?

— Je voulais vous en parler, intervint Chiun. Que donneriez-vous pour retrouver l'usage de vos jambes ?

— N'importe quoi !

— Vous publieriez mes histoires ? demanda Chiun.

— Je publierai votre foutue poésie, promit Pruiss.

— Marché conclu. Dormez. Je dois préparer.

Il suivit Remo hors de la chambre.

— Préparer ? demanda Remo. Qu'est-ce que vous allez préparer ?

— Tss, tss. C'est pour l'effet. Il n'y a rien à préparer.

— Vous allez le faire marcher ?

— Bien sûr. Il peut déjà marcher, assura Chiun.

— Comment ça ?

— Tu n'as tout de même pas cru que ce charlatan indien rendait la vie à ses membres en leur faisant prendre des coups de soleil, dis-moi ?

— Non, bien entendu, non, dit Remo qui n'en était pas tellement certain.

— Mais le seigneur Pruiss a senti de la vie dans ses membres tous les matins. Après son bain de soleil.

— Et alors ?

— Alors la femme masculine le ramenait dans la maison pour lui donner son remède et il ne sentait plus de vie dans ses jambes.

Lentement, Remo hocha plusieurs fois la tête.

— Elle l'appelait un remède pour calmer les douleurs du seigneur Pruiss. Mais j'en ai goûté quand tu as été parti. C'est une médecine qui garde ses jambes paralysées. Je l'ai jetée. Sans elle, demain ses jambes auront retrouvé la vie.

— Vous n'avez pas honte, Chiun ? dit Remo.

Chiun le regarda avec une expression angélique.

— Je ne comprends pas ce que tu, veux dire.

— Certaines personnes feraient n'importe quoi pour se faire publier !

Chiun sourit.

— Et la femme ?

— Je m'occuperai d'elle, promit Remo. Je m'occuperai d'eux tous.

Le lendemain matin, quand l'effet du médicament de la veille se fut dissipé, Wesley Pruiss sentit la vie revenir dans ses jambes. Toute la journée, la sensation devint plus précise.

Deux jours plus tard, il put se mettre debout et au bout de quinze jours, il marchait.

Le lendemain, il donna une conférence de presse et annonça qu'il rendait le canton de Furlong à la population pour la récompenser de l'avoir « accueilli si gracieusement et chaleureusement ». Il annonça aussi qu'il créait une fondation privée pour mettre à exécution son projet et faire du canton de Furlong le laboratoire national d'énergie

solaire et qu'il paierait tous les travaux.

Sa dernière annonce fut la création d'un nouveau magazine. Il serait consacré à la présentation au grand public des anciennes gloires et beautés de cette grande et belle forme littéraire coréenne, la poésie Ung.

Les révélations de Pruiss n'eurent pas les grands honneurs de la Une des journaux, comme cela aurait été le cas normalement. Par malheur, il fut évincé des premières pages par un terrible drame survenu à l'aéroport du canton de Furlong.

Des voyous que personne n'avait vus, mais qui étaient manifestement très nombreux, étaient tombés sur trois personnes à l'aéroport : Theodosia, Rachmed Baya Ban et Will Bobbin. Dans la mêlée, tous trois furent tués. Les armes des crimes étaient des couteaux insolites au manche rouge, avec un étalon cabré gravé sur la lame.

La seule personne qui avait été remarquée près de la scène de carnage était un homme brun, de race blanche, très mince mais aux poignets épais.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en octobre 1983
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

N° d'édit. 11110. – N° d'imp. 1883. –
Dépôt légal : octobre 1983

Imprimé en France